

1985/10
LES ROUMAINES 33

MITSA

MŒURS VALAQUES

PAR

LOUIS DE CHARDONNE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

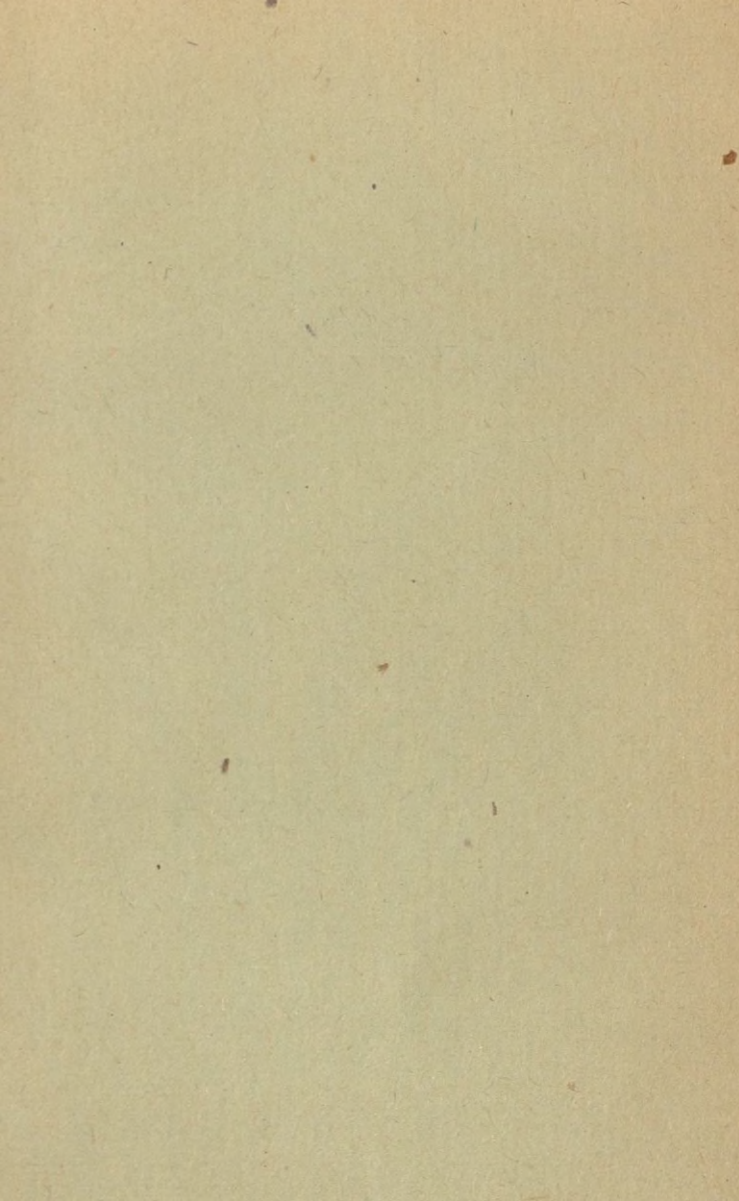
BIBLIOTHEQUE DES DEUX MONDES

FRINZINE, KLEIN & C^{ie}, ÉDITEURS

1, RUE BONAPARTE, 1

1884

Tous droits réservés.



LES ROUMAINES

MITSA

MŒURS VALAQUES

DU MÊME AUTEUR

EN PRÉPARATION :

LES ROUMAINES

SMARANDA POLINAR

1 volume

LE PRINCE BARBO

1 volume

LES QUARANTE-CINQ ANS DE M^{me} EYAT

Mœurs parisiennes

LE PASSE-TEMPS D'EDMÉE

Nouvelle

LES ROUMAINES

MITSA

MŒURS VALAQUES

PAR

LOUIS DE CHARDONNE



PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES DEUX MONDES
FRINZINE, KLEIN ET C^e, ÉDITEURS
1, RUE BONAPARTE, 1

1884

TOUS DROITS RÉSERVÉS



135399

232 c 1967

DÉDICACE

A MADAME LA PRINCESSE C. DE PHILIPPESCO,
NÉE PRINCESSE GHICA.

Madame,

En mettant ce livre sous l'égide de votre illustre nom, j'ai été assez audacieux pour croire que cela lui porterait bonheur.

L'amitié profonde que je porte à la Roumanie, où j'ai toujours rencontré l'accueil le plus sympathique, m'en faisait aussi un devoir de reconnaissance.

Vous, Madame, fille d'un Prince régnant, vous savez au milieu des splendeurs de votre rang, vous montrer indulgente pour les œuvres littéraires, et vous m'en donnez une preuve précieuse en acceptant la dédicace de ces pages.

Acceptez-les donc, comme un hommage de ma sincère reconnaissance.

LOUIS DE CHARDONNE.

Paris, Juin 1884.

MITSA

I

Neuf heures frappèrent à la grande pendule de la salle à manger. Le tintement de la sonnerie vibra aigu au milieu du bruit des conversations et de l'argenterie heurtant les assiettes à dessert.

M^{me} Maruno se leva et les convives l'imitèrent.

Georges Maruno, le fils de la maison, avocat nouvellement arrivé de Paris et déjà nommé dans la magistrature de Bucarest, présenta son bras à M^{me} Olesco, pendant que M. Olesco offrait le sien à M^{me} Maruno.

Ils passèrent au salon, suivis par Alexandre Nicou et M^{me} Elianou, M. Elianou et M^{me} Nicou, Marie Olesco parlant à la petite Tinka Maruno, et Marie

Crédesco venant après les quatre enfants Elianou.

La vieille cousine de M^{me} Maruno s'attardait à table, selon son habitude, et dévorait des sucreries, pendant que les laquais la regardaient, graves et muets, attendant son départ pour enlever le couvert.

Au salon, tout le monde s'installa ; les dames et les messieurs s'enfonçaient dans les fauteuils ou sur les divans, prenaient des poses commodes, tandis que les enfants Elianou et Tinka ouvraient des livres d'images coloriées ou des recueils de caricatures de Cham.

M^{me} Maruno distribuait à chacun les tasses de café turc fumant et brûlant, et les conversations du dîner reprenaient.

La cousine rejoignit la société et attirant à elle le pot à tabac, elle roula prestement une cigarette et l'alluma en s'asseyant dans un fauteuil.

Alors la chronique scandaleuse de la ville reprit, plus bruyante.

Au milieu des rires des hommes et des interjections des dames, la cousine racontait tout ce qu'elle avait appris dans ses courses à travers les salons du high life : M. B... s'était battu en duel pour M^{me} L... ; M^{lle} V... avait été enlevée l'autre soir par un lieutenant de rossiori — hussards rouges — et les deux

amants avaient disparu ; M^{me} Y... avait été surprise par son mari en conversation trop intime avec un capitaine de la garde ; le jeune H... avait perdu cent mille francs au jeu, dans une nuit, au Jockey-Club, et s'était brûlé la cervelle parce que son père n'avait pas voulu payer sa dette.

Alors les messieurs se récrièrent :

— C'était révoltant de la part du père. Un homme qui avait plus de trois cent mille livres de rentes devait sauver la vie et l'honneur de son fils.

Mais M^{me} Olesco approuvait le père :

— Il avait eu raison de refuser de payer. Son fils aurait recommencé ; si le jeune H... s'était suicidé, c'était un bon débarras pour sa famille.

Marie Crédesco intervint :

— Oh ! madame, un jeune homme de vingt-trois ans ! Le père aurait dû avoir égard à sa jeunesse et payer en faisant promettre à son fils de ne plus jouer.

M^{me} Olesco regarda la jeune femme du haut de sa grandeur de patricienne ; elle trouvait étrange qu'une petite institutrice, qu'une personne dont on ne connaissait ni les parents, ni le vrai nom, osât la contredire. Elle dit donc à Marie Crédesco :

— Si vous êtes aussi indulgente pour les enfants dont on vous confie l'instruction, je plains les parents.

Marie Crédesco devint très rouge et demanda :

— Pourrais-je vous demander pourquoi ?

— Parce que, en excusant les fautes, vous autorisez la récidive. Ce n'est que par la sévérité que l'on parvient à corriger les enfants. La trop grande liberté de nos mœurs développera déjà trop tôt leurs instincts mauvais. Vous devriez vous attacher à leur inculquer des idées d'honnêteté et de moralité qui puissent, plus tard, lorsqu'elles seront femmes, les aider à rester vertueuses et fidèles à leur serment.

Marie Crédesco fut saisie d'un tremblement nerveux. Une colère montait en elle, allumant une flamme dans ses yeux. Des paroles amères lui venaient à la bouche ; elle allait répondre que Mme Olesco n'avait pas toujours été si sévère, et que les aventures galantes de sa jeunesse ne la rendaient pas précisément une femme autorisée à se dire vertueuse. Mais Mme Maruno intervint à temps. Elle tendit la main à l'institutrice en disant :

— Mlle Crédesco est parfaitement digne de la confiance des parents de ses élèves. Je suis persuadée que tous lui sont, comme moi, reconnaissants de ses peines.

Tinka, que les paroles de Mme Olesco avaient

piquée presque autant que Marie Crédesco, vint à celle-ci et l'embrassa affectueusement.

Un froid se répandit dans le grand salon. Tout le monde était gêné. On trouvait que M^{me} Olesco avait eu tort de blesser l'institutrice. Alors la vieille cousine détourna rapidement la conversation. Elle se mit à narrer l'histoire d'un capitaine surpris en flagrant délit avec une dame de la haute société. Rien ne la gênait. Elle lâchait les mots tout crus, expliquait la situation :

— Hein ! vous voyez le tableau. Le mari entre ; il voit le capitaine, l'habit dégraffé, la toilette en désordre, qui se relève tout interdit ; puis un grand éclair blanc : c'était madame qui rabattait ses jupons.

Les hommes riaient, les dames elles-mêmes avaient, sur les lèvres, un sourire complaisant. Et les enfants abandonnaient les gravures pour venir écouter, riant eux aussi de confiance pour imiter les grandes personnes, et ouvrant des yeux curieux et déjà malicieux.

M^{me} Olesco montra d'un geste les petites Elianou et Tinka qui essayaient de comprendre ce qui amusait tant leurs parents, mais rien ne put arrêter la cousine. Elle était lancée, il fallait que tout y passât :

— Et cette jeune Lola Riano qu'on citait comme

un modèle de vertu et qui avait trois amants à la fois. Hein ! Bien endommagé le modèle ! Et.....

— Assez, assez, crièrent les dames.

La cousine continua cependant, répétant les mille cancons de la ville, découvrant les secrets des alcôves, avec une verve et une gaîté toutes latines.

Georges Maruno s'isolait au milieu de ce bruit de rires et de paroles scabreuses. Il fumait lentement sa cigarette et regardait Marie Crédesco. Étendue dans un fauteuil, encore émue des phrases de Mme Olesco, la jeune femme riait du bout des lèvres. La lumière de la lampe, jaunie par l'abat-jour doré, mettait sur sa figure une teinte chaude qui donnait à la peau la couleur des visages de créoles. Les yeux noirs, très grands, brillaient sous les longs cils recourbés naturellement et donnant plus de profondeur au regard. La bouche petite montrait le dessin parfait des lèvres très rouges et un peu épaisses. Les cheveux foncés, massés en grosses nattes derrière la tête, et s'arrondissant en bandeaux sur le front, encadraient la blancheur rosée des oreilles et découvraient un cou charmant. La robe de mérinos noir moulait les épaules, serrait la taille fine et dessinait l'élargissement des hanches. Ainsi posée, les mains sur les bras du fauteuil, les pieds mignons

martelant doucement le tapis, elle était vraiment très belle, et Georges Maruno, en la contemplant dans toute la splendeur de la vingtième année, songeait qu'elle ressemblait à une amante qu'il avait eue à Paris.

La soirée avançait. Les enfants s'étaient endormis devant les caricatures de Cham et les illustrations de Gustave Doré.

Alexandre Nicou causait à mi-voix avec Marie Olesco. M. Elianou et M. Olesco discutaient sur la politique du cabinet Bratiano, et les dames parlaient chiffons.

Sur la table, un gros bouquet de muguet mettait une tache blanche; son parfum, trop fort, remplissait le salon malgré les fenêtres ouvertes qui laissaient entrer l'air frais de cette nuit de mai.

Dehors, dans la callea Victoriei, des voitures passaient, bruyantes et rapides, et leur fracas couvrait, par moments, les conversations du salon.

Georges Maruno s'approcha de Marie Crédesco; à voix basse, il lui exprima son indignation du manque de tact de Mme Olesco. Et la jeune femme l'écoutait, muette; elle pensait à sa position, à elle, si fausse, au milieu de ces dames. Pouvait-elle, en effet, prendre part aux causeries! Avait-elle le droit de

dire son avis, elle, pauvre institutrice dont on payait les leçons comme on paie les services d'un domestique. Ne se trouvait-elle pas dans cette situation injuste des coureurs de cachets, à peine plus considérés que les laquais, n'ayant sur ceux-ci que l'avilissant privilège de manger à la table des maîtres qui, souvent, font sentir tout le poids de leur supériorité sociale.

Mais Georges Maruno parvint à la distraire. Il lui expliquait les enchantements et les misères de la vie parisienne. Il lui dépeignait l'existence fiévreuse de la grande capitale française. Intéressée par la conversation du jeune magistrat, Marie Crédesco écoutait, se représentant en imagination les splendeurs des vieux monuments, la magnificence des palais embellis par toute une suite de souverains, la richesse des musées, l'agitation des grands boulevards. Paris, ce Paris dont le nom seul frappe les Orientaux d'admiration, elle le voyait dans un mirage de son esprit. Elle voyait l'Arc-de-Triomphe et la colonne Vendôme, le dôme doré des Invalides et l'immense coupole du Panthéon surgir de l'amas des toits; c'était une apparition magique lui dévoilant les choses grandioses de l'Occident, comme les Occidentaux voient dans leurs rêves les fantastiques beautés

de l'Orient. Et Georges Maruno lui paraissait grand d'avoir pu contempler pendant des années les féeries de cette capitale du monde civilisé. Elle le regardait et l'écoutait avec ce respect curieux que l'on a pour les explorateurs des lointaines régions inconnues.

De temps en temps M^{me} Olesco jetait un coup d'œil du côté de sa fille qui, maintenant, s'éventait en souriant aux galanteries d'Alexandre Nicou. Celui-ci faisait le beau, habitué qu'il était à l'admiration des femmes. Et M^{me} Nicou le regardait, très fière du brillant officier de hussards rouges qu'elle avait pour fils.

MM. Olesco et Elianou s'étaient retirés dans l'embrasement d'une fenêtre et chuchottaient des histoires de femmes. De temps en temps, leurs rires étouffés attiraient le regard des dames de leur côté, et la vieille cousine, soupçonnant le sujet de leur gaîté, les rejoignit en souriant aussi. Alors elle mêla son éclat de rire aigu à ceux des hommes. Même ils furent obligés de lui recommander d'être moins bruyante, afin de ne pas apprendre à leurs épouses et à leurs enfants le fond de leur entretien.

Soudain une des petites Elianou tomba du fauteuil où elle sommeillait et s'éveilla en pleurant.

M^{me} Elianou se leva et réveilla les autres enfants.

Il était temps de rentrer ; elle se sermonnait sur son inconcevable conduite. Ses pauvres chéris avaient l'habitude de ne jamais la quitter, c'est pourquoi elle les avait gardés auprès d'elle.

Comme on lui faisait remarquer qu'elle leur donnait là une mauvaise habitude, elle se récria :

— Les domestiques sont si corrompus ; comment voulez-vous que je leur confie mes enfants ! Ils les démoraliseraient.

Tout le monde approuva :

— Oui, les domestiques étaient vraiment immoraux. Ils disaient et faisaient des choses inouïes devant les enfants.

M^{me} Olesco expliquait qu'elle avait toujours éloigné sa fille du contact des gens de service. Elle était sûre que maintenant Marie serait une honnête femme.

M^{me} Nicou tenta d'excuser les domestiques. Elle disait :

— Que voulez-vous ; ces pauvres gens ne sont pas si blâmables. Notre langue n'a pas les subtilités et les roueries de la langue française. Elle est franche, elle appelle les choses par leurs noms. Les gens du peuple sont bien forcés de l'employer ainsi avec sa terrible clarté.

Alors les discussions commencèrent, au milieu des bâillements et des étirements des enfants.

Enfin M^{me} Elianou et sa famille se retirèrent sans vouloir attendre les confitures orientales qu'un valet apportait sur un grand plateau d'argent.

En sortant, M. Elianou dit tout bas à M. Olesco, en montrant l'institutrice d'un coup d'œil :

— Hein ! quel joli oiseau à apprivoiser. Si nous avions vingt ans de moins !...

M. Olesco répondit :

— Il faut essayer quand même. Une poignée de louis ouvre bien des portes.

Et les deux hommes se séparèrent en souriant malicieusement.

Marie Olesco, que les regards sévères de sa mère n'avaient pu décider à rompre sa conversation avec Alexandre Nicou, fut obligée, à l'appel de M^{me} Maruno, de venir prendre la feuille de vigne en cristal où l'on avait dressé sa confiture.

Pendant qu'elle mangeait le fruit, enfonçant ses dents dans la chair carminée de la pêche, l'officier s'approcha de Marie Crédesco, et, comme Georges Maruno, il lui dit trouver insupportable la vanité sotté de M^{me} Olesco. La vieille cousine, qui était près d'eux, ajouta doucement :

— Avec sa bégueulerie et sa sévérité, elle pense que l'on oubliera ses fredaines. C'est étonnant, nos Roumaines sont généralement indulgentes, mais Mme Olesco et la Elianou font exception à la règle. Plus elles vieillissent, plus elles font les saintes nittouches.

Alexandre Nicou répondit :

— Parbleu ! les Français ont raison : Quand le diable devient vieux, il se fait ermite.

Cependant la soirée avançait. Minuit sonnait en ville et les invités prirent congé de leurs hôtes. Les hommes baisèrent la main de Mme Maruno, les dames l'embrassèrent et tout le monde se retira.

Au moment où l'institutrice, restée la dernière, allait partir, Mme Maruno et ses deux enfants l'entourèrent.

— Ma chère amie, dit la maîtresse de maison, n'ajoutez pas d'importance aux sottes actions de cette prétentieuse d'Olesco. Je suis désolée de vous avoir exposée à la scène de ce soir en vous priant de rester avec nous. Mais croyez bien que vous avez des amis ici, et des amis qui, malgré tout, tiendront toujours à vous.

L'institutrice remercia, très émue, et se retira rapidement.

Dans la rue, quelques rares promeneurs passaient encore. L'air était vif comme dans toutes les nuits orientales. Marie Crédesco aspirait avec délices cette fraîcheur du soir qui calmait sa tête échauffée. D'abord, elle pensa à la hautaine patricienne, puis ses idées changèrent de cours, et le profil pâle de Georges Maruno s'estompa dans son esprit surexcité.

Elle tourna la *callea Victoriei*, et, laissant l'hôtel Bellio derrière elle, elle s'engagea dans la *strada Carol I*. Elle marchait vite, regardant son ombre s'allonger ou se rétrécir devant les réverbères, et martelant les dalles des trottoirs sous les talons de ses bottines. Bientôt elle arriva devant une maison à balcon de fer et entra. Une lampe à pétrole éclairait de sa lumière fumeuse l'obscurité du corridor. Marie Crédesco ouvrit une porte ; elle était chez elle. Elle traversa la salle de son école, silencieuse, avec ses rangées de bancs de bois blanc, son petit salon noyé dans l'ombre de la nuit, et pénétra dans sa chambre à coucher.

Le lit, avec son tapis blanc, mettait un rectangle pâle dans la demi-obscurité de la pièce. Une veilleuse brûlait devant une image sainte de la Vierge, répandant une clarté faible et vacillante sur les meubles et les objets.

L'institutrice alluma une bougie, se débarrassa de son chapeau et de sa mantille, et alla s'asseoir près d'une fenêtre ouverte. Elle s'accouda sur la barre d'appui et regarda devant elle.

Le jardin, avec ses allées tristes, ses massifs de fleurs et d'arbustes, ses grands arbres, s'étendait comme une retraite mystérieuse devant la fenêtre.

Alors des pensées douces comme la douceur de cette nuit de mai, vinrent à l'esprit de Marie Crédesco. Elle songeait aux regards que Georges Maruno jetait sur elle, aux quelques mots qu'elle avait entendu dire à MM. Olesco et Elianou. Et, se relevant brusquement, elle murmura :

— Suis-je donc vraiment belle ? Comme ces hommes me dévisageaient!...

Elle alluma toutes les bougies des deux candélabres fixés à sa glace, et se mirant, prenant des poses gracieuses, raidissant le buste pour montrer la finesse de sa taille, se souriant, relevant les bras pour lisser les bandeaux de cheveux qui cachaient les coins du front, coquetant avec son image réfléchie par la glace, elle ajouta :

— Oh ! oui, je suis belle, très belle, même.

Soudain le souvenir de M^{me} Olesco lui revint, et son œil s'alluma :

— Oh ! cette femme !... Qu'a-t-elle donc de si grand pour me dédaigner!... Pourquoi ne suis-je pas riche et noble, moi aussi, comme je lui rendrais dédain pour dédain!

Une heure du matin sonna à l'horloge de la Caisse des dépôts et consignations.

— C'est bien tard, dit Marie en se levant.

Elle ferma la fenêtre, éteignit l'illumination de ses deux candélabres, ne gardant que la mince clarté d'une bougie, et se coucha.

Longtemps elle resta éveillée, abîmée dans de pénibles réflexions sur son sort, sentant une grande amertume au fond de son cœur. Puis, insensiblement, le calme se refit en elle ; ses yeux se fermèrent et elle s'endormit profondément, pendant que la veilleuse versait seule dans la chambre une lueur très douce, éclairant à peine la robe d'argent de la sainte Vierge.

II

Le lendemain matin, la vie reprit son cours normal.

A huit heures, les écolières, une quinzaine de fillettes de neuf à treize ans, arrivèrent. L'institutrice commença à donner ses leçons ; mais à mesure que les heures passaient, que la journée s'avancait, la chaleur devenait plus grande.

Par les fenêtres ouvertes, le soleil inondait la classe, et les enfants levaient un peu la main, serrant les doigts, s'amusant à regarder la lueur rose de leur chair éclairée par l'astre brûlant. Des mouches tourbillonnaient, folles, dans une traînée de lumière où dansaient les grains de poussière.

Les cours se suivaient, longs pour la maîtresse et les élèves. Quelques-unes dormaient béatement, la

tête appuyée sur les bras croisés; d'autres bâillaient; aucune n'écoutait.

Marie Crédesco fit tirer les rideaux de serge bleue et la classe se trouva noyée dans la lumière plus tendre. Maintenant les mouches bourdonnaient au plafond, où un rayon furtif s'agitait.

Les enfants s'ennuyaient, mais n'osaient pas bavarder entre elles, craignant une remontrance. La voix de l'institutrice résonnait haute et nette au milieu de la classe ensommeillée. Parfois un banc craquait, une écolière toussait, puis tout rentrait dans le silence où vibraient seules les paroles de la jeune femme.

Ah ! que le temps marchait lentement. C'était une vraie tyrannie de rester dans la maison, alors qu'il faisait si beau dehors.

Enfin midi sonna.

Les endormies se réveillèrent subitement; un froissement de cahiers qu'on serrait, un bruit de plumes et de crayons qui roulaient sur les tables, troublèrent la tranquillité. En un clin d'œil la classe fut déserte.

Marie Crédesco poussa un soupir de soulagement. Ouf ! elle était libre.

La servante vint l'avertir que le déjeuner était servi. La jeune femme n'avait pas d'appétit, elle

mangeait distraitement, pensant à mille choses et n'arrêtant ses idées sur rien.

Elle se leva de table sans presque toucher aux mets, et, prenant *la Dame aux Camélias*, dans sa chambre à coucher, elle sortit dans le jardin.

Elle s'enfonça dans les allées : le sable grinçait sous sa petite bottine ; les lilas, fleurant bon, élevaient à droite et à gauche leurs troncs, d'une teinte grisâtre, dont les branches se rejoignaient en arcades répandant sur la terre l'ombre fraîche de leur feuillage. Marie allait tout droit devant elle, regardant les rayons égarés qui perçaient la voûte verte et dessinaient sur le gazon ou le sable mille arabesques d'or. Elle s'assit sur un banc qui entourait un tilleul ; l'ombre, là, était plus épaisse que dans les allées. Et, profitant de son après-midi de vacance, elle se mit à lire l'œuvre de Dumas fils.

Le bruit de Bucarest arrivait, étouffé par les hautes murailles qui entouraient le jardin. Dans des corbeilles bordées de myosotis, des pensées étalaient leur velours. Les oiseaux chantaient sur les branches fleuries des lilas.

Bientôt, Marie cessa de lire, et, appuyée au tronc de l'arbre, les mains tombées sur les genoux, les yeux fixant le vague, elle réfléchit.

Qu'était-ce que cet amour dont tous les romans qu'elle lisait étaient pleins? Puis, elle n'avait guère besoin de lire des romans pour entendre parler d'amour. Partout, n'était-ce pas le sujet à la mode, l'éternel canevas sur lequel se brodaient toutes les intrigues du monde?

N'apprenait-elle pas journellement des aventures étonnantes causées par l'amour, des adultères retentissants!

Qu'était-ce donc que cette passion si forte qui, parfois, pousse les amants à braver les colères et les vengeances de maris outragés, à renier amis et famille, à dédaigner la terrible condamnation de l'opinion publique?...

Ce sentiment devait avoir un côté bien doux, un charme bien grand...

Pourquoi était-elle arrivée à vingt ans sans l'avoir éprouvé!... Était-elle donc destinée à l'ignorer toujours?... Faudrait-il qu'elle vécût toute une longue existence dans l'uniformité monotone de sa vie présente?... Rien ne viendrait-il jeter une note gaie dans la tristesse de ses jours? N'aurait-elle aucune des joies de la jeunesse?... Pourtant elle était belle, on le disait et elle le savait. Oui, elle était belle, bien belle. Mais qu'y avait-il donc en elle d'extraordi-

naire? Pourquoi n'aimait-elle personne? Était-ce par vertu? Peut-être, sa fierté répugnait à se laisser prendre par un homme. Cependant elle n'était pas d'une pudeur outrée; elle comprenait parfaitement les femmes qui se livrent par amour. C'était dans les mœurs de tout l'univers, mais surtout dans celles de ses compatriotes. Tout le monde était maître de ses actions et, ce qui valait le mieux, c'était de ne se révolter de rien malgré le relâchement de la moralité. D'ailleurs se révolter pourquoi?... C'était bon pour les femmes posant en vertus immaculées; mais elle, Marie Crédesco, ne sentait aucune révolte en présence d'une femme ayant un amant. Tous les jours, en tous lieux, elle en coudoyait. Les salons comme les chambres sales des faubourgs, les grands magasins comme les huttes des paysans et les antres des Tsiganes étaient pleins de ces liaisons plus ou moins durables qu'aucun mariage n'avait cimentées. D'ailleurs, pourquoi ne trouverait-elle pas un honnête homme qu'elle aimerait et qui l'épouserait? Elle n'était pas si ambitieuse que de demander un boyard.

Pourtant, en y réfléchissant davantage, elle repoussait l'idée de s'unir à un simple bourgeois, gros commerçant ou petit rentier.

Un dégoût instinctif la prenait à la pensée de gâ-

ter ses mains fines et mignonnes dans les soins du ménage, ou le maniement des sous derrière un comptoir. Elle avait en elle des délicatesses tout aristocrates. Ses études assez avancées, ses goûts naturels la poussaient vers la noblesse que sa position lui permettait de voir de près.

Au fond, elle sentait qu'elle ne pourrait aimer qu'un boyard. Elle aurait voulu passer sa vie à lire, à jouer les partitions des compositeurs aimés, à chiffonner des dentelles, à plonger ses doigts dans les cassettes pleines de bijoux chers. Elle aurait voulu voir les rubis étinceler à ses oreilles, les perles mettre leurs gouttes de lait sur la peau blanche de son cou, les brillants jeter leur étincellement dans le noir de ses cheveux.

Elle aurait voulu s'étendre au fond de voitures aux coussins moelleux emportées par le galop des chevaux de prix.

Elle aurait voulu encore des appartements magnifiques, parés de toutes les somptuosités de l'Orient et de l'Occident, avec, surtout, des tapis partout, des tapis de Perse, d'Ispahan ou de Téhéran, et sur les murs, des tentures rares, des Gobelins très vieux, et des glaces, de grandes glaces de Venise. Et puis des étagères encombrées de ces riens coûteux, des por-

celaines en vieux Sèvres, des groupes en vieux Saxe, et des ivoires jaunis par les siècles et travaillés par les mains habiles et patientes des Mongols, par ces Chinois et ces Japonais aux fantaisies baroques et admirables.

Et ses toilettes ! Elle ne se serait pas contentée de M^{me} Briol, si intelligente que fût la grande couturière de Bucarest ; elle aurait tout fait venir de Paris, depuis ses chaussures jusqu'à ses chapeaux.

Oh ! si elle était riche, comme elle jetterait l'argent sans compter !

Et devant ses yeux passaient des visions éblouissantes. Elle se voyait riche, riche, écrasant les princesses et les reines par son luxe, émerveillant tout le monde par l'étalage de sa fortune.

Puis le souvenir de la réalité effaça tous ces rêves grandioses. Et elle se disait : A quoi bon envier des choses irréalisables. Je n'aurai jamais tout ce que j'ambitionne, à moins que ..

L'image de Marguerite Gauthier vint gracieuse et attirante se poser dans son esprit. Oui, à moins de faire comme la Dame aux camélias, à moins de se vendre, elle resterait toujours une pauvre institutrice. Ne valait-il pas mieux en venir là ? ... Les honnêtes gens la repousseraient, les portes des familles

amies se fermentaient devant elle ; soit. Elle aurait du moins quelques années d'ivresse et de plaisir. Elle ne végéterait plus comme elle le faisait, forcée de courir le cachet par tous les temps. Son existence s'écoulerait rapide dans un tourbillon de fêtes sans cesse renaissantes. Tout était ennui maintenant ; tout serait joie alors. Joie, plaisir?... Non. La joie n'existerait pas du moment qu'elle devrait se vendre au premier venu, subir les caresses d'un goujat cousu d'or, donner des baisers à tant la pièce, des nuits à tant l'heure. Oh !... Ce serait monstrueux. Ce serait une souffrance de toutes les secondes, un martyre inouï bien plus douloureux que la servitude de la situation présente. Et, comme Marguerite Gauthier, trouverait-elle une réhabilitation dans un amour vrai et désintéressé ? Quelqu'un la plaindrait-il au milieu des malédictions des familles ruinées ou salliées ? Quelqu'un pleurerait-il à son souvenir, désespéré de sa mort ? Non. Ces choses étaient bonnes dans les romans. Dans la vie tout se passait autrement.

Et tout ce qu'elle avait d'honnêteté en elle, se révoltait contre ce honteux trafic du corps.

Non, elle ne se vendrait pas, et si jamais elle prenait un amant, ce serait un amant qu'elle aimerait et

alors elle se donnerait tout entière. Mais, surtout, elle ne voulait pas de ces hideux marchés où la femme étale ses beautés devant des yeux de faunes, et s'en va avec le plus offrant, mesurant la dose de ses caresses au degré de générosité de son acheteur.

Cinq heures de l'après-midi sonnèrent aux horloges de la ville.

Marie Crédesco se leva vivement en murmurant d'un air ennuyé :

— Déjà cinq heures!

C'était l'heure de sa leçon chez M^{me} Maruno.

Ce soir-là l'institutrice n'était pas bien disposée. La route lui parut plus longue et plus empoussiérée. Le grand escalier de la maison Maruno lui sembla plus majestueux et plus froid avec son tapis, ses plantes grasses, son vestibule orné de trophées de chasse. Le salon, aux murs tendus de damas brun, aux meubles Louis XVI, lui sembla mesquin après ses rêves de tout à l'heure.

Et la leçon!... Oh! qu'elle trouvait la jeune Tinka stupide, ce soir-là. L'enfant, très intelligente pourtant, se faisait répéter trois ou quatre fois les règles de la grammaire française avant de comprendre. Les exemples étaient difficilement faits; l'orthographe de la dictée était détestable.

Et l'enfant, devant l'énervement croissant de sa maîtresse, la regardait curieusement.

— Qu'avait donc mademoiselle?... Elle était rarement de mauvaise humeur. Sans doute elle avait été contrariée dans la journée.

Dès que les soixante minutes furent écoulées, Marie Crédesco se leva. D'habitude elle restait encore un instant à bavarder avec la fillette. Mais, ce soir, elle voulut partir tout de suite, en s'excusant auprès de M^{me} Maruno qui voulait la retenir à dîner.

Dans le refus de l'institutrice, M^{me} Maruno crut voir une crainte du retour d'un reproche injuste comme celui de M^{me} Olesco, la veille, et elle dit :

— Nous serons seuls, ce soir, tout à fait seuls, mon fils, Tinka et moi. Si vous restiez nous passerions la soirée en famille, et je vous ferais reconduire chez vous dans ma voiture.

Marie s'excusa encore.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas des propos stupides de M^{me} Olesco ? ajouta la vieille dame. Vous savez combien j'ai d'estime et d'affection pour vous et vous devez penser comment je juge la conduite de cette sotte à votre égard. On dirait à voir et à entendre cette Olesco qu'elle est issue de la cuisse

de Jupiter et que, en même temps, elle a toutes les vertus d'une sainte.

Marie maintint son refus en prétextant un travail urgent et long : des compositions à corriger absolument pour le lendemain matin.

Là-dessus Georges Maruno entra, il associa ses demandes à celles de sa mère, traitant les compositions de plaisanterie : qu'est-ce que des enfants pouvaient tant écrire, deux ou trois pages au plus ; cela se corrigeait en une heure.

Mais Marie tint bon et se retira.

Elle refusait sans motif sérieux, cédant à l'esprit de contradiction résultant d'une mauvaise humeur sans cause extraordinaire.

Il faisait beau.

Elle ne voulut pas rentrer immédiatement et, après avoir suivi un instant la callea Victoriei, elle prit la strada Lipscanii, puis la strada Selari qui la conduisit vers le milieu de la strada Carol.

Dans la callea Victoriei, des élégantes et des élégants prenaient des glaces, dehors, sur la terrasse des confiseurs. Des cocottes de la haute gomme passaient sur les trottoirs avec un grand froufrou de jupes froissées, et des gommeux les accostaient et les accompagnaient au cabaret, chez Hugues, Broft ou Frascati.

Au coin de la strada Lipscanii, Marie Crédesco croisa le roi qui se promenait en causant avec le général Cretseano, le chef de sa maison militaire, pendant que quelques officiers l'escortaient. Il allait lentement, répondant militairement au salut de la foule qui se découvrait et s'écartait respectueusement devant le souverain.

Et la jeune femme trouvait le roi Charles I^{er} rapetissé par cette promenade bourgeoisement faite dans les rues. Il ne lui paraissait pas autre chose qu'un simple officier, maintenant qu'il n'était pas à cheval, entouré de son brillant état-major, suivi de ses gardes à cheval, aux casques surmontés de crinières blanches qui flottaient au vent. Et, tout bas, elle se disait que les monarques ne devraient jamais se montrer sans la pompe royale qui éblouit le peuple. Si ces promenades sans apparat aidaient à leur popularité, elles leur enlevaient de leur prestige, et la foule s'habituaient à ne voir dans les rois que de simples mortels pareils aux autres hommes.

Dans la strada Lipscanii des négociants bavardaient devant leurs portes, prenant l'air après une journée de réclusion dans les boutiques empestées par l'odeur des caviars, des olives, des poissons

séchés, mélangée à la forte senteur des épices et autres denrées coloniales.

De jeunes ouvrières sortaient des magasins de modistes et couraient joyeuses rejoindre leurs amants qui les attendaient au coin de la rue. Tous partaient alors en riant et en causant gaîment.

Dans la strada Selari, de lourdes voitures de camionneurs s'arrêtaient, chargées de caisses énormes devant des bureaux et des remises de commerçants en gros et de commissionnaires en marchandises.

La rue était vivement éclairée d'un côté par les flots de lumière s'échappant des étalages des magasins de confections pour hommes.

Marie regardait les magasins, tous les uns à côté des autres, allant presque sans interruption du haut en bas de la rue. Elle souriait en examinant les peintures grossières représentant des « élégants » de grandeur naturelle, encadrant les enseignes. Elle lisait les noms ; il y en avait pour tous les goûts : pour les monarchistes, pour les républicains, pour les socialistes. Et elle les répétait à mi-voix : Aux villes d'Angleterre, à Victor-Emmanuel, au prince Napoléon, à Garibaldi, à Gambetta, etc. Elle s'amusait de la chemise rouge du héros de Caprera, et de la tête immense que l'on avait faite à Gambetta.

Dans la strada Carol I, des gens de la bourgeoisie encombraient les trottoirs, devant les confiseurs de second ordre. Tous, assis autour de petites tables rondes, mangeaient des glaces en faisant claquer la langue contre le palais.

Et toutes les jeunes femmes avaient un compagnon, amant ou mari, et toutes riaient et parlaient haut, d'une voix sonore et aiguë.

Dans les cours, des « rendasi », ces domestiques du dernier ordre, inconnus en France, mais très répandus en Roumanie où on les emploie aussi bien à l'écurie qu'à la cuisine, des « rendasi » plaisantaient avec des « rendasoïce », leurs femmes ou plus souvent leurs maîtresses.

Toutes les femmes, des boyardes de sang princier aux Tsigankas, se réjouissaient du retour de la belle saison.

Toutes avaient quelqu'un pour partager leurs joies ou leurs soucis; seule Marie Crédesco n'avait personne.

Elle rentra. L'animation et la gaîté du dehors qui l'avaient égayée un instant, lui devenaient insupportables à elle isolée et perdue dans cette grande ville comme dans un désert.

Elle se retira dans sa chambre à coucher sans vou-

loir dîner et en donnant congé à sa petite servante pour le reste de la soirée.

Restée seule, elle s'assit devant la fenêtre et son esprit se plongea dans une de ces rêveries communes aux Orientales. Seulement une amertume lui gonflait le cœur.

Elle n'aimait personne et personne ne tenait vraiment à elle. Les Maruno?... Oui les Maruno lui montraient de l'amitié, mais trop de choses les séparaient d'elle pour qu'ils fussent de véritables amis. Ils étaient nobles et riches ; elle ne l'était pas. Elle n'était pas même indépendante. Elle ne pouvait pas leur dévoiler ses secrets ; déverser devant eux le trop-plein de son cœur. C'étaient des gens aimables, et voilà tout.

Oh ! si elle aimait quelqu'un et que ce quelqu'un l'aimât ! Comme elle serait heureuse !

Son sang ardent bouillonnait dans ses artères et gonflait ses veines. Elle avait de grands frissons qui la secouaient tout entière.

Lentement, bien lentement, elle se déshabilla quoiqu'il fût à peine neuf heures. Ses mains tiraient mollement les vêtements puis, quelquefois, cassaient les cordons brusquement, avec une vivacité fiévreuse.

Elle se mit au lit; adressa une prière à la Vierge Marie puis souffla sa bougie.

Mais ce fut en vain qu'elle tenta de dormir, en vain qu'elle ferma les paupières. Le sommeil ne venait pas. Sa tête se retournait, tourmentant l'oreiller, dénouant les épaisses tresses de cheveux qui s'éparpillaient comme une mantille noire sur les taies blanches. Son corps s'étirait, froissant la couverture piquée du lit. Elle bâillait, changeait vingt fois de position, trouvant les matelas trop durs, les draps trop chauds. Une coulée large et brûlante montait de son cœur à son cerveau. Elle se trouvait très mal à l'aise, avec un insurmontable besoin d'étreindre quelque chose dans ses bras. Bientôt, n'y tenant plus, elle rejeta la couverture d'un geste rapide et courut à la fenêtre qu'elle ouvrit entièrement.

III

Georges Maruno se promenait fiévreux dans son cabinet de travail.

D'épaisses tentures cachaient les portes et dérobait les fenêtres derrière leurs plis lourds. Les bruits de la rue, presque annihilés par les draperies, se confondaient en une rumeur vague où montaient par moments le cliquetis de ferrailles d'un char de camionneur, et l'appel clair d'un sacadjou, ou porteur d'eau.

C'était le soir. Une lampe brûlait au milieu de la table, dans l'éparpillement des livres de droit, des romans et des journaux.

La lumière blanche, réfléchie dans une grande glace, emplissait la pièce et faisait étinceler la dorure des volumes encombrant les rayons de la vaste bi-

bibliothèque. Sur la tapisserie rouge des murailles s'étalait, avec des reflets blancs d'acier poli, une riche panoplie où se confondaient des armes de tous les siècles et de toutes les nations.

Georges Maruno se promenait toujours, les mains dans les poches de son veston gris, la tête penchée en avant, regardant machinalement les fleurs du tapis, et l'esprit plongé dans une fiévreuse méditation.

Par moments il s'arrêtait et murmurait des phrases sans suite, d'une voix énermée.

Comme cette Marie Crédesco l'avait troublé. C'est qu'aussi il ne s'attendait pas à retrouver en elle la sosie de Pauline Robert. Ah ! cette Pauline Robert, l'avait-elle assez tourmenté, l'avait-elle assez fait souffrir ! Pendant son séjour à Paris il avait eu la bêtise d'en être amoureux et jaloux. Voyons est-ce assez stupide de demander de la constance à une fille rencontrée dans une brasserie du Quartier Latin !

Enfin stupide ou pas ç'avait été ainsi. Il l'avait prise chez lui, il avait fait des dettes pour pouvoir l'entretenir convenablement. Mais Pauline l'avait trompé, Pauline l'avait abandonné, Pauline s'était enfuie avec un touriste hollandais. Elle avait quitté Paris pour Amsterdam et il ne l'avait plus revue.

D'abord lui, Georges, avait souffert de cette trahison, puis il s'était remis au travail, pour oublier, et le travail lui avait rendu la tranquillité du cœur. Certes il n'avait pas oublié Pauline, mais il y pensait sans amertume maintenant. Or n'était-ce pas une fatalité de rencontrer, à Bucharest, une seconde Pauline Robert. Tout son amour était revenu plus ardent, plus tyran que jamais, aiguisé par des mois de chasteté. Il aimait Marie Crédesco, ou mieux il aimait Pauline dans Marie. Et il se livrait tout entier à ce renouveau de passion, car Marie pouvait être aimée sans qu'on en eût à rougir. C'était une Pauline pure et noble; une sainte fille vivant de son travail, et non de sa corruption. Ah ! si Marie pouvait l'aimer, lui !

Mais il ne voyait pas de solution possible à son amour. Marie était honnête et ne voudrait jamais être sa maîtresse, et s'il l'aimait assez pour braver l'opinion et en faire sa femme, jamais il n'oserait imposer à sa mère l'humiliation d'une belle-fille sans père ni mère connus.

Donc cet amour était même plus absurde que celui qu'il avait eu pour Pauline Robert. Au moins avec celle-là il savait à quoi s'en tenir. C'était une fille. Mais Marie, Marie ?....

Enfin, fatigué de penser et de se promener en long et en large dans son cabinet de travail, Georges se laissa tomber sur un divan ; mais il eut beau faire, il ne put chasser de son esprit l'image de Marie. Elle s'imposait par sa beauté et sa grâce. Il revoyait encore ce développement voluptueux des hanches, la courbe charmante des épaules, et le sang battait pressé dans les artères de ses tempes et de son cou.

Depuis cinq jours qu'il connaissait l'institutrice, il ne dormait plus. Son sommeil était troublé de visions érotiques, dans lesquelles il confondait Pauline et Marie, et, le matin, il se levait épuisé, harassé, énervé.

Il se répétait que cela ne pouvait plus durer, qu'il devait parler ; mais la pensée d'effaroucher Marie et de l'éloigner de lui pour jamais, le retenait. Elle le connaissait depuis si peu de temps ; d'ailleurs il n'avait rien de ce qu'il faut avoir pour affoler les femmes.

Cependant, s'il tardait, Marie pouvait en écouter un autre plus hardi et moins scrupuleux. Depuis quelques jours elle le regardait d'une façon singulière. On aurait dit qu'elle l'étudiait. Qui sait, elle avait peut-être deviné son amour et le partageait ? Elle était craintive et n'osait sans doute pas laisser

voir ses sentiments, mais s'il parlait elle ne se contraindrait plus. Enfin mieux valait une certitude si décevante qu'elle pût-être que cet état d'irrésolution et de doute.

Sur cette conclusion Georges se releva et répéta trois fois :

— Il faut en finir.

Rapidement il passa dans la pièce à côté, qui lui servait de chambre à coucher. Il mit son pardessus et son chapeau, et, le stick à la main, il s'élança dans la rue.

Les trottoirs étaient encombrés par une foule de promeneurs. Il faisait une nuit splendide, une de ces nuits d'Orient où tout est clair, pur, transparent et bleu.

Georges marchait d'un pas hâté. Devant le grand théâtre on l'interpella. Quelques jeunes gens qui sortaient de chez Hugues — le Bignon de Bucarest — l'arrêtèrent; ils venaient de dîner et, l'esprit encore envahi par les fumées des grands crûs, ils devisaient bruyamment en se disant leurs avis sur les voitures et les grandes dames qui se rendaient à une représentation extraordinaire d'un acteur italien en tournée.

Les jeunes gens entourèrent Georges et l'absourdirent de leurs questions joyeuses :

— Hein, farceur, tu files une petite? Voyons pas de blague, tu cours après cette blonde? Non? Alors c'est après cette brune élancée?

Georges ennuyé répondit oui, pour se débarrasser d'eux, et s'éloigna rapidement.

Il croisa les boulevards, reprit la strada Victoriei et peu après s'engagea dans la strada Carol I^{er}.

Arrivé devant la maison où logeait Marie Crédesco, il s'arrêta et, saisi d'une faiblesse subite, dut s'appuyer à la colonne d'un réverbère pour ne pas tomber.

Aucune lumière ne brillait à l'étage de la jeune fille.

Georges regarda la façade peinte de la maison et devant les fenêtres, se détachant brillantes des reflets du réverbère sur l'obscurité des chambres, le courage lui revint.

— Marie n'est pas là, — pensa-t-il. D'abord cette pensée lui causa une sorte de soulagement. Il avait presque eu peur de la rencontrer chez elle. Puis, peu à peu, devant l'immobilité des fenêtres, il s'inquiéta et s'irrita.

— Ah! elle n'était pas à la maison! Où pouvait-elle être, car enfin il était sûr qu'elle n'était pas là. Il était trop tôt pour qu'elle fût couchée, et l'on ne

voyait pas de lumière. Donc elle était sortie. Il en vint à l'accuser comme s'il avait des droits sur elle. Il l'appelait perfide, traîtresse. Une sourde colère le prenait. Soudain il songea aux pièces donnant sur le jardin et tout joyeux, quoique avec une arrière pensée de crainte, il se dirigea vers la porte qui faisait communiquer la rue avec une cour donnant sur les derrières de la maison, et d'où il était facile de gagner le jardin.

Sa résolution de revoir Marie l'avait repris. Mentalement il se répétait de nouveau : Il faut en finir ! D'un pas ferme, il passa le seuil de la grille entr'ouverte, et s'aventura dans l'allée obscure qui s'allongeait devant lui.

Il fit ainsi une vingtaine de pas, et arriva près du banc cloué au tronc du tilleul, à l'ombre duquel Marie venait se reposer de ses leçons, pendant les chaudes après-midi d'été.

Georges ne connaissait pas la topographie du jardin et s'assit pour réfléchir.

Une allée pleine d'ombre s'ouvrait du côté de la maison, près de laquelle, la rareté des arbres, laissait passer la lumière de la lune. Il regardait devant lui la longue façade blanche où tachaient les rectangles noirs des croisées et des portes vitrées. Une

des fenêtres, ouverte, était éclairée, mais un massif de rosiers empêchait Georges de voir l'intérieur de la chambre. Il ne distinguait que le haut d'une armoire et les dessins du plafond. Il pensa avec raison que ce devait être une des pièces de l'appartement de Marie, sa chambre à coucher sans doute. Alors l'idée que Marie était là, tout près de lui, séparée à peine par une quinzaine de mètres, l'émut beaucoup. Sa volonté faiblissait; une peur le reprenait et le clouait sur le banc.

Qu'allait-il dire, si l'institutrice sortait? Il convenait qu'on ne peut pas dire sans préparatifs : je vous aime ! à une jeune femme, et il cherchait ses phrases, ne trouvant rien et désolé de la pauvreté de son imagination. Comme il réfléchissait, une toux affaiblie par la distance, s'éleva de la chambre de Marie. Il tressaillit, comme un voleur qui se voit surpris en flagrant délit, et prêta l'oreille pour entendre si l'on ne venait pas.

Aucun bruit ne troubla la tranquillité du jardin, si ce n'est le roulement éloigné et irrégulier des voitures qui passaient dans la rue. Rassuré par l'immobilité de ce qui l'entourait, Georges se leva, et, à pas lents et prudents pour ne pas faire grincer le sable de l'allée, il se dirigea vers la fenêtre illu-

minée. Il fit un long détour pour éviter une place éclairée par la lune, et arriva enfin près du massif de rosiers. Quoique le cœur lui battît, il se glissa jusqu'à la muraille, et là, les yeux au niveau du bord de la fenêtre, il regarda dans la chambre.

Marie lisait, renversée dans un fauteuil. La lumière de la lampe, tamisée par un abat-jour de papier vert très fin, jetait un reflet marbré sur la figure de la jeune femme. Une camisole blanche, entr'ouverte sur la poitrine, laissait apercevoir la dentelle d'une chemise montant jusqu'à la moitié des seins, dont elle dessinait la forme arrondie. Un bras superbe sortait de la manche large retombant en plis sur le coude. Le jupon blanc plaquait sur les jambes croisées, découvrant les chevilles et les pieds chaussés de babouches turques, à arabesques d'or. De sa main gauche Marie tenait son livre qui cachait, à Georges, la gorge et le menton de la jeune femme.

Ainsi posée, nonchalante et lascive dans son abandon, Marie avait l'air d'une houri orientale habillée à l'Européenne.

Georges la regardait : ses yeux parcouraient sans relâche tous les détails de ce beau corps. Ses regards allaient de la figure grave de l'institutrice à ses

pieds d'une cambrure admirable. Ils s'allumaient de flammes convoitantes, et un désir grandissant s'éveillait en lui.

Il lui prenait des envies folles d'enjamber le rebord de la fenêtre, de sauter dans la chambre et de saisir dans ses bras la belle créature qui lisait là, inconsciente du trouble que sa vue causait.

Ses doigts se crispaient sur la pierre, ses jambes tremblaient et il était bien près de succomber à son ardente convoitise, lorsque la pensée rapide que Marie le repousserait et que tout serait alors compromis, le retint tout à coup. Seulement il sentait que s'il restait plus longtemps en contemplation devant la jeune femme, sa raison sombrerait tout à fait devant l'excitation de ses sens et brusquement, au risque d'attirer l'attention sur lui, il s'éloigna de la fenêtre et revint au banc sous le tilleul.

Là, il s'assit et tenta de se maîtriser, mais inutilement. La nature ardente de sa race le dominait. C'est à peine s'il lui restait assez de raison pour fuir l'institutrice. Il se releva, et faisant siffler son stick, il longea l'allée par laquelle il était entré et sortit du jardin.

Une pensée s'imposait en lui : calmer ses sens à tout prix. Une soif de volupté le tenait et il regagna

la rue Carol I^{er} avec la résolution arrêtée de finir sa nuit par une débauche.

Cependant, lorsque au tournant de la *callea Victoriei* il vit une fille s'approcher de lui en souriant, il lui vint une sensation de répulsion curieuse à définir. Il voulait la femme et s'éloignait de la fille dont les étreintes étudiées le dégoûtaient. Comme une autre fille l'accostait encore, il lui répondit brutalement et enfila la *strada Stavropoléos*. En marchant une irritation le prenait. Il se trouvait absurde, illogique. Après tout que demandait-il donc ? Une machine à plaisir, et lorsque cette machine s'offrait, il la repoussait ; c'était stupide. Il prit la *strada Sipscani* et rejoignit la *callea Victoriei*.

Devant la Préfecture de police il vit un attroupe-ment : un cocher avait fait passer sa voiture sur le corps d'un ivrogne, tombé sur la rue. Des sergents de ville juraient ; l'ivrogne geignait, des femmes criaient. Georges comprit l'accident par les bribes de conversations qu'il saisit au passage, mais irrité lui-même de sa lâcheté qui le poussait au vice et qui n'avait cependant pas la force de le faire succomber, il oublia que son devoir de magistrat — il venait d'être nommé juge d'instruction — l'obligeait à s'in-

former plus longuement, et résumant ses impressions par un mot d'égoïsme inouï, il dit :

— Pourquoi me déranger, c'est un ivrogne de moins !

Et il continua sa route.

Devant le grand théâtre la foule était nombreuse. La représentation finissait. On entendait les valets de pieds et les gendarmes appeler le nom des équipages et le numéro des fiacres retenus. Les voitures partaient dans tous les sens, emportant des femmes en toilettes de soirée et des messieurs en habits. Dans le grand vestibule du théâtre, des dames se communiquaient leurs avis sur le tragédien italien, en attendant leurs sorties de bal. Georges fut interpellé plusieurs fois par des connaissances. Il saluait ennuyé. La vue de ces femmes en décolleté, ou encapuchonnées dans leurs écharpes, redoublait ses désirs.

Enfin une actrice roumaine qu'il connaissait l'appela. Il prit place à côté d'elle dans son coupé et lorsque la voiture se fut ébranlée, emportée au trot des deux chevaux, Georges, ayant enfin à côté de lui une femme moins répugnante qu'une simple fille du trottoir, prit l'actrice par les épaules, et l'embrassa follement sur le cou.

L'actrice se débattait, surprise de sa brusquerie, d'autant plus qu'elle n'avait jamais été sa maîtresse. Lorsqu'il la lâcha, elle se plaignit de son manque d'égards ; elle n'était pas bégueule et ne passait pas pour une vertu bien scrupuleuse, mais elle voulait plus de formes, et sa conquête devait être précédée d'une apparence de cour.

Alors Georges, grisé par le rapprochement d'un corps superbe, enfiévré par le parfum de patchouli qui remplissait le coupé, la supplia de lui pardonner. Il se traita de fou, mais elle devait le prendre en pitié car il l'aimait, disait-il, et il se laissa aller à lui déclarer une passion profonde. Tout ce qu'il avait voulu dire à Marie Crédesco il le dit à Lina Vintilesco, l'actrice.

Elle l'écoutait, étonnée et curieuse. Jamais personne ne lui avait parlé avec la même passion entraîante. L'exaltation du jeune homme la saisit elle-même ; elle lui abandonnait ses mains finement gantées qu'il pressait dans les siennes.

Arrivés chez Lina, ils montèrent tous deux et, pendant que la femme de chambre préparait le thé dans la salle à manger, ils passèrent dans le boudoir et s'assirent sur un divan bas. Là, Georges recommença ses protestations et Lina s'émut, peut-être pour la première fois de sa vie.

Ayant ôté sa sortie de bal, elle apparaissait, à demi nue, dans toute la beauté de sa nature de brune.

Ses baisers répondirent à ceux de Georges, et, sans même pousser le verrou, elle s'abandonna, enfiévrée elle-même, aux caresses du jeune homme, se livrant entièrement, secouée par des spasmes luxurieux qu'elle n'avait jamais connus jusque-là.

Le lendemain, vers les huit heures du matin, Georges s'éveilla fatigué, les nerfs détendus, dans un affaissement général de son corps. Il regarda Lina Vintilesco qui dormait à côté de lui dans le grand lit; la couverture de piqué à fourreau de soie bleue, froissée et rejetée sur le pied du lit laissait l'actrice presque nue, montrant sa poitrine blanche dans l'entr'ouvrement de la chemise de borandjick qu'elle avait passée pour la nuit. Lina dormait, harassée elle aussi par ces heures d'ardente débauche. Un de ses bras, replié sous les seins, l'autre relevé sur la tête et se perdant dans le fouillis des cheveux noirs défaits et encombrant l'oreiller, elle était réellement belle. Sa bouche, aux lèvres sensuelles, se pinçait dans un sourire heureux. Ses longs cils foncés soulignaient de noir le bas de ses paupières fermées et rosées, au milieu de la tache bleuâtre qui cernait

ses yeux. Ses narines sèches et fines s'agitaient régulièrement à chacune de ses aspirations.

Georges la contempla une minute, sans bouger, mais ses sens apaisés ne se réveillèrent pas, et une sorte de dégoût de lui-même l'envahit. Il s'en voulait de s'être laissé aller à déclarer à Lina un amour qu'il ne ressentait pas pour elle, et il lui en voulait de l'avoir écouté. Une irritation, causée par le sentiment de sa lâcheté, montait en lui. Il aurait voulu battre cette femme qui dormait, échevelée et splendide, à ses côtés. Pour ne pas céder à l'envie qui le troublait, il enjamba le corps de l'actrice et prudemment, afin de ne pas réveiller Lina, il s'habilla. Une fois prêt il partit sur la pointe des pieds, honteux et mécontent de ce qu'il avait fait.

Dans la rue, il remarqua que le plastron et le col de sa chemise étaient chiffonnés et défraîchis, et il releva le collet de son pardessus.

L'actrice demeurait dans la strada Posta Vecchie. Il suivit le trottoir, où les gens du peuple passaient nombreux et peu pressés, en vrais Orientaux qu'ils étaient. Il tourna le jardin de l'Episcopie et regagna la callea Victoriei en face de l'hôtel Mano.

Il marchait rapidement et, avisant un fiacre vide, le hêla, mais, à l'instant où il y montait, il aperçut

Alexandre Nicou qui lui faisait signe de l'attendre, et Georges, enrageant intérieurement, l'attendit cependant.

L'officier, rasé de frais, s'avavançait en se dandinant avec son assurance de bel homme qui se sait admiré par les passantes.

Georges, pour la première fois de sa vie, envia cet homme, dont la beauté aristocratique et insolente devait frapper les femmes.

Le costume de *rosiori* faisait ressortir les formes de l'officier. La botte fine chaussait bien un petit pied et l'éperon sonnait à chaque pas. Le pantalon blanc collait sur la cuisse ronde et nerveuse. La tunique rouge à pans très courts serrait le buste et la taille, élargissant la poitrine par l'allongement des brandebourgs noirs. La ceinture s'étrécissait sous la courroie ornée de fils d'or qui soutenait le sabre à fourreau d'acier poli. Les deux tresses d'or, indiquant le grade, montraient en trèfles sur les manches rouges. Les épaulettes, d'or aussi, carraient les épaules. Le haut képi d'astrakan noir, à chaînette et à aigrette éclatantes, posé coquettement sur le côté droit de la tête faisait paraître plus blanche la figure au teint mat, et la moustache foncée, relevée fièrement sur les coins de la bouche, donnait une apparence mar-

tiale et provoquante au visage de l'officier. La main, elle aussi, laissait deviner sa finesse sous le gant de peau blanche à un seul bouton.

Alexandre Nicou s'élança dans le fiacre, et, serrant la main de Georges, il le taquina sur le négligé de sa toilette, demandant si le jeune homme était content de sa nuit, comment était la syrène objet de ses vœux, blonde ou brune, grande ou petite, grosse ou mince, Roumaine ou étrangère ?

Georges, contenant son mécontentement que ces questions augmentaient, s'efforçait de sourire. Enfin l'officier lui apprit pourquoi il l'avait arrêté. Il lui demanda s'il connaissait l'adresse de Marie Crédesco, avouant qu'il avait une toquade pour cette jeune femme, et qu'il voulait l'avoir. Remarquant le froncement de sourcil de Georges, l'officier partit d'un éclat de rire. Il trouvait la chose forte ; probablement que Georges aimait aussi l'institutrice, qu'il sortait de chez elle. Il s'adressait bien vraiment. Mais voyant que le jeune homme ne se déridait pas, il pensa l'avoir blessé et lui jura que si réellement il était l'amant de Marie Crédesco, ou la courtisait, lui, Alexandre Nicou, se retirerait. Il ne voulait pas marcher sur les brisées de ses amis.

Georges, craignant d'avoir laissé voir sa passion,

parvint à sourire et à prendre un ton léger. Il assura n'avoir pas la moindre idée sur Marie Crédesco, et comme l'officier lui faisait remarquer la contradiction existant entre son trouble précédent et ses paroles présentes, Georges s'emballa, il parla de la Vintilesco, s'en disant amoureux fou, et comme dernière preuve de son indifférence, donna l'adresse de l'institutrice, soutenant l'avoir entendue, par hasard, chez sa mère.

L'officier le remercia, et comme ils passaient devant le corps de garde du palais du roi, il fit arrêter et descendit en remerciant Georges. Georges le retint du geste et lui dit en français :

— Vous savez que l'institutrice est honnête fille. Elle n'a jamais eu d'amant.

Alexandre Nicou se mit à rire, plaisantant, exprimant ses doutes sur l'honnêteté des femmes, jurant n'en avoir jamais rencontrées de cruelles pour lui, et résumant ses idées à propos de la vertu de Marie Crédesco, il dit :

— Elle doit avoir vingt ans. Chez nous, à cet âge, une femme doit avoir un mari ou un amant, souvent tous les deux à la fois. Si la belle est restée sage jusqu'à maintenant, c'est une raison de plus pour qu'elle choisisse un amant.

Comme Georges se récriait, trouvant la conclusion fausse, l'officier lui dit, sérieusement cette fois :

— Croyez-moi, les Roumaines ont un sang trop chaud dans les veines pour rester éternellement sages. Ce n'est pas leur faute. Marie Crédesco m'a l'air encore plus ardente que les autres femmes. Le moment psychologique est arrivé, elle sera au premier homme assez entreprenant pour tenter de vaincre sa froideur apparente. Puisque vous n'y tenez pas, je me charge de la conquête ; avant quinze jours elle sera à moi.

Il s'éloigna, mais se retournant il cria encore à Georges :

— Allez donc, je connais les femmes de mon pays. C'est du feu qui coule dans leurs veines.

Le fiacre partit au grand trot du côté de la maison Maruno. Georges, une fois seul, s'accabla de reproches. Il serait donc éternellement lâche. Pourquoi ne pas avouer son amour. Il savait Alexandre Nicou assez loyal, au fond, pour lui garder le secret. Maintenant, c'était fini ; tout était perdu. Il était inutile de se mettre sur les rangs à côté d'un rival tel que l'officier. Si Marie devait succomber, nul ne pouvait mieux l'y pousser qu'Alexandre Nicou, expert en ces matières.

Enfin Georges rentra chez lui furieux contre tout le monde, brusquant les domestiques, criant et se fâchant pour un rien. Lui-même ne se comprenait pas. Il se trouvait une nature bizarre, irrésolue en tout, lâche au suprême degré dans certains cas, et d'une audace et d'un courage inexplicables en d'autres occasions. Il se jugeait à la fois méprisable et digne de pitié.

IV

Alexandre Nicou achevait ses ablutions et, aidé de son valet de chambre, se préparait une toilette qui fût ressortir les avantages corporels de sa personne. Ce qui l'ennuyait un peu, c'était l'odeur de cheval qui imprégnait ses vêtements d'officier de cavalerie. Il avait bien pensé à se mettre en civil, mais le pantalon et la jaquette du « pékin » ne faisaient pas valoir ses formes apolloniennes comme le pantalon blanc collant et la tunique rouge à brandebourgs noirs du hussard. Aussi, malgré l'âcre odeur hippique se décida-t-il à revêtir son uniforme.

Lorsqu'il fut prêt, lorsqu'il eut posé son képi d'astrakan noir un peu penché sur l'oreille, agraffé son sabre et fait sonner ses éperons à mollettes d'argent, il se regarda dans une grande glace en pied. En

voyant son corps admirable moulé dans son uniforme, sa belle tête brune, martiale et fière, un sourire d'orgueil tordit ses lèvres et il se trouva tel qu'il le désirait.

Dans sa pensée, il se préféra à don Juan et à Lovelace ; il s'estima bien supérieur à Antony et à tous ces faux bonshommes ou à ces hépos menteurs créés par l'imagination féconde des romanciers.

Ah ! que don Juan eût été un piètre personnage auprès de lui ! Que Lovelace eût semblé mesquin ! Il aurait bien voulu les voir, ces tristes sires dont le souvenir hante le cerveau des femmes détraquées. Auraient-ils jamais pu montrer une jambe mieux tournée que la sienne, une tête plus humainement belle !

Le cœur emplît d'une fierté outrée, il sortit de chez lui et, afin de garder immaculé le verni de ses bottes, il prit un fiacre pour aller chez Marie Crédesco qui l'attendait.

En route, pendant que le fiacre roulait bruyant à travers les rues de la ville endormie dans son bain de soleil, il songeait à l'institutrice, à cette Marie qu'il convoitait et qu'il posséderait, car elle était bien trop belle pour la laisser prendre par le premier imbécile venu.

Oui Marie était bien trop belle et trop désirable

pour cela, et Alexandre Nicou ressentait pour elle un de ces coups de désir furieux, enfiévré, irréfléchi même, emporté par la grâce captivante et surtout par les contours sculpturaux de ce corps superbe. Oui il voulait cette femme, et il l'aurait.

L'aimait-il ? Il était bien embarrassé de définir ses sentiments à cet égard. Ce qu'il éprouvait près d'elle, c'était une surexcitation étonnante d'acuité ; une griserie plus soudaine que celle du champagne pour un novice. Lorsqu'il était auprès de la jeune femme son sang paraissait se hâter, se précipiter dans son cours, une chaleur sourde enfiévrant ses tempes. Depuis quelques jours, ces phénomènes, très naturels et compréhensibles du reste, se présentaient même quand il se trouvait loin de l'institutrice. Au milieu des manœuvres militaires, parmi la poussière tourbillonnante que les cavalcades soulevaient, dans les bruits agaçants des sonneries de clairon, du cliquetis des mors, dans les ébranlements des chevaux, le fracas des sabres tirés en même temps et grinçant dans les fourreaux d'acier, il lui suffisait de penser à Marie pour sentir une ardeur s'éveiller en lui et son sang s'allumer soudain. Était-ce là l'amour ? En tous cas, ce ne pouvait être de l'amour platonique, il le comprenait bien.

Depuis sa rencontre avec Georges Maruno, les choses avaient marché; moins vite que l'officier l'eût voulu, mais cependant assez rapidement pour étonner quiconque eût connu Marie Crédesco, si hautaine et si sévère pour elle-même. Elle n'avait pas encore cédé, mais l'officier, de son côté, connaissait trop la jeune femme, pour avoir rien tenté encore. Il s'était montré empressé, poli, mais assez réservé pour ne pas effaroucher sa vertu encore tenace. Il sentait, avec son flair naturel, augmenté par sa pratique des femmes, qu'il la devait laisser s'habituer à lui, puis alors, habilement, brusquement, profiter d'un moment où elle serait troublée par sa déclaration d'amour, pour vaincre d'un coup ses premières et dernières révoltes et la posséder par surprise, avant qu'elle fût revenue de son émotion. Le plan était donc tout tracé, cependant il fallait compter sur l'imprévu. Serait-il assez maître de lui pour agir avec sang froid? Un obstacle inconnu ne viendrait-il pas tout déranger? Ah! bah! *Audaces fortuna juvat*, se dit-il. Quand il devrait la violer, elle serait à lui. Après, ah! il connaissait assez les ardeurs que le soleil de son pays versait dans le sang pour savoir que les sens, une fois réveillés, ne se rassasient plus, et ne se rendorment que tard, lorsque la vieil-

lesse morne a versé sa glace calmante dans les veines épuisées et mortellement lasses de rouler des tourbillons de laves.

Pendant que l'officier se rendait chez elle, Marie Crédesco, achevait sa classe. Les fillettes s'en allaient avec un grand bruit de pas dans l'escalier, pressées de sortir, d'hummer l'air chaud de la rue et de bavarder en toute liberté.

Marie, restée seule, regardait la salle d'étude, triste et silencieuse où traînaient, sur le plancher, des boules de papier froissé et chiffonné. Elle écoutait, au loin, le bruit des écolières qui s'éloignaient, cherchant à distinguer le son des pas d'Alexandre Nicou. Enfin elle courut à sa chambre à coucher, se contempla un instant dans la glace, lissant les bandeaux foncés de ses cheveux, arrangeant les plis de sa jupe et de sa tunique. Lorsqu'elle eut réparé le désordre de sa toilette et rafraîchi ses joues sous une légère couche de poudre de riz, elle sortit. Le jardin aux allées pleines d'ombre s'étendait devant elle, l'attirant par sa tranquillité, lui offrant ses bancs comme reposoirs. Elle y alla et s'assit à la place où, quelques soirs auparavant, Georges Maruno s'était assis lui aussi en songeant à l'institutrice.

Malgré l'ombre il faisait très chaud sur le banc et

Marie s'éventait, réfléchissant aux événements qui, depuis quelque temps, mouvementaient son existence, jusque-là si calme, et lui montraient la vie sous un aspect encore ignoré d'elle. Chez les Maruno, Georges le regardait avec une fixité singulière. Il semblait vouloir lire sur son visage ce qui se passait en elle. Pourquoi la regardait-il ainsi ? Pourquoi, surtout, son regard avait-il quelque chose de vaguement douloureux ? L'aimait-il ? Ah ! ma foi, s'il l'aimait, elle ne l'aimait pas, elle ; elle aimait... au fait, aimait-elle ? Oui elle aimait, car ce devait être de l'amour ce qu'elle ressentait, là, dans le plus profond de son être, pour Alexandre Nicou. Pourtant ce qu'elle ressentait était indéfinissable, c'était, en elle même, une émotion douce et troublante à la fois lorsqu'elle voyait l'officier. Elle était heureuse quand il la regardait, heureuse quand il lui parlait, heureuse quand il lui prenait la main. Comment cet amour était-il venu ? Elle ne le savait pas bien, mais cela datait du jour où il était entré pour la première fois chez elle lui demander la romance de la baronne de Rothschild : « Si vous n'avez rien à me dire. » Ce n'était qu'un prétexte, évidemment, que la demande de cette romance. Le but c'était de s'ouvrir sa porte. N'avait-il pas demandé à revenir !

Et elle, elle avait permis, et il était revenu souvent, presque tous les jours, lorsqu'elle avait terminé sa classe, et le soir encore il la revoyait chez les Maruno. Pourquoi ?

Doucement, elle répétait les vers de Victor Hugo :

Si vous n'avez rien à me dire,
Pourquoi venez-vous près de moi ?
Pourquoi me faire ce sourire
Qui tournerait la tête au roi ?
Si vous n'avez rien à me dire
Pourquoi venez-vous près de moi ?

Oui, pourquoi la suivait-il ? Pourquoi lui souriait-il ? Il lui avait bien laissé comprendre que sa société lui plaisait, mais il ne lui avait pas dit pourquoi :

Si vous n'avez rien à m'apprendre
Pourquoi me pressez-vous la main,
Sur le rêve angélique et tendre
Que nous ébauchons en chemin ?
Si vous n'avez rien à m'apprendre
Pourquoi me pressez-vous la main ?

Pourquoi lui pressait-il la main, lui aussi ? Pourquoi, malgré l'ardeur habituelle de son regard, avait-il une douceur dans les yeux lorsqu'il lui parlait ? Pourquoi sa voix était-elle tendrement vibrante ?

Si vous voulez que je m'en aille
Pourquoi passez-vous par ici ?
Lorsque je vous vois, je tressaille ;
C'est ma joie et c'est mon souci,
Si vous voulez que je m'en aille
Pourquoi passez-vous par ici ?

Oh ! oui, elle tressaillait, maintenant, lorsqu'elle le voyait. Oh ! oui, c'était sa joie et son souci. Sa joie : il l'aimait peut-être. Son souci : il ne l'aimait peut-être pas. Comment savoir la vérité. Soucieuse, elle s'accouda sur le banc, réfléchissant, essayant de découvrir le vrai motif de la conduite de l'officier. Sa robe claire, bleu turquoise, se relevait un peu, en bas, et laissait voir les deux petits pieds dont un rayon de soleil traversant le feuillage venait caresser la pointe. Sa main droite battait machinalement le bois du banc comme les touches d'un clavier muet. Ses sourcils se rapprochaient à mesure qu'elle s'absorbait dans ses pensées.

Oh ! si Alexandre Nicou l'aimait ! Serait-elle assez heureuse ! Lui seul avait su apporter une distraction dans la monotonie de ses jours. Il avait éveillé en elle des ardeurs, des élans inconnus, et des tendresses qu'elle sentait immenses. Elle l'aimerait, elle l'aimait déjà éperdûment ; elle aurait pour lui l'affection qu'elle n'avait pu montrer à personne, puisqu'elle n'avait jamais connu ni sa mère, ni son père. Il serait tout pour elle ! tout. Oh ! s'il l'aimait ! Ne la voudrait-il que pour maîtresse ?... Voyons, était-elle en position de l'avoir pour mari ? Non, malheureusement ; eh bien, alors, n'était-elle pas

libre, n'était-elle pas seule sur terre ! Oui, oui, elle serait à lui, s'il la voulait, s'il l'aimait.

Et son sang s'allumait insensiblement, et elle avait des gestes brusques, et une flamme montait dans ses yeux pendant que son sein soulevait, par une large poussée, le plastron de son corsage. Et le rayon qui caressait ses pieds, montait, maintenant, jusqu'aux hanches où il mettait une tache lumineuse.

Marie s'éventa de nouveau avec l'éventail qui pendait à sa taille, retenu par un long cordon de soie noire. Elle continuait à penser :

Mais s'il ne l'aimait pas ?

Un tremblement l'agitait, ses lèvres se pinçaient et des larmes lui vinrent aux yeux et perlèrent ses longs cils bruns.

Un bruit de pas lui arriva de la maison. Elle tressaillit, leva la tête et vit Alexandre Nicou, debout dans l'encadrement de la porte. Le soleil, frappant sur lui, faisait étinceler les tresses d'or de ses manches et de ses épaules. Campé sur le seuil, comme dans le cadre d'un tableau, il était vraiment beau et Marie, en le voyant ainsi eut un sourire de joie et un orgueil irréfléchi fit battre son cœur plus vite.

Elle se leva et s'avança vers l'officier qui lui-même

marchait de son côté. Tous deux se saluèrent avec, sur les lèvres et dans les yeux, un sourire joyeux.

Ils se promenèrent, à côté l'un de l'autre, se frôlant, sans cependant s'offrir le bras. Ils échangeaient des banalités sur le temps trop chaud, la poussière des rues, l'ennui de Bucarest l'été, elle, n'osant pas amener la conversation sur ce qui l'intéressait, et lui, gêné et ennuyé de ne l'avoir pas trouvée chez elle, dans son petit salon. Là, au moins, il était sûr de ne pas être troublé par les autres locataires de la maison qui, au jardin, pouvaient les surprendre.

Cette idée le préoccupant de plus en plus, il finit par dire :

— Pourquoi ne rentrez-vous pas ? Il fait plus frais dans les appartements que dehors.

Elle accepta, ne voyant aucun calcul dans la phrase, et tous deux rentrèrent.

Alors, seuls dans la petite pièce, elle assise sur un divan très bas, et lui sur un fauteuil vis-à-vis d'elle, sa gêne disparut. Il redevint le galant officier que les mondaines connaissaient, puis, par degré, sentant revenir son désir, sentant son cerveau dominé par une obsession convoitante, il se rapprocha de Marie, s'assit à côté d'elle sur le divan. Et Marie, grisée par les paroles, laissa prendre sa main, et une chaleur

croissante lui montait dans le corps, de cette main qu'Alexandre pressait dans les siennes. Elle avait assez de raison pour comprendre le danger de sa situation, mais il lui disait qu'il l'aimait; il lui expliquait le trouble qu'elle lui causait, et elle se laissait bercer par la musique des mots correspondant à ses pensées secrètes, à ses aspirations inavouées.

Cependant elle feignait de douter de ce brusque amour de l'officier. Elle paraissait peu convaincue, le poussant ainsi à des protestations exaltées, l'excitant à parler, à prouver que sa passion était vraie, profonde, éternelle. Et il s'emportait en comparaisons éloquentes, il cherchait des métaphores probantes. Sa voix était sincèrement émue; elle était devenue d'une douceur infinie.

Marie, délicieusement troublée, le laissait se mettre à genoux devant elle, passer ses bras autour de sa taille, et sous la pression de ces bras quelque chose d'âpre la tourmentait, un désir semblable à celui de l'officier, mais qu'elle ne pouvait définir, faisait battre le sang dans ses artères, et elle se laissait attirer par ces mains qui la caressaient, et elle perdait la tête sous les baisers, timides d'abord, emportés ensuite et plus furieux à mesure qu'ils montaient de ses mains à ses épaules, de ses épaules à son cou.

Enfin, comme sa pudeur réveillée lui donnait la force de lutter contre les atteintes plus vives du jeune homme, un baiser follement donné sur les lèvres, lui coupa brusquement ce retour de force, ses résistances faiblirent soudain, elle ferma les yeux comme anéantie par la puissance enivrante du baiser et, elle s'abandonna enfiévrée et rougissante, serrant Alexandre dans un transport éperdu d'amour. L'approche de l'homme avait fait naître la femme en elle. Pourtant elle poussa un cri aigu de douleur, puis elle resta, passive et énervée entre les bras crispés du husard.

Plus tard, un quart d'heure après, lorsque tous deux eurent reconquis leur sang-froid, ils se regardèrent un instant, fatigués et las, puis ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et Marie comprenant maintenant le grand mystère de la vie, pleura doucement pendant qu'Alexandre Nicou baisait les bandeaux en désordre de ses beaux cheveux noirs; et ils restèrent ainsi longuement enlacés jusqu'à ce que l'horloge de la Caisse des dépôts et consignations eût sonné six heures.

Six heures ! Marie se redressa et se dégagea des bras de l'officier. Elle était à la fois attendrie et

fâchée. Bon, avec leurs bêtises, elle manquait sa leçon chez les Maruno.

— Bah ! dit Alexandre, pour une fois ! Tiens, finissons la soirée ensemble. Allons dîner chez Hugues, sur la place du Théâtre, puis, plus tard nous ferons un tour de voiture à la Chaussée.

Marie refusa. Non, on pourrait la voir ; elle perdrait sa position.

Lui répondit :

— Es-tu folle. Nous dînerons en cabinet particulier.

— Oh ! dit-elle, comme une fille.

— Mais non, comme deux amoureux qui se cachent pour jouir en paix de leur amour. Et, ce soir, nous irons à la Chaussée ; on relèvera la capote de la voiture. Personne ne nous reconnaîtra. Ce sera délicieux.

Et l'appelant par le diminutif de son nom, il ajouta :

— Allons, c'est décidé, n'est-ce pas, ma petite Mitsa, tu viens.

Il avait mis tant de tendresse dans ce nom : Mitsa, que Marie domptée accepta.

V

Après être sortis de chez Hugues, où ils avaient dîné, Alexandre Nicou et Mitsa, car il ne l'appelait plus qu'ainsi, prirent un fiacre et partirent du côté de la Chaussée. Il faisait encore jour, quoique huit heures du soir eussent sonné. Une fraîcheur lourde commençait à tomber sur la ville qui se secouait et s'éveillait de son long sommeil ensoleillé. Le long de la Callea Victoriei, des voitures, dont quelques équipages de maîtres, roulaient nombreuses vers la Barrière. Sur les trottoirs des petits bourgeois se promenaient lentement, en fumant des cigarettes, et des tziganes, passaient en groupes bruyants, sortant de maisons en construction, riant, jouant avec de grands éclats de voix, dominés par la note perçante des voix de femmes. Ici et là des enfants grimés sur les murs des jardins volaient des branches

entières de rosiers, distribuant les roses aux filles du peuple qui les fixaient dans leurs cheveux ou au corsage.

Et malgré la fraîcheur tombante, il faisait encore très chaud. Les pavés de la rue, l'asphalte des trottoirs, les murs des maisons chauffaient l'air de toute la chaleur dont ils avaient été brûlés depuis le matin, malgré les arrosages, très rares, des tonneaux municipaux.

Au bout de la rue, à l'entrée de la Chaussée, les cafés regorgeaient de buveurs qui laissaient passer le temps en regardant le défilé des voitures et, surtout, en écoutant les chants des « laoutari, » musiciens tsiganes ambulants, râclant de mauvais violons, des guitares aux formes bizarres appelées « cobza », ou soufflant dans des flûtes de Pan avec un bruit assourdissant sous prétexte d'accompagner le chanteur qui s'époumonnait pour dominer le charivari de l'orchestre endiablé.

Plus loin, devant une « cârciumea », sorte de cabaret de dixième ordre, d'autres laoutari jouaient des danses nationales, des « hora », et des faubouriens se trémoussaient, frappant du talon, levant le bras, poussant, de temps en temps, un cri strident qui annihilait les accords des instruments.

Des curieux regardaient, formant un grand cercle autour des danseurs, et des marchands de « rahat » ou de « iaourth », passaient en offrant à la foule les petits morceaux de rahat, dont la pâte sucrée et gommeuse se fond dans la bouche, ou des verres de « iaourth », boisson très rafraîchissante et assez agréable au goût. Par ci, par là, des bonshommes portant un seau sur l'épaule, criaient : Limonade, bonne limonade fraîche ! ou bien : glaces, glaces à la vanille, aux framboises ! et débitaient leur marchandise, pendant que des paysans promenaient en tous sens des voitures à bras, chargées de pastèques qu'ils vendaient pour quelques sous aux passants altérés.

Le soir tombait, et à mesure que la chaleur étouffante du jour diminuait, les maisons, mornes et closes sous le soleil, s'ouvraient, s'animaient, répandaient la vie dans les rues, et à la lumière, d'une splendeur surprenante, du jour, succédait une nuit lumineuse aussi, avec des étoiles éclatantes, pendant au firmament comme des gouttes d'or au bout d'un fil invisible.

La voiture, emportant Mitsa et l'officier, roulait maintenant sur le gros gravier de la Chaussée s'allongeant entre une double rangée de tilleuls et d'a-

cacias avec, à droite et à gauche, un jardin anglais aux massifs de lauriers énormes, aux pelouses vertes sillonnées de sentiers sablés et ombragés, aux carrés de fleurs de toutes les espèces. Elle passa devant la guérite en bois jaune de l'octroi, ne tarda pas à tourner le grand jet d'eau du premier rond-point et continua à parcourir l'allée centrale.

Partout, des voitures allaient et venaient, se croisant, se dépassant. D'autres, en longues files, stationnaient devant les restaurants qu'on apercevait, au fond de courtes allées latérales, entourés d'une guirlande de globes en verre dépoli qui commençaient à s'illuminer. Des promeneurs, en foule, généralement de la classe moyenne, ou bien des enfants avec leurs gouvernantes, envahissaient le dédale des sentiers du jardin anglais.

Tout le monde respirait avec délices l'air fraîchissant du soir, et des gens attablés devant des buffets en plein vent, dégustaient des glaces en fumant des cigarettes.

Sur l'allée des cavaliers, des sportmen et des officiers de cavalerie ou d'artillerie chevauchaient en riant et en causant très fort.

Serrés l'un contre l'autre au fond du fiacre, Alexandre et Mitsa jouissaient de leur isolement au

milieu de la foule. Cependant, en passant devant la résidence du ministre Cogălniceano, ils virent Georges Maruno et sa mère dans une grande calèche découverte. Alors Mitsa eut peur d'être reconnue ; elle ne saurait, le lendemain, comment expliquer la leçon manquée, et donner un motif plausible à sa promenade avec l'officier.

Pour éviter ces rencontres ennuyeuses, Alexandre Nicou ordonna au cocher de prendre la route de Baniassa, où ils seraient plus à l'abri des regards curieux.

A partir du second rond-point de la Chaussée, où les voitures encombraient la place, ils furent réellement plus libres. De rares promeneurs les croisaient ici et là, mais c'étaient pour la plupart de petits bourgeois, rentrant en ville les bras chargés d'une moisson de fleurs des champs.

Lorsque la voiture eût dépassé l'École d'agriculture, la solitude se fit plus grande encore et en arrivant à la forêt de Baniassa ils n'avaient rencontré qu'un gros chariot traîné par des buffles qu'un paysan conduisait.

La voiture stoppa au bord du fossé qui sépare la route de la forêt. Alexandre et Mitsa descendirent. Tous deux, au bras l'un de l'autre, s'avancèrent dans

le chemin bordé de hauts chênes feuillus, pleins de nids de choukas qui piaillaient dans les branches avant de s'endormir.

Pendant que le cocher, resté seul, fumait philosophiquement sa cigarette en se couchant à terre, sur l'herbe du bord du fossé, devant ses chevaux, l'officier et la jeune femme s'éloignaient toujours, s'enfonçaient dans le chemin noir, et bientôt la tache blanche du chapeau de Mitsa et du pantalon d'Alexandre se perdit dans l'obscurité augmentante des grands bois.

Ils allaient, ils allaient, laissant à leur gauche le pavillon abandonné et ruiné du milieu de la forêt. Ils se serraient l'un contre l'autre, sans parler, heureux de se sentir, et Mitsa réglait son pas sur celui d'Alexandre et pesait bien fort sur son bras, écoutant chanter en elle la chanson de ses vingt ans, cette chanson insouciante et joyeuse qui ne s'entend qu'alors. Lui, il se taisait aussi. En lui naissait une pensée orgueilleuse. Mitsa avait succombé, et vraiment la lutte n'avait été ni bien longue, ni bien pénible. Ce que c'était que d'avoir du flair, de saisir le moment psychologique. Ah ! mais, c'est que lui, il connaissait la femme. Sous ce rapport, bien fin serait celui qui lui en remontrerait. Ainsi, elle avait

cédé. Ah ! bien vrai c'est qu'il était irrésistible !

Mais en se rappelant la scène du petit salon, la vanité qui chantait en lui semitigea d'un renouveau de désirs, en même temps qu'un étonnement lui venait.

Comment elle avait vingt ans et elle était !... Mais oui, elle était encore vierge. On le lui avait bien annoncé, mais il n'en avait jamais été complètement persuadé ; dans ces sortes de choses on n'est sûr que de ce que l'on voit. Eh bien, maintenant il était certain du fait. Et elle avait été sage jusqu'à vingt ans, avec le feu que ses veines roulaient !

Son étonnement grandissait. Il était même stupéfié par cette énormité, selon lui. Ce n'était pas qu'il ne pût y avoir de femmes honnêtes par la froideur de leur sang, mais lui, Alexandre Nicou n'avait jamais, au grand jamais, rencontré de cruelles. Et toutes ses conquêtes n'étaient pas Roumaines ; il avait eu des Grecques, des Russes, des Turques, des Hongroises, des Françaises et même des Allemandes. Or les Allemandes ont la réputation d'être froides, si on ne les prend pas par la poésie, ce côté faible des rêveuses admiratrices, des rêveuses Marguerite et Mignon. Et Alexandre Nicou les avait eues comme maîtresses sans traduire le Werther avec elles ; il était bien trop latin pour cela.

Il en vint à croire sincèrement à son pouvoir irrésistible sur les femmes. Oui, elles cédaient toutes, c'était comme ça ; il avait certainement en lui un e ne sais quoi d'attirant. Ce devait être sa beauté.

Alexandre Nicou était fat, mais ce n'était pas un imbécile, et s'il était fat c'est que ses succès lui en donnaient quelque droit. Il raisonnait, et croyait raisonner très logiquement.

Et pendant qu'il se rappelait Mitsa échevelée, la toilette en désordre, palpitante entre ses bras, elle, de son côté pensait à cette même scène. Elle essayait de soumettre ses sensations, à ce moment-là, à une analyse exacte, mais elle n'y réussissait qu'avec peine. Le trouble de son esprit, la surexcitation extraordinaire qui l'avaient saisie effaçaient tous ses souvenirs ; elle ne se rappelait que d'un sentiment de douleur très grande et d'un énervement profond qui l'avait laissée brisée et comme morte. Alors elle se disait qu'il était incompréhensible que des femmes pussent se livrer par plaisir, à moins qu'elles ne fussent pas constituées comme elle. Donc c'était fait, ce que le monde appelait sa vertu, elle ne l'avait plus. Et elle qui ne voulait pas appartenir à un homme, elle qui trouvait tout cela trop dégoûtant ! Comment avait-elle pu ?... Ah ! elle était bien embar-

rassée pour se le dire à elle-même. Pourtant elle ne le regrettait pas. Elle avait donné à son amant la plus grande preuve d'amour qu'elle pût donner en se livrant ainsi sans calcul, sans arrière-pensée. Oui, elle avait été à lui, oui elle serait à lui toujours, puisque l'homme n'est pleinement satisfait que par cela. Voilà sans doute pourquoi les femmes qui aimaient vraiment, se livraient. Le plaisir était tout psychique ; il était dans la joie de rendre heureux l'amant aimé. Et cette pauvre Marguerite Gauthier qu'elle avait méprisée en lisant la Dame aux camélias, elle la comprenait, elle absolvait ses fautes qu'elle jugeait rachetées par son amour et ses souffrances pour Armand Duval. Mitsa aimait, et elle se sentait au cœur, une immense pitié pour ceux qui souffrent. Une indulgence infinie lui venait pour les malheureux, elle trouvait des excuses à tout dans le bon de son être, à tout excepté à l'amour vendu. Oh! celui-là, non elle ne le comprenait pas, non elle ne pouvait pas l'admettre. Vendre le plaisir, c'est le rendre infâme, faire payer l'amour c'est le dégrader, c'est lui enlever ce qu'il peut avoir d'élevé, de grand de fort. Elle ne parlait pas de l'amour platonique, qu'elle jugeait très bien une anomalie, une chose contre nature. Pour elle aimer, c'était être toute à

l'amant, c'était s'annihiler soi-même pour ne penser qu'au bonheur de l'autre, et elle savait maintenant que le don de l'âme devait être suivi du don du corps pour être complet et logique. En définitive, il la connaissait depuis trop peu de temps, pour aimer en elle autre chose que sa beauté. Donc elle devait lui faire abandon de cette beauté. Et elle, d'ailleurs, n'était-ce pas sa beauté, à lui, qu'elle aimait ? C'était aussi sa voix, sa démarche. Enfin c'était tout l'extérieur : elle ignorait ses qualités et ses défauts. Tout lui semblait beau et excellent en lui.

Aussi, lorsqu'il voulut la reprendre, grisé par ses souvenirs et par le contact de ce corps splendide se frottant à lui, elle ne lui résista pas ; elle ne lui recommanda même pas de voir s'ils étaient bien seuls, non, elle se livra, là, sur la mousse humide. Elle ne calculait rien que son plaisir à lui. Peu lui importait sa toilette perdue, salie, tachée, et malgré la sensation aussi douloureuse que la première fois, elle s'abandonnait et l'embrassait follement, de toute la profondeur de son grand amour.

La nuit, à onze heures, ils rentrèrent. La voiture allait lentement, au petit trot. La chaussée était déserte et paraissait plus grande et plus triste dans cet abandon où les réverbères à pétrole mettaient la

tache jaune de leurs clartés, pendant que la nuit lumineuse teignait de blanc les sentiers et les carrefours où des amoureux s'embrassaient. Les arbres et les massifs de verdure prenaient seuls un ton foncé, noir au milieu de la lumière vague des étoiles. Et les champs s'étendaient plus loin, du côté de l'École d'agriculture et de Herestreu, mornes, désolés avec leurs blés, ondoyant au vent de la nuit, dominés, ça et là, par les longues traverses des puits, mettant des barres noires en reliefs sur le bleu foncé du ciel. Tout au fond encore, des forêts soulignaient l'horizon d'une longue ligne noire, tandis que d'autres côtés la terre et le ciel se confondaient, perdus dans des grisailles très vagues et très douces. Des aboiements de chiens résonnaient à droite, partant des faubourgs de Bucarest, et, à part cela, tout semblait mort, tout semblait endormi dans la vaste solitude de la campagne.

Quand la voiture passa devant le restaurant de Sans-Souci, un fiacre en partait, et, à la lueur d'un réverbère, Alexandre penché, la tête hors de la voiture, reconnut Georges Marino qui rentrait seul en ville. Georges aussi reconnut l'officier et déjà son fiacre allait atteindre celui de Mitsa, lorsque Alexandre dit à son cocher :

— Plus vite, rentre très vite. Ne te laisse pas atteindre; tu auras un bon pourboire.

Et pendant qu'ils fuyaient, emportés par le galop des deux chevaux, entendant derrière eux le bruit bientôt décroissant du poursuivant, Alexandre expliqua à Mitsa qu'il ne voulait pas être rejoint par l'avocat. Mitsa, toute songeuse, ne dit rien, mais elle était furieuse de cette rencontre qui troublait leur promenade.

Ce soir-là, et les suivants, Alexandre Nicou coucha chez sa maîtresse, et Mitsa était heureuse, son cœur débordait de bonheur. Elle avait des joies d'enfant en préparant le thé pour eux deux seulement, et en le servant sur un coin de sa table de nuit, avec des soins de petite fille jouant au ménage. Et pendant qu'elle vaquait aux besoins du service, Alexandre la regardait. Il vit la robe complètement perdue, où le bleu déteignait, et il dit à Mitsa :

— Ta robe est gâtée, c'est fâcheux.

Alors elle s'arrêta, et le regardant humblement :

— As-tu été heureux?

— Il l'embrassa pour toute réponse.

— Puisque tu es content, qu'importe que ma robe soit gâtée.

— Oh! dit-il, je t'en achèterai une autre.

Elle le regarda encore, sérieuse, presque fâchée :
— Je ne le veux pas, tu entends.

Et Alexandre amolli par le bien-être de la petite chambre, n'insista pas. Mais son étonnement revenait. Il ne comprenait rien au caractère de Mitsa. Elle était pauvre, c'était certain, quoiqu'un confortable relatif régnât chez elle, elle était pauvre et elle refusait une chose bien juste après tout. Où avait-elle pris ces délicatesses?

VI

— Alors, la petite femme dont j'ai entrevu la robe, n'était pas Marie Crédesco?

— Mais non, pas du tout, mon cher.

— Il m'avait semblé la reconnaître.

— Vous vous êtes trompé, voilà tout. J'étais avec une dame.

Georges Maruno insistait cependant. Il avait rencontré Alexandre Nicou devant le Palais et ne le lâchait pas, marchait à côté de lui vers l'hôtel Hugues.

— Non, voyons, sans blague, ce n'était pas l'institutrice?

— Non! Je vous dis que c'était une dame.

— Une dame du monde?

— Oui. Ces juges sont étonnants. Ils se croient

toujours en train d'examiner un coupable et de conduire une instruction. Vous ne voulez pas que je vous dise le nom de cette dame, peut-être?

— Voyons, ne prenez pas la mouche. Au fait, qu'est-ce que ça me fait, que ce fût Marie Crédesco ou une autre.

— Oui, au fait, qu'est-ce que ça vous fait!

— Si je vous demandais celà, c'était pour voir si vous aviez réussi, comme vous vous flattiez de le faire.

— Comment?

— Oui. Ne vous souvenez-vous plus de ce que vous me disiez un jour, en voiture? Vous vouliez l'institutrice et manifestiez une opinion assez incrédule sur la vertu des femmes de notre pays.

— Ah! je me souviens, c'est le matin où vous sortiez de chez la Vintilesco.

Alexandre Nicou avait mis une certaine raillerie dans cette réponse, puis trouvant là un moyen de détourner la conversation, il continua :

— Eh bien! votre actrice? Cela va toujours?

— Oui, nous sommes au mieux, mais revenons-en à Marie Crédesco.

— Je n'y vois aucune nécessité.

— Ah! pardon, j'en vois une moi. Vous me demandiez, jadis, si j'y tenais et je vous ai répondu

non. Alors vous m'avez dit que, puisque le champ était libre vous alliez vous mettre en campagne.

— Eh bien ! après ?

— Après, c'est qu'aujourd'hui, à mon tour, je vous demande si vous levez le siège.

— Dans quel but ?

— Dans le but de savoir si, moi aussi, je puis tenter l'assaut de la belle.

Alexandre tressaillit, une colère jalouse le prenait maintenant, mais se dominant il répondit :

— Mon cher, vous êtes libre de faire ce qui vous convient. Seulement, entre nous, vous perdrez votre temps.

— Ah ! vous croyez ! Mon Dieu ! qui sait ; elle aurait peut-être plus d'égard pour un civil que pour un militaire.

L'officier le regarda, et se comparant mentalement à son interlocuteur, il avait envie de lui crier : mais, nom d'un chien ! regardez-vous donc et regardez-moi, pour voir lequel de nous deux est le mieux taillé pour plaire aux femmes ! Pourtant il se contenta encore et répliqua :

— Essayez, bonne chance. Je vous ai averti, si vous revenez bredouille vous n'aurez pas besoin de me le dire.

Et comme ils étaient devant le café Hugues, l'officier y entra.

Georges Maruno erra une heure encore dans les rues, puis rentra chez lui.

Ses pensées noires des jours précédents s'envolaient une à une. Une espérance pointait. Tout joyeux, il marchait en chantonnant et en fouettant l'air de son stick. Ah! il pouvait faire chaud, cela lui était bien égal, à lui, la chaleur et la poussière. Marie avait résisté, Marie était encore libre, plus belle et plus désirable que jamais. Et l'officier ne l'avait pas trompé. Sa mauvaise humeur et ses faux-fuyants indiquaient assez sa mortification de n'avoir pas réussi. Ah! la brave fille! Hein, ce fat de Nicou qui croyait prendre l'institutrice comme une de ces tsigankas qui se livrent pour rien ou pour deux sous au bord des grandes routes, derrière les puits. Il avait vu, ce beau Monsieur, que malgré son corps sculptural et ses airs conquérants, il se trouvait encore des femmes qui ne s'y laissaient pas prendre.

Et, dans sa joie de la défaite de l'officier, Georges Maruno souriait, fouettait l'air plus fortement et sautillait presque. Il ne pensait pas encore aux moyens qu'il emploierait, lui, pour se faire aimer de Mitsa. Il était tout au contentement de savoir son rival

évincé. Positivement, il en avait une joie d'enfant, il en aurait sauté en criant : Quel bonheur !

Chez lui, dans l'entrée, il rencontra sa mère et, sans plus réfléchir il lui sauta au cou, comme au temps où il était petit. Puis, pour éviter d'expliquer cette effusion de tendresse, il s'enfuit dans son appartement, laissant sa mère attendrie et stupéfaite.

Dans son cabinet de travail, son domestique lui apporta une confiture orientale et, remarquant la véritable voracité avec laquelle le jeune juge la mangeait, il lui demanda s'il en voulait encore.

— Oui, oui ! répondit Georges en se frottant les mains.

Puis voyant l'ahurissement du laquais, il reprit son sang-froid et ajouta :

— Tout-à-l'heure, lorsque tu en apporteras à ma sœur et à M^{lle} Crédesco.

Le laquais s'inclina et sortit tout intrigué, se demandant ce que Monsieur avait, lui toujours si sérieux et depuis quelque temps si triste et si susceptible qu'il s'emportait pour la moindre chose.

Georges ouvrit sa fenêtre toute grande, il laissait entrer l'air brûlant, il l'aspirait fortement, il était vraiment heureux, ne désirant, ne sachant rien désirer de plus pour le moment. [La vie avait du bon

quand même. Elle était belle parfois, en dépit de Schopenhauer et de ses disciples qui broient du noir à plaisir, et se rendent tristes eux-mêmes en appréciant toute chose avec un pessimisme navrant et désespérant. Oh ! les philosophes ! comme il en avait jusque-là ! Comme il les envoyait promener. Un seul était acceptable, c'était Épicure. Au moins celui-là savait prendre du bon temps. Il ne vous montrait pas toujours le vilain côté des choses et savait vous conduire à la mort en vous couronnant de roses. Les roses avaient sans doute des épines, mais elles avaient aussi leur parfum, leurs formes charmantes et leurs couleurs éclatantes ou pâles. Il fallait prendre la vie comme les roses, en supporter les épines, mais jouir aussi du parfum qui flatte l'odorat et des couleurs qui égaient les yeux. Et Georges s'exaltait, il inventait des systèmes d'une philosophie bizarre et foncièrement fausse comme tout ce qui n'envisage qu'un côté des choses. Maintenant qu'il voyait tout en rose, il voulait anéantir par des sophismes la laideur et la douleur. Il tenta même de faire des vers, mais ne put jamais arriver plus loin que ce quatrain :

La vie est comme une rose
Elle a ses fraîches couleurs.
Non, plus de souci morose,
Plus d'ennuis, plus de douleurs !

Il se consola de la faiblesse de sa poétique en répétant ces autres vers, d'un vrai poète, ceux-là :

La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

Et son cœur était plein de douces choses. Mitsa s'y enfonçait de plus en plus. Il l'aimait davantage, comme on ressent une tendresse nouvelle pour les personnes qui nous sont chères et qui ont couru un grand danger. Il lui vouait une véritable et immense reconnaissance de ne s'être pas laissée séduire par de brillants dehors. Ce devait être une femme supérieure, une de ces nobles natures qui devinent la valeur d'une parole par la manière dont elle est prononcée et qui découvrent tout de suite la fausseté sous les beaux semblants de la sincérité. Ce devait être une de ces rares créatures à qui la beauté seule d'un homme n'impose pas, qui veulent un amour vrai et profond comme celui qu'elles sont capables d'éprouver et qui devinent tôt ou tard l'homme qui les doit rendre heureuses. Enfin, c'était presque une sainte, et il l'adorerait comme on adore la Vierge divine dont elle portait le nom.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il apprit du laquais lui apportant la confiture, que Marie Crédesco était arrivée.

Il allait donc la voir; elle était là, tout près. Il pourrait même lui parler, oh ! bien peu de chose, des banalités, mais, peut-être, en le regardant bien, qu'elle verrait son amour.

Il jeta un coup d'œil dans la glace, tira le bas de son gilet, remit en place le nœud de sa cravate et se rendit au salon où la leçon se donnait d'habitude.

Mitsa était encore seule; elle achevait de manger sa confiture. En voyant entrer Georges elle salua et posa la soucoupe-vide sur un petit guéridon. Georges salua très bas et tendit la main à l'institutrice. Elle le regarda, étonnée; ordinairement ils ne se donnaient pas la main. Le jeune homme, tenant toujours sa main tendue, lui dit avec un reproche dans la voix :

— Vous refusez !

Et Mitsa par simple politesse lui tendit à son tour sa main charmante.

Au contact de cette peau fine, Georges perdit son sang-froid, et baisa follement les doigts de l'institutrice. Marie jeta un cri en se reculant vivement. Et tous deux, rouges, elle de dignité outragée, lui de confusion, ils se regardèrent. Georges tremblant d'avoir tout rompu entre elle et lui, se fit très humble et s'excusa gauchement, et la jeune femme, revenue

de sa surprise, sourit hautainement et pardonna comme elle aurait pardonné à un tzigane qui l'aurait salie involontairement.

Georges décontenancé salua et sortit du salon. Alors Mitsa s'en voulut de sa fierté; elle qui se sentait devenir si bonne depuis qu'Alexandre Nicou l'aimait, ne devait-elle pas faire comme si elle n'avait pas remarqué l'acte de Georges! Non, non! Georges aurait pu prendre cela pour un consentement et se serait permis des privautés plus grandes. Elle avait bien fait de se montrer blessée. Ça lui apprendrait, à ce Monsieur, à être plus convenable dans la suite.

La leçon terminée, Mitsa partit, refusant de rester à dîner. Depuis qu'il était son amant, Alexandre Nicou ne venait plus, le soir, chez les Maruno. Ils passaient leurs soirées ensemble, la jeune femme et lui. Ils prenaient un fiacre et sortaient de ville, du côté de Colintina ou de Cotroceni, puis lorsqu'ils rentraient, ils descendaient au jardin, choisissant des places d'ombre où ils pussent s'embrasser à leur aise, en regardant la grande façade blanche et muette de la maison, dont le toit de fer-blanc étincelait sous les pâles rayons lunaires.

Mitsa partit en pensant à l'officier qui l'attendait chez elle. Tous deux devaient aller dîner, ce soir-là,

dans un petit restaurant, du côté de la place Saint-Georges, et finir la soirée au théâtre Dacia, où l'acteur Pascaly avait organisé des représentations d'été.

Elle marchait vite, se hâtant, n'observant rien.

Georges Maruno la suivait, à une trentaine de pas en arrière. Il la vit rentrer chez elle, et il s'arrêta sur le trottoir, en face, se demandant s'il irait lui causer ou pas.

Mais Alexandre Nicou, regardant à travers les bambous d'une jalousie, le reconnut et comme Mitsa lui disait :

— Vite, vite, hâtons-nous.

Il lui répondit :

— Cet animal de Maruno s'est campé sur le trottoir. Il nous espionne donc ?

Furieuse, elle regarda :

C'était vraiment insupportable de ne pas être libre de ses actions.

Alexandre ennuyé, lui également, proposa d'aller demander des explications à l'importun :

— Non, dit-elle, n'y va pas. Cela nous causerait trop d'ennui. Nous passerons par la petite porte qui donne sur le bord de la Dîmbovitsa, la rivière n'est pas assez profonde pour que nous ayons peur d'y tomber.

Vite, elle changea de robe et de chapeau, prit des gants neufs, et ils partirent laissant Georges Maruno perplexe, planté devant la maison, ne sachant ni s'il devait entrer, ni s'il devait s'en retourner.

Elle, pendue au bras de l'officier, riait de l'air bête de Georges. Mais lui, sérieux, se taisait. Il ignorait le détail de la scène du juge baisant la main de Mitsa, cependant il prévoyait, d'après sa conversation, entre lui et Maruno, que celui-ci était décidé à se rapprocher de sa maîtresse. Une jalousie augmentante lui faisait froncer les sourcils, donnant à sa figure un air dur. Ah ! que Georges ne s'y frottât pas ! Il le lui ferait payer cher ; il le tuerait, s'il le fallait. Maintenant que Mitsa était à lui, il voulait la garder. C'était une maîtresse comme il n'en avait jamais eue. Elle n'était plus passive ou souffrante ainsi que le premier jour ; elle avait de ces emportements passionnés qui, au matin, les laissaient brisés et pourtant ardents encore au plaisir. Et puis, elle était si bonne, si tendre, si caressante, si aimante. Sa figure sévère prenait une expression si charmante lorsqu'elle le regardait. Ses traits, aux lignes pures, ses traits que les peintres de la Madone auraient demandés pour les immortaliser, s'éclairaient dans le sourire adorable qu'elle lui

jelait, le matin, au réveil, dans son petit lit étroit de jeune vierge. Les maîtresses qu'il avait eues précédemment, étaient plus savantes, plus rouées dans l'art d'allumer les sens, mais Mitsa, son ignorance, sa naïveté, ses pudeurs survivantes qui l'empêchaient de se montrer toute nue, comme une statue animée plus belle et de formes plus pures que la Vénus de Milo, tout charmait en elle, jusqu'à ses gaucheries. D'autres l'avaient aimé avec plus de fracas; aucune ne l'avait aimé comme elle l'aimait. Il le sentait, et lui aussi l'aimait sans réfléchir, sans songer aux suites, peut-être douloureuses, que cet amour pouvait avoir. Et Georges Maruno essaierait de lui enlever cette femme dont la tendresse et la possession lui étaient maintenant indispensables! Ah! non, il ne le souffrirait pas; à la moindre tentative il irait chez lui et lui dirait :

— Cherchez ailleurs, cette femme est à moi, et je ne veux pas qu'on me la vole. Malheur à celui qui serait assez téméraire pour le tenter! Malheur aussi à celui qui ennuerait Mitsa par des poursuites qu'elle condamnerait.

A cette idée que quelqu'un pourrait faire pleurer sa maîtresse, amener des larmes dans ses yeux si purs et si beaux, un frisson de rage le secoua. Tout

étonnée, Mitsa le regardait. Qu'avait-il donc ? Pourquoi cet air tragique, au lieu d'être, comme elle, tout heureux du petit dîner en tête à tête, et de la délicieuse soirée en perspective ? Lui aurait-elle déplu ? Était-ce parce que Georges Maruno l'avait suivie ? Quoi, serait-il jaloux ? Alors c'est qu'il l'aimait bien, bien fort. Elle lui demanda :

— Qu'as-tu ?

Lui, n'essaya même pas d'éviter la question, et, sérieusement il répondit :

— Je crois que je suis jaloux.

— Jaloux ? pourquoi, elle n'aimait que lui, il le savait bien.

Oui, il le savait, mais il se passait des choses si bizarres dans la vie. Allons, elle lui promettait qu'elle ne serait jamais à Georges Maruno, qu'elle ne le lui préférerait pas.

— Mais compare-le donc à toi, lui dit-elle en souriant dédaigneusement, est-il vraiment de taille à te donner des inquiétudes. Va, je te jure que jamais je ne l'aimerai. C'est un serment facile à tenir que je te fais là, Georges Maruno me déplaît.

VII

L'automne était venu. Les vacances de Mitsa allaient finir, et elle pensait avec ennui à la vie habituelle qui reprendrait bientôt, lui dérobant des heures entières, de ces heures qu'elle dépensait en longues rêveries, lorsque Alexandre était de garde.

Elles étaient depuis quelques jours très fréquentes, continuelles même, ces heures où elle se trouvait seule. Alexandre avait dû partir, quitter Bucarest, suivre son régiment à Câmpina où avaient lieu les grandes manœuvres annuelles. Il était bien contrarié en quittant sa Mitsa ; il avait promis d'écrire, de s'échapper de temps en temps, s'il le pouvait ; mais deux dimanches s'étaient écoulés, et il n'était pas venu. Il avait écrit, cependant, mais Mitsa n'était qu'à moitié consolée. Tout tristement elle relisait la lettre.

« Mitsa bien chérie,

« Encore un dimanche que je passerai sans te voir. Ce sera le second depuis mon départ de Bucarest. Avec leurs sacrées manœuvres ils m'ont volé un temps que je ne voulais consacrer qu'au bonheur. Pourquoi ne m'as-tu pas laissé faire ? J'aurais donné ma démission. Qu'importe ce grade de capitaine que je dois obtenir cet automne ! Me rendra-t-il plus aimé de toi ! Compensera-t-il jamais la perte qu'il me cause ! Oh ! que je voudrais t'avoir là, près de moi, dans la petite hutte de paysans où je loge.

« Je te prendrais comme ça, tu sais, ta tête dans mes deux mains, et je baiserais tes yeux, ta bouche, surtout.

« En place de ton visage aimé, je ne rencontre que les figures hâlées des paysannes, les faces brunes des tsigankas ou les mines prétentieuses des dames de la ville.

« Tout m'exaspère ici. Depuis quinze jours il fait une chaleur épouvantable, une poussière dont on n'a pas idée, même à Bucarest. Et le service est fatigant. Ce grand soleil brûlant nous éreinte ; des hommes tombent souvent frappés d'insolations, des chevaux même sont malades. Quant à moi, ma peau se hâle, se hâle ; je serai bientôt un vrai tsigane.

« Et la nourriture ! c'est pitoyable, on ne trouve rien, tout atteint un prix fou. Ainsi j'ai payé un poulet 1 franc 50. C'est scandaleux.

« Je te donne là des détails qui t'ennuient, mais c'est pour te montrer les agaceries continuelles de ma vie présente. Le café turc est seul passable, aussi en faisons-nous une consommation effrayante.

« Je pensais aller te voir. Je serais parti samedi soir par le train et ne serais rentré que lundi matin, au risque de me faire donner les arrêts, mais au dernier moment, tous les hommes ont été consignés. Le général voulait nous faire exécuter une grande reconnaissance de cavalerie dans la plaine, pendant que l'infanterie reconnaîtrait les hauteurs les plus rapprochées. Mon Dieu ! que cette reconnaissance était embêtante ! La seule note gaie de la journée, c'était de voir les paysans effarés nous demander s'il y avait la guerre et si les Autrichiens, les Neamtsi comme ils le disent, allaient passer les Carpathes. De braves gens, au fond que ces paysans. Ils n'avaient pas peur de se battre, mais voilà, c'étaient la maison et la récolte de maïs qui étaient en danger.

« Les paysannes nous regardaient et, pendant les haltes, se pressaient contre nos chevaux pour voir des hussards rouges de plus près. Plusieurs de nos

hommes les ont contentées en tous points, mais quelques maris ou pères récalcitrants ont mal pris la chose, et le colonel a dû promettre que les hommes seraient punis.

« Ah ! quant à moi, si tu avais été dans les environs et que tu eusses eu dix pères et dix maris, je te réponds qu'ils ne m'auraient pas arrêté. Oh ! comme je t'aurais prise, comme je t'aurais emportée sur mon cheval et me serais enfui avec toi, loin, bien loin dans les forêts du Bucegiu, dans une grotte où à loisir, nous aurions pu nous aimer, nous le dire et nous le prouver.

« Le souvenir de nos nuits échevelées me trouble le cerveau. On vient me demander la part du colonel et je fais attendre le planton. Tant pis, qu'il attende, je ne partirai pas avant de t'avoir répété que : je t'aime, je t'aime, je t'aime et serai toujours ton

« ALEXANDRE. »

« P. S. J'oubliais de te dire que les Elianu et les Olesco sont aux bains de Câmpina. Allons bon un second planton, le colonel s'impatiente. Il ne peut donc pas me laisser tranquille, cet animal.

« Encore un baiser sur tes lèvres. »

Mitsa tenait la lettre étalée sur ses genoux. Elle

réfléchissait. Une phrase du post-scriptum lui revenait sans cesse à la mémoire :

« J'oubliais de te dire que les Elianu et les Olesco sont aux bains de Câmpina. »

Les Elianu, cela lui était indifférent, mais les Olesco non pas. Elle se souvenait de Marie Olesco, cette fille hautaine qu'elle avait vue chez les Maruno. Elle était bien belle, cette patricienne, oui bien belle, et si elle était si dédaigneuse pour les gens de petite naissance, pour tout ce qui n'était pas noble, elle était très gentille pour les personnes de son monde. Malgré sa fortune peu considérable, Alexandre Nicou était officier et boyard. De plus il était très couru des femmes, Mitsa le savait bien. Depuis leur liaison, il ne l'avait pas trompée, elle en était sûre, il l'aimait. Mais auparavant, il n'était pas de jour où il ne reçût des lettres d'amour de femmes aux positions bien différentes, les unes boyardes, les autres petites bourgeoises. Mitsa en avait vu de ces lettres. Alexandre en avait reçu même depuis qu'il était avec elle, et il les lui montrait, comme un témoignage de sa fidélité pour elle, peut-être aussi entraînait-il un sentiment d'orgueil ; il voulait lui laisser voir comme il était aimé.

Depuis qu'il était au camp, elle les relisait souvent

ces missives dédaignées, pauvres épîtres emplies de regrets, de supplications désespérées, de reproches amers, mais toutes débordantes d'adoration. Les unes lui expliquaient leur vie désolée, vide depuis son abandon, et Mitsa lisait des phrases navrantes comme celles-ci :

« Oh ! dis, ce n'est pas possible que tu ne reviennes plus ? Je ne t'ai rien fait. Depuis que tu me délaisses je pleure sans cesse. Lavie est finie pour moi ; tout est sombre sans le soleil de ton sourire. Oh ! reviens, reviens ! Je t'aime trop pour que tu m'abandonnes. »

Parfois dans d'autres lettres, elle voyait les reproches des bourgeoises :

« J'avais raison de me méfier de toi. Maintenant que tu m'as fait quitter, mon mari, tu me laisses perdue, déshonorée. Tiens, tu n'es qu'un misérable et un lâche. Oh ! c'est bien là les actes de vos boyards tous menteurs, tous coquins. »

L'institutrice voyait à chaque ligne la haine jalouse de la bourgeoisie pour la noblesse, et le dédain des nobles pour les bourgeois.

Les menaces aussi paraissaient, menaces écrites dans l'emportement d'un moment de déception :

« Tu crois que tu peux me tromper avec une au-

tre et que je ne dirai rien. Tu crois, dis ? Eh bien ! tu te trompes, va. Tu verras si je ne me vengerai pas, et d'une manière terrible, encore, car je te hais je t'exècre, je te méprise. »

Et Mitsa se rappelait le sourire braveur d'Alexandre lisant ces lignes. Ah ! il n'avait pas peur des menaces ! En avait-on fait, de ces projets de vengeance contre sa personne, projets éclos dans des cervelles de femmes furieuses, et qui s'évaporaient dans une crise de larmes rageuses. Si les amantes malheureuses exécutaient seulement la vingtième partie de ce qu'elles disent, il y a longtemps qu'on n'apercevrait plus un homme sur la terre. Lorsqu'il parlait de ça, il terminait toujours ses réflexions en disant avec un haussement d'épaule et d'un air railleur :

Serments de vengeance féminine,
Fumée qui s'envole !

Et, quoique Mitsa fût contente de l'indifférence qu'il témoignait en recevant ces lettres, elle éprouvait une crainte vague mais tenace. Sans doute il les avait aimées, ces malheureuses, il le leur avait fait croire tout au moins, et pour le leur faire croire, il avait dû employer les mêmes mots, les mêmes regards, les mêmes poses, les mêmes intonations

qu'avec elle. Et maintenant que toutes, les unes après les autres, l'avaient cru, maintenant qu'elles s'étaient données à lui, bravant les colères d'un mari ou d'une famille, risquant leur tranquillité, leur réputation, le bonheur, peut-être, de leurs enfants, leur vie même, il les abandonnait. Oui, sans égard pour leurs sacrifices de tous genres, il les jetait de côté, au rebut, comme des choses usées et inutiles ; il les oubliait ! Il est vrai que c'était pour elle, Mitsa, qu'il faisait cela. Mais ce n'en était pas moins une infamie, contre laquelle tout ce qu'il y avait d'honnête en elle se révoltait. Pourtant elle l'absolvait vite : il l'aimait. Et elle aussi elle l'aimait. Elle trouvait dans son cœur une clémence très grande pour lui. Mais, toujours la même pensée de crainte vague, indéfinie, lui revenait. S'il allait se lasser d'elle ! S'il allait, comme les autres, l'abandonner, l'oublier, la rejeter loin de lui comme une vieille défroque ! Alors une grande douleur la prenait, elle se figurait son existence isolée comme jadis, seulement elle n'aurait plus, comme autrefois, ce dégoût de l'amour. Elle savait à présent ce que la passion a de doux et de beau. Avant de le connaître elle n'avait pas de désir, ni de regrets, et maintenant

elle en aurait des regrets poignants et inutiles comme ceux des maîtresses délaissées.

Quand ces images de désespérance la torturaient, elle se tournait du côté de son lit, et, là, à genoux sur le tapis, levant les mains et les yeux vers l'image d'argent de la Vierge Mère du Christ qui pendait à la muraille, elle pleurait et priait. Mais ses évocations étaient confuses, troubles comme ses idées ; elle ne savait que répéter en se tordant les bras :

Maïca Domnului ! Mère de Dieu ! Mère de Dieu ! Pitié pour moi, pitié.

Et peu à peu, ce n'était plus à la Vierge immobile et sérieuse qu'elle adressait ses adorations, c'était à lui, l'officier adoré, l'oubliant dans les ennuis du camp, là-bas, près des montagnes, à Câmpina. Et elle se roulait sur le tapis, criant, suppliante et éplorée :

— Ne m'abandonne pas ! Je t'aime...

Et sa voix était vibrante lorsqu'elle disait : Je t'aime.

Pourquoi lui avait-il écrit que Marie Olesco était à Câmpina ? Il savait qu'elle n'aimait pas cette fille orgueilleuse. Ne craignait-il pas de la rendre jalouse ! Il aurait, certes, mieux fait de toujours lui cacher la chose ; elle aurait été plus tranquille.

Jamais, elle ne lui aurait dit le moindre mot qui pût l'inquiéter. Ainsi Georges Maruno était venu chez elle, il lui avait déclaré un amour qui l'avait fâchée, elle. Il lui avait écrit une longue lettre, pleine de protestations de dévouement, avec des phrases dépeignant une tendresse qui paraissait sincère. Eh bien, Mitsa avait renvoyé la lettre, et elle ne l'aurait même pas ouverte si elle avait su que c'était de Georges Maruno. Ensuite elle lui avait signifié que ses poursuites la gênaient et qu'elle le priait de cesser de la tourmenter. Et cela, elle ne l'avait pas annoncé à Alexandre ; elle ne lui en avait pas soufflé mot de peur de réveiller sa jalousie.

Ah ! Marie Olesco était à Câmpina ! Il la voyait, sans doute, heureux de retrouver des connaissances de Bucharest. Ils se parlaient, ils se promenaient ensemble. Que se disaient-ils ? Eh ! de quoi peuvent parler un beau garçon et une belle fille lorsqu'ils se trouvent seuls !

Mitsa s'enfonçait de plus en plus dans ses suppositions, et sa jalousie grandissait. Elle finit par croire qu'Alexandre la trompait réellement, et furieuse, folle du désir de savoir, d'apprendre tout, de le surprendre, elle se prépara à la hâte et courut s'informer de l'heure du départ des trains pour la ligne de Sinaïa,

En rentrant elle répétait : 8 heures 40, 8 heures 40. Bien, j'ai le temps. Cette nuit je serai près de lui.

Alors, à cette pensée de revoir son amant, sa jalousie faisait place à un attendrissement immense comme son amour. Elle se représentait sa surprise joyeuse à sa vue. Et elle serait heureuse. Peu lui importaient les leçons qui allaient reprendre, elle voulait garder son bien, et elle resterait à Câmpina aussi longtemps que l'officier. Ainsi elle saurait bien empêcher Marie Olesco de lui prendre son amant.

A huit heures, un fiacre déposa Mitsa à la gare de Târgoviste. Lorsqu'on ouvrit les portes des salles d'attente, la jeune femme courut sur le quai, en quête d'un wagon de dames seules, et lorsqu'elle eut trouvé, elle s'établit dans un coin du coupé, impatiente, et poussa un soupir de soulagement lorsque le train se mit en marche, après le sifflement perçant de la locomotive.

— Comment, c'est toi ?

— Oui, c'est moi !

Elle se jeta dans les bras d'Alexandre Nicou, surpris et joyeux de l'arrivée de Mitsa. Ils s'embrassèrent longuement, debout sur le seuil de la porte basse d'une maison de paysan, à petite vérandah.

— Toi ? Ici, sans me prévenir ?

— Oui, moi. Je m'ennuyais tant de toi. Puis, pour te voir, j'étais bien forcée de venir, puisque toi, tu ne pouvais quitter le camp.

Ils entrèrent dans la chambre basse où l'officier logeait. Le paysan qui avait accompagné la jeune femme déposa dans un coin la petite malle qu'il portait, reçut son argent et se retira. Alors, seuls, ils s'embrassèrent encore. Ensuite, tous deux assis

sur un bahut, recouvert d'un méchant tapis, servant de canapé, les interrogations commencèrent :

— Qu'est-ce qui t'a pris de venir ainsi me surprendre ?

Elle lui cachait la jalousie, cause première de son départ, et tendrement, les mains dans ses mains, elle lui répondait :

— Je m'ennuyais toute seule.

— Mais comment as-tu découvert mon logement ?

— A la gare, je me suis informée. On m'a appris que ton régiment n'était pas à Câmpina même, mais tout près, au village de Poïana. J'ai appris que les maisons et les hôtels de la ville étant déjà occupés par les officiers d'infanterie, d'artillerie et de génie, vous autres, les officiers de cavalerie, vous aviez dû habiter les maisons des paysans de Poïana. Alors je suis venue à Poïana en « caroutsa » qui, par parenthèse, me secouait affreusement à chaque tour de roue. Un hussard rouge a indiqué ta maison, et me voici.

Lui, l'embrassait. Il n'en pouvait croire ses yeux.

— Tu n'es pas fâché, dis ?

— Moi ? Folle, va. Seulement où logeras-tu ? Ce soir je te garderai bien, mais demain ? Nous n'avons pas le droit de recevoir des femmes ici. Tu com-

prends, cela aurait un mauvais effet sur les soldats qui ne peuvent enfreindre cette règle sans de graves punitions.

Elle, consternée, le regardait :

— Et ceux qui sont mariés ?

— Ah ! de temps en temps, pour les officiers mariés, on fait une exception, mais ce n'est que pour les officiers mariés.

— Ah !

Elle ne trouvait rien d'autre chose à dire. Tout son plaisir de le revoir partait. Une tristesse montait en elle, et, tout à coup, elle se jeta sur la poitrine d'Alexandre en sanglotant.

Lui tâchait de la calmer. Voyons, elle n'était pas raisonnable. Ce n'était pas sa faute à lui. D'ailleurs ils avaient une nuit à eux. Devaient-ils la gâcher en plaintes vaines, au lieu d'en jouir comme deux amoureux qu'ils étaient. Demain, il serait assez tôt pour discuter ce qu'on pouvait faire. Qui sait, demain une chambre serait vacante à l'Hôtel des Bains, elle la louerait, et ils passeraient ensemble toutes les heures qu'il aurait de libres.

Elle se consola en écoutant ces paroles qui lui laissaient un espoir, et comme ils étaient fatigués tous les deux, ils se couchèrent sans se plaindre de

la dureté du lit de paysan. Et, pendant quelques heures, tout entiers au plaisir d'être l'un à l'autre, ils se grisèrent de baisers et de caresses ardentes, d'autant plus ivres d'amour, qu'ils ne s'étaient vus de quinze grands jours.

Au matin, lorsque le jour parut, ils trouvèrent que la nuit avait été bien courte. Il était quatre heures; des clairons sonnaient la diane, le village s'éveillait au milieu des aboiements des chiens qu'agaçaient les sonneries éclatantes des cuivres.

Des soldats passaient en riant, reposés par une nuit de bon sommeil, et Alexandre, bâillant, fatigué, se leva, laissant Mitsa dormir une heure ou deux après sa double lassitude du voyage et du sommeil manqué.

Il s'habilla, recommandant à Mitsa, qui le regardait, de dormir au moins jusqu'à huit heures. Ensuite, pendant le repos il l'accompagnerait, lui à cheval pour pouvoir rentrer à temps, elle en voiture ou en brichka, jusqu'à Câmpina où elle devrait essayer de trouver une chambre. Puis, comme on sonnait l'appel, il l'embrassa et sortit rapidement se mettre à la tête de son escadron.

Mitsa tenta en effet de dormir, mais le bruit de la rue, les voix hautes des paysans et des soldats, les

mouches qui revenaient taquines et persistantes, se poser sur son visage, tout la retint éveillée. Alors elle réfléchit.

Dans le cas où elle ne trouverait pas à se loger, que devrait-elle faire ? Alexandre ne pouvait la garder. La discipline militaire est inflexible, la consigne inexorable. Elle serait obligée de rentrer à Bucharest. Oh ! si Marie Olesco n'avait pas été là, dans la ville, Mitsa serait repartie humblement, résignée à laisser Alexandre, puisqu'elle ne pouvait faire autrement. Elle aurait été heureuse de l'avoir revu, même si peu de temps, et se serait promis de revenir, de temps en temps, à l'improviste, surprendre son cher absent. Elle se serait fait une fête de ses courtes apparitions, et le temps lui aurait paru moins long jusqu'au retour de l'officier à Bucharest. Mais le quitter dans les conditions présentes lui paraissait impossible. Certainement il l'aimait, seulement, lorsqu'elle serait loin de lui, le désœuvrement, la fatigue d'être toujours seul, le rapprocheraient de Marie Olesco qu'il connaissait, qui était charmante pour lui, et fatalement, par une pente toute naturelle de sa nature galante, il « flirterait » avec elle, de la « flirtation » à une véritable déclaration d'amour il n'y a qu'un pas, et ce pas n'effraierait

guère l'officier. Or, Marie Olesco était belle, spirituelle, à ce qu'on assurait, elle attirerait si bien Alexandre qu'il se sentirait pris avant de s'en être bien rendu compte. Oui certainement, cela se passerait ainsi, et il se verrait peut-être forcé de l'épouser, la jeune boyarde. Du reste, tout devait le flatter dans une telle union : Marie était noble, très riche et très belle. D'abord, l'amour-propre de l'officier serait doucement chatouillé, ensuite son intérêt lui prescrivait d'accepter une dot colossale toute prête, et la beauté de la patricienne aidant, il en arriverait à l'aimer, lui qui s'attachait surtout aux plaisirs des sens, et il oublierait vite sa pauvre Mitsa qui n'avait eu qu'un cœur bien aimant et sincère à lui offrir. Non, elle ne pouvait le laisser ainsi, livré à l'ennui de l'isolement qui le jetterait dans les bras d'une ennemie. Elle devrait défendre son bien à tous prix. Elle, présente, n'aurait plus à craindre que la lassitude de son amant, et elle saurait bien s'arranger pour que la lassitude n'arrivât pas de si tôt. Mais pour cela, il fallait rester. Partir, c'était tout perdre.

Elle s'habilla lentement, réfléchissant encore, puis sortit sur la vérandah respirer l'air frais du matin. Une paysanne lui offrit une tasse de lait de bufflesse;

elle accepta, et pendant qu'elle buvait, assise sur la balustrade qui séparait la vérandah de la cour, elle regardait le paysage.

Ses yeux allaient des murs du monastère, perché sur la hauteur, jusqu'aux sommets des montagnes où le soleil allumait des fournaises dans les nuages, rouges, roses, dorés, cuivrés. Plus haut encore, et loin, elle voyait d'autres nuées qui se traînaient sur les Carpathes, comme un grand voile blanc que les pointes de rocher déchiraient pour se chauffer aux rayons de ce soleil qui les calcinait toute la journée.

Les pentes des montagnes, avec, partout, des forêts de sapins et de chênes, étaient encore noyées dans une brume opaque, grise, qui montait dans l'air comme un rideau de théâtre, et se perdait, se fondait dans l'infini bleu du ciel.

Autour d'elle, le village : des maisons petites, aux murs en branches entrelacées recouvertes de terre battue, quelques-unes blanchies à la chaux, avec des toits en pointe, en chaume, en tiges de maïs, ou, pour les plus riches, en bardeaux. Et toutes ces maisons, cachées au milieu de grandes cours entourées d'une clôture de branches treillagées, laissaient monter un mince filet de fumée : c'était la « mama-liga, » cette polenta des paysans roumains, qui cui-

sait. Des bœufs, des buffles, couchés sur la terre battue des cours, rumaient en regardant devant eux de leurs grands yeux stupides et doux.

Au loin, dans les champs de maïs, des paysannes, en costumes bizarres, passaient rapides et bavardes, allant à Câmpina, dont, de l'autre côté de la rivière, la Prahova, on apercevait les premières maisons sur la hauteur. Et sur les chemins, de tous côtés, des soldats marchaient, se dirigeant vers un point de la plaine ou des montagnes à occuper.

Devant une « cârciumea, » des paysans, aux bonnets élevés et ronds en peau d'agneau blanc ou noir, buvaient. Mitsa les regardait : leurs longues chemises blanches passant, comme une tunique, par dessus le pantalon de molleton blanc, leurs larges ceintures de cuir ou d'étoffe de couleurs voyantes, bleu ou rouge, leurs pieds nus ou chaussés de sandales, tout avait un cachet de rustique simplicité qui lui plaisait.

Et maintenant que les soldats avaient abandonné le village, les enfants s'ébattaient en liberté, dans les rues ou les cours, criant, riant, piaillant comme une nuée de moineaux turbulents. De temps en temps, une mère, son bébé pendu au sein, sortait d'une maison et grondait les brailards, qui se taisaient un

instant, puis recommençaient de plus belle. Des chiens, en quantité, aboyaient après les passants.

Mitsa, désœuvrée, rentra, examinant le mobilier tout simple d'Alexandre : un lit, une table, une chaise et le bahut où elle s'était assise en arrivant. Sur la table, quelques livres épars l'attirèrent, des livres de stratégie et de théorie militaire, les poésies roumaines d'Alexandri, et deux romans français : *Le Nabab*, de Daudet et *La Curée*, de Zola. Elle prit *le Nabab* et le feuilleta. Comme l'histoire de Jansoulet l'intéressait elle commença à le relire dès la première page, et la lecture lui faisant oublier le temps, elle fut tout étonnée du retour d'Alexandre.

— Comment, déjà huit heures ?

— Oui ; le temps t'a paru court, tant mieux.

Mais il n'était pas seul. Un officier français, envoyé pour suivre les grandes manœuvres de l'armée roumaine, l'attendait dans la cour devant une espèce de cabriolet conduit par un paysan.

Alexandre expliqua à Mitsa qu'il connaissait le Français et que l'ayant rencontré comme il rentrait d'une excursion, il l'avait prié de bien vouloir conduire une jeune dame à Câmpina, où il allait.

Mitsa mit son chapeau et sortit.

La présentation eut lieu très rapidement.

L'officier s'appelait Louis Soldiac, capitaine au 3^e régiment d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur.

Mitsa prit place à côté de lui dans le cabriolet, et ils partirent escortés par Alexandre à cheval.

Pendant qu'ils descendaient vers la Prahova, passaient le pont, remontaient la route de Câmpina, Mitsa et le capitaine causaient.

— Oui, drôle de pays que le vôtre, sapristi !

— Il ne vous plaît pas ?

— Au contraire, beaucoup. Il est très mal connu chez nous. On vous prend pour des Slaves ou des Turcs, et vous êtes Latins comme nous.

— Oui, nous sommes vos petits cousins.

— Et je vous réponds que si, en France, on savait les jolies cousines que vous êtes, on ne vous désavouerait pas. Non, ce qu'on voit de belles femmes en Roumanie, c'est incroyable.

L'officier s'animait.

— Oui, oui, c'est incroyable ! Et aussi bien dans la bourgeoisie et dans le peuple que dans l'aristocratie. Des yeux ! des mains, des pieds, des tailles, des jambes, des poitrines, des cheveux ! à faire damner saint Joseph, ma parole d'honneur. Seulement, ce qu'il y a d'ennuyeux c'est de ne pas connaître votre

langue. On ne peut profiter que très peu des avantages de votre race.

Alexandre intervint :

— Oh ! nos paysannes ne sont pas difficiles. Le simple langage des gestes est suffisant ; elles le comprennent admirablement et sont très complaisantes.

— Bon, bon, c'est bon à savoir. Et les tsigankas. Hein ! quels volcans ! et pas sauvages avec ça. On les apprivoise avec une pièce de quarante sous.

— Quarante sous ! mais dix sous c'est assez ! s'écria Alexandre, tandis que Mitsa riait, pas gênée du tout, habituée dès son enfance aux conversations plus graveleuses encore.

Le capitaine était « épaté » :

— Dix sous ?

— Oui, dix sous, et même rien si vous leur plaisez. Et les juives ne sont pas plus bégueules, croyez-moi.

— Renversant ! renversant, murmurait le Français. Oui, votre pays gagne à être plus connu. Mais ce que vous devriez modifier, ce sont vos routes et vos voitures de la campagne, vos « caroutsa, » comme vous dites. Diable ! c'est ennuyeux de devoir passer vos rivières à gué, avec de l'eau plein le véhicule, sans compter que si l'on fait le plongeon, on va

comme ça jusqu'au Danube engraisser les écrevisses. Et puis, ces satanées « caroutsa » vous secouent ! Tenez, ce cabriolet rustique, ce « drochka, » secoue déjà pas mal ; en France, je l'aurais envoyé au diable depuis longtemps. Eh bien ici je suis tout heureux de l'avoir trouvé. Je sais bien qu'en France aussi on trouve parfois des chemins impossibles. Une chose qui me gâte encore votre pays, malgré ses enchantements, malgré ses confitures et ses boissons orientales, c'est la poussière et la chaleur. Savez-vous qu'il fait aussi chaud chez vous en automne que chez nous au gros de l'été ! Mais ça ne fait rien, vous avez un beau pays, des plaines immenses, des montagnes élevées, un fleuve magnifique, des rivières extraordinaires avec leurs emportements subits. Je ne regrette pas d'être venu.

Mitsa, rieuse, dit à son tour :

— Vous vous plaignez de la chaleur, capitaine ; en hiver, quand le vent de Russie nous arrive avec ses bouffées glaciales, qu'aucune chaîne de montagnes n'arrête, vous vous croiriez au bord des mers arctiques, dans ces contrées hyperboréennes où le froid règne en maître.

— Ah bah ! si froid que ça ?

Alexandre ajouta, lui aussi :

— Vingt à trente degrés au-dessous de zéro. En 48, l'artillerie turque a passé le Danube sur la glace.

Le Français le regardait, incrédule.

— Parole d'honneur, c'est sérieux. Les canons turcs ont passé le fleuve sur la glace.

— Étonnant, étonnant, murmurait Louis Soldiac. Et votre armée aussi m'étonne, vos « dorobantsi » de l'armée territoriale avec leurs hauts bonnets à la pointe recourbée à droite, leurs longs manteaux gris, leurs sandales. Ils se battent bien, ces gaillards-là ?

— Ils ont été les premiers à la prise de la redoute de Grivitsa, dans la dernière guerre contre la Turquie.

— Franchement, votre nation me plaît. Des femmes idéales, des hommes courageux, des cœurs excellents, toujours gais, toujours railleurs et bons quand même. Vous avez le même caractère que mes compatriotes. Vive la Roumanie où l'amour et la vie sont à bon marché !

Ils atteignaient le haut de la montée, et entraient à Câmpina.

L'officier roumain les quitta, donnant rendez-vous à Mitsa à quatre heures à l'hôtel des bains. Son service le rappelait auprès de son escadron. Il partit à fond de train, dans le galop vertigineux de son ché-

val, et la jeune fille le vit bientôt se perdre au tournant du chemin, et le bruit des pas de sa monture s'étouffèrent dans les mille bruits de la rue.

Le capitaine conduisit Mitsa à l'hôtel et se retira, enchanté d'avoir fait la connaissance « d'une Madone en chair et en os, » qui, malgré son air sévère, lui faisait l'effet d'une bonne fille. Sans doute les Parisiennes avaient plus de « chic, » mais, pour la beauté, elle leur « damait le pion » à toutes.

A l'hôtel, point de chambre vacante ; Mitsa courut la ville. Rien ; tout était occupé ou retenu. Les grandes manœuvres avaient attiré dans la ville, outre les troupes, une quantité de curieux, accourus de tous les points de la Valachie, et même de la Moldavie. Les villes de Bucharest et Ploïesci avaient, principalement, fourni le contingent des visiteurs.

Pendant les courses, une partie de la journée s'était écoulée, envolée dans les allées et venues, les continuelles demandes d'une chambre et les invariables réponses : louées.

Mitsa fatiguée, revint à l'hôtel des bains. Il était trois heures. Elle se fit servir un verre de bière sur la terrasse, et le buvait lentement, à petites gorgées, en réfléchissant, le cœur gros de ses recherches vaines.

Soudain une interjection la fit se retourner :

— Vous, ici ?

C'était M. Élianou et sa famille qui rentraient d'une promenade.

Mitsa se leva, cachant son mécontentement sous un sourire. Elle aurait voulu rester seule avec ses pensées.

On l'entoura, la pressant de questions, souvent indiscretes, tout étonnés de la voir à Câmpina.

Pourquoi était-elle venue ? Qui voulait-elle voir ? Quand était-elle arrivée ? Où logeait-elle ?

Mitsa répondait, furieuse au dedans d'elle : Elle était arrivée, le matin, visiter une dame qu'elle connaissait, mais la dame était absente. Elle ne logeait nulle part, puisqu'elle était à peine débarquée et que les hôtels étaient tous pleins.

Alors, pendant que M. Élianou contemplait la jeune femme d'un œil convoitant, et que les enfants se répandaient sur la terrasse, M^{me} Élianou, s'assit à côté de Mitsa et commença à bavarder. Elle racontait qu'ils étaient venus pour la saison des bains. Non pas qu'ils fussent positivement malades, mais les bains de soufre étaient excellents pour les enfants, atteints tous par le scrofule, cette plaie de l'Orient. Ils se trouvaient à Câmpina depuis un mois, mais

l'automne était venu, octobre commençait, ils allaient rentrer dans la capitale, à Bucharest. Ah ! ils en avaient assez de la province, sans distractions, sans théâtres assez convenables pour que des dames qui se respectent pussent y aller. Et puis, Câmpina était envahi par une foule de petites gens et de « filles » aux allures dévergondées qui faisaient « de l'œil » aux officiers.

M^{me} Élianou déversait le trop-plein de son cœur, avec une amertume qu'elle ne se donnait pas la peine de cacher, avec cette aigreur des femmes prétentieuses, qui se sentent vieillir, et n'attirent plus les regards des hommes. Ensuite la kyrielle des cancans se déroula. Des femmes de la ville, des dames en grande partie, qui se laissaient séduire par des officiers et même de simples soldats. Les scandales qui avaient lieu journellement ; les maris tombant chez eux à l'improviste et constatant des flagrants délits ; des détournements de mineures. S'attaquer à des enfants comme s'il n'y avait pas assez de cocottes de tous les côtés, c'était dégoûtant.

Elle défilait le chapelet des choses qu'on reprochait à l'armée, et qu'on lui reprochera toujours stupidement. Elle ne voulait pas comprendre que ces rapprochements des hommes et des femmes, que ces adul-

tères, ces liaisons clandestines, étaient la conséquence inévitable des grands rassemblements d'hommes dans un petit endroit. Elle continuait, très encolérée lorsque son mari essayait de lui expliquer la chose. On aurait beau dire c'était une honte, et le roi avait raison d'être mécontent de ce qui se passait à Câmpina. C'était le devoir d'un chef d'État de mettre un frein aux turpitudes révoltantes qu'on commettait dans son royaume.

Pendant les diatribes de M^{me} Elianou, le temps passait rapidement, et, voyant que Mitsa l'approuvait de la tête, la vieille dame la faisait juge des faits, qu'elle lui expliquait en détail, avec les noms des personnes compromises. Et M. Elianou souriait toujours, haussant les épaules, prenant un air de sceptique endurci, dodelinant de la tête comme pour dire :

— Ma femme a quelque chose de dérangé dans le cerveau. Il faut lui pardonner.

Enfin ils quittèrent l'institutrice pour aller se débarbouiller et se débarrasser de la poussière de leur promenade. Et Mitsa poussa un soupir de soulagement en les voyant s'éloigner avec leurs cinq enfants. Elle songeait qu'Alexandre n'eût guère pu lui parler en présence de ces curieux.

Quatre heures cinq minutes.

Alexandre Nicou descendait de cheval, à la porte de l'hôtel. Sa monture à la bouche blanche d'écume, au ventre gris de la poussière du chemin collée par la sueur, prouvait qu'il avait été vite.

Il vint vers Mitsa, qui s'était levée en le voyant arriver.

— Viens avec moi, lui dit-il, nous ne pouvons causer en paix sur cette terrasse. Nous serions trop à la merci du premier indiscret venu ; et il n'en manque pas ici.

Elle prit son bras, et ils quittèrent l'hôtel. Dans la rue, des officiers et des soldats passaient, revenant de la plaine où ils avaient manœuvré. Alexandre portait, à chaque instant, la main à son képi, saluant

des supérieurs, ou rendant le salut à des inférieurs. Il rencontra un soldat de son escadron et l'envoya à l'hôtel voir si l'on avait soin de son cheval. Ainsi marchant, se parlant peu, ils arrivèrent chez Johan, le restaurateur.

Alexandre se fit donner un cabinet particulier, et comme ni l'un ni l'autre n'avaient rien pris depuis le matin, il commanda à dîner, quoiqu'il ne fût guère l'heure de la table d'hôte.

Un garçon mit le couvert et se retira en attendant que le repas fût prêt.

Alors Mitsa raconta au jeune homme ses courses vaines, ses recherches infructueuses. Les larmes lui venaient aux yeux tant son cœur était gros de chagrin.

— Dis, garde moi. Hein, veux-tu ? Je ne te gênerai pas, je ne me montrerai pas au dehors.

Alexandre lui expliquait son impuissance malgré son bon vouloir, malgré la joie qu'il aurait de la conserver plus longtemps chez lui. Le colonel avait appris qu'une femme avait passé la nuit avec lui et l'en avait réprimandé, le menaçant de l'envoyer coucher sous la tente avec ses soldats. Ce n'était certes pas la crainte de passer quelques nuits à la belle étoile qui le retenait, mais que fallait-il faire, sinon se soumettre ?

Le repas commença, ils se turent un instant, puis apprenant que le garçon qui les servait ne savait pas le français, ils continuèrent à causer dans cette langue.

Alexandre s'efforçait de relever le courage de sa maîtresse : il était aussi et plus désolé qu'elle. La consigne lui paraissait plus barbare qu'à elle. Son impuissance l'exaspérait; mais encore une fois que faire? Donner sa démission?

Mitsa eut d'abord une grande envie de lui répondre : Oui. Cependant en songeant à la responsabilité qui lui incomberait, elle recula. Elle ne pouvait se décider, pour un caprice, à briser la carrière de l'officier. Elle murmura :

— Ne donne pas ta démission.

Et cette phrase lui coûta beaucoup à prononcer. Il lui semblait qu'elle dictait un arrêt de mort.

Lui reprenait d'un ton apitoyé, et en lui-même il était réellement touché du désintéressement de la jeune femme :

— Si tu ne veux pas que je donne ma démission, il faut donc que je me soumettre à la discipline militaire. Ah! cela me coûte aussi, cela me coûte énormément de te voir repartir. Mais tu n'as trouvé à te loger nulle part; moi, de mon côté, il m'est interdit

de te recevoir. Ah ! s'il était sûr que demain tu trou-
vasses un logement, je braverais la punition qui me
menace et tu resterais avec moi, cette nuit encore.
Malheureusement il est à prévoir que personne ne
quittera la ville avant les simulacres de bataille. Le
mieux ma chérie est de rentrer à Bucarest.

Mitsa, de plus en plus triste, comprenait et à me-
sure que son espoir de rester s'envolait, sa tristesse
augmentait. Pendant tout le repas elle se violenta,
faisant un grand effort pour ne pas pleurer, et,
lorsque le garçon se retira après le café, elle ne se
contint plus et cacha sa tête dans ses mains, en san-
glotant.

Alexandre, était très ému lui aussi ; ce grand
amour lui amollissait le cœur ; des larmes perlaient
dans ses yeux.

Il prit Mitsa dans ses bras, la porta sur le canapé,
et là, l'embrassant, lui baisant les mains, il lui pro-
mettait d'aller la voir avant qu'il fût longtemps.
D'ailleurs, s'il tardait à venir aussi vite qu'elle l'eût
désiré, elle pourrait revenir passer quelques heures
auprès de lui.

Ces dernières paroles firent plus pour la décider à
partir que tout ce qu'il lui avait dit jusque-là. Oui,
elle reviendrait, aussi souvent qu'elle le pourrait, et

elle saurait bien empêcher, malgré son éloignement, Marie Olesco de lui prendre son amant.

Alexandre, maintenant, lui expliquait ses fatigues ; les corvées à accomplir, les courts repos, et cela allait en augmentant à mesure que s'approchait la date fixée pour la bataille. Et Mitsa l'écoutait avec une secrète joie, son amour jaloux devenait égoïste. Elle était heureuse de la tâche surchargée de l'officier. Moins il aurait de temps de libre, moins il pourrait flâner, et ainsi les chances de rencontres et de liaison avec Marie Olesco diminuaient jusqu'à devenir tout à fait incertaines.

Une tranquillité lui revenait, maintenant qu'elle voyait Marie Olesco moins à craindre. Puis Alexandre avait l'air si malheureux de son chagrin, à elle ; il était si tendrement affectueux qu'elle en vint à se reprocher son manque de confiance envers lui. Elle s'accusait d'injustice.

Lorsqu'il la vit plus calme et résignée au départ, il lui passa dans la tête comme une idée jalouse. Elle se consolait trop vite, à son gré, après avoir montré un si grand désespoir. Alors, il lui dit à brûle-pour-point :

— Et Georges Maruno ?

Elle leva sur lui ses grands yeux, tout brillants

des larmes qu'elle avait versées : Georges Maruno, quoi ?

Alexandre reprit :

— Il t'a sans doute poursuivie de ses protestations d'amour !

Pour la première fois de sa vie, Mitsa mentit effrontément :

— Non.

Tout à coup, l'idée lui vint que si Alexandre ressentait de la jalousie, il saurait bien trouver un moyen de venir la surprendre à Bucarest. Alors se reprenant :

— C'est-à-dire qu'il ne m'a rien dit en paroles, mais ses regards étaient étranges en me regardant.

Alexandre, plus troublé qu'il ne voulait le paraître, demanda encore :

— Il t'a écrit ?

Mitsa se faisait le plus naturelle possible :

— Non. Mais plusieurs fois je l'ai vu sortir une lettre de son portefeuille, me regarder, hésiter et la resserrer sans me rien dire.

— Il t'aime peut-être.

— Je n'en sais rien. Moi, je n'aime que toi, tu le sais bien, mon bel hussard rouge.

Ils se baisèrent longuement sur les lèvres.

Six heures sonnèrent à la pendule. Alexandre se redressa et, regardant l'heure, il dit à Mitsa :

— Nous n'avons pas de temps à perdre, si tu prends le train de ce soir. Il passe à sept heures. Donc, plus qu'une heure à nous, et c'est bien peu pour aller à la gare, faire prendre ta malle dans ma chambre et l'apporter pour que tu puisses la remporter à Bucarest.

Mitsa se leva, mit son chapeau qu'elle avait enlevé en entrant, et se retourna vers Alexandre, toute prête à partir.

Au moment de sortir, un attendrissement subit les reprit et ils s'embrassèrent encore en se serrant très fort l'un contre l'autre, les larmes dans les yeux.

— Allons ! dirent-ils en même temps, comme des gens qui prennent leur courage à deux mains et se décident à faire une chose très pénible ou très douloureuse.

L'officier paya, eut la chance de trouver une voiture toute prête dans laquelle il s'installa avec Mitsa, et ils partirent pour la gare qui se trouvait assez éloignée, en bas, dans un creux, près de la Prahova qu'il fallait franchir sur un pont de bois.

En route, ils ne rencontrèrent personne qu'elle

connût : les Elianou étaient à table en ce moment. Seulement ils crurent voir dans le lointain, longeant le bord de la rivière très encaissée à cet endroit, Marie Olesco et son père. Mitsa regarda l'officier, qui ne parut aucunement gêné, et elle se rassura.

X

Sept heures. C'est le soir; l'ombre des montagnes s'allonge, immense et sombre, sur la plaine. Un sifflement aigu et prolongé se fait entendre, répercuté par les échos des monts voisins; le train arrive très vite, avec un roulement éclatant, précédé de la lueur rouge et verte des trois fanaux, qui semblent trois taches de feu, trois yeux effrayants ouverts tout grands dans le gris du soir.

Le convoi s'arrête. Mitsa embrasse Alexandre une dernière fois et monte dans une voiture de seconde classe. Tous deux ont le cœur serré par l'émotion du départ. Un coup de sifflet d'employé, trois coups de cloche, une longue plainte stridente de la locomotive et le train repart avec un grand ébranlement, des grincements, des bruits de chaînes qui se tendent.

Mitsa, à la portière du wagon, salue avec son mouchoir, puis le convoi s'éloigne à toute vapeur, la tache blanche du mouchoir s'efface, la longue ligne des voitures se rétrécit, s'amincit, là-bas, sur l'immensité triste de la plaine, et disparaît, se perd, anéantie dans l'éloignement.

Alexandre restait seul, sur le quai, écoutant le grondement décroissant, les coups de sifflets s'éteignant, du train qui emportait sa maîtresse. Et une tristesse plus profonde montait en lui, le faisant soupirer tandis qu'il songeait à la petite chambre animée la veille par la présence de Mitsa, et seule, maintenant nue, morne dans le silence succédant aux bruits des baisers.

Muet et rêveur il gravissait le chemin de Poïana. Il fallait reprendre son service, assister à l'appel du soir, lire et rédiger des rapports, retomber dans le train train de la vie ordinaire, dans les fatigues et les désœuvirements inutiles de l'existence militaire.

Un dégoût le prenait pour toutes ces choses qu'il avait trouvées belles jusque-là. Est-ce que la servitude peut-être belle ! Ah ! qu'ils étaient heureux, ceux que les uniformes brillants ne tentaient pas ; ceux que la bruyante gloire des armes n'attirait pas. Rien n'était banal comme la vie d'un soldat en

temps de paix. La guerre seule, avec ses hécatombes, le rendait intéressant en mettant son courage et son intelligence à l'épreuve. Et la guerre était une monstruosité, une anomalie, une chose brutale et illogique, permettant au plus fort d'opprimer le plus faible, et le plus fort n'était pas le plus courageux ; c'était le nombre et la perfection des armes qui donnaient la puissance d'écraser des adversaires plus braves et meilleurs souvent.

Ah ! oui, mille fois heureux ceux qui pourraient vivre librement du travail de leur corps ou de leur esprit, loin de ces casernes où l'esprit se rapetisse, s'abêtit dans des théories toujours les mêmes, dans des mouvements toujours pareils.

Même si l'homme libre doit s'éreinter de travailler pour vivre, il est libre ; il peut disposer de son temps, aller où bon lui semble, aimer et emmener chez lui, toujours, qui il veut, sa journée de labeur une fois terminée. Et lui, officier pourtant, était forcé, les jours de service, d'être là, à heures fixes du jour et de la nuit, d'agir automatiquement suivant les signaux des clairons. Il était obligé d'avoir toujours le même costume, de traîner toujours, comme le boulet du forçat, son sabre pendu à sa ceinture. Le bon plaisir d'un chef pouvait, en quel-

ques heures, l'envoyer tenir garnison au nord ou au sud, à vingt, à quatre-vingts lieues de sa famille, de sa maîtresse, de ses amis. Il fallait être fou pour s'attacher le carcan militaire de gaieté de cœur plus longtemps que ne le demandait le devoir d'un bon citoyen. Et ceux-ci étaient stupides, qui chantaient :

Ah ! quel plaisir d'être soldat !

sur de la musique de Boiëldieu. Vieillis, tous ces refrains, démodés ; bons, tout au plus, pour charmer les oreilles et faire tressaillir les vieilles dévotes, jadis complaisantes avec les « troupiers », les « enfants de Mars. »

C'est en songeant ainsi, qu'Alexandre arriva au camp, au lieu occupé par son escadron. Et il avait l'air si sombre que les cavaliers se taisaient sur son passage, le regardant avec crainte et tout bas, derrière son dos, ils se disaient entre eux :

— Gare au pauvre diable qui ne sera pas en règle. Le lieutenant a sa tête à l'envers, sa tête des mauvais jours.

Et ils se rangeaient, et ils s'examinaient, intrigués, se demandant ce que la dame qui était chez l'officier avait bien pu lui faire. Et, lorsque rentré chez lui, tard dans la nuit, il se coucha, il s'endormit, horriblement las de sa journée trop remplie.

Des cauchemars le réveillaient en sursaut, le couvrant d'une sueur froide. Alors, il restait des vingt minutes éveillé, regardant la chambre où les meubles et les objets prenaient des formes fantastiques, à la lueur vacillante de la veilleuse que la paysanne, propriétaire de la maison, tenait toujours allumée devant l'image sainte de la Vierge.

Cette lumière l'irritait, l'exaspérait. Il avait des envies folles de l'éteindre; mais le fond de superstition survivant en lui, épave des croyances de son enfance, le retenait. Il avait peur de commettre un sacrilège en éteignant la lumière sacrée illuminant la Mère du Christ et faisant étinceler sa robe d'argent doré.

Et pendant qu'il s'agitait, se tournait et se retournait dans son lit encore imprégné de l'odeur subtile que Mitsa y avait laissée, écoutant son ordonnance qui ronflait au dehors, derrière sa porte, Mitsa ne pouvait dormir non plus.

Cette entrevue si courte, ces heures si vite envoyées, l'avaient laissée plus triste qu'avant son départ. Un ennui plus grand la prenait. Il lui semblait que tout était fini pour elle, qu'elle ne reverrait plus son Alexandre, qu'il était perdu, et que la distance mettait entre eux une barrière plus infranchissable

que la pierre d'un tombeau. Alors des crises de larmes arrivaient. Elle pleurait, troublant la tranquillité de sa chambre de ses plaintes et de ses prières exaspérées à la Madone.

Cette petite chambre où elle avait été si heureuse, lorsqu'il était avec elle, lui paraissait laide, lui était insupportable depuis qu'elle y rentrait sans lui. Et elle levait les mains jointes, criant comme dans un grand malheur :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Et ses appels à la divinité invisible étaient vains ; ses supplications montaient stériles vers le ciel d'une pureté infinie où scintillaient des milliards d'étoiles.

La nuit lui paraissait longue, longue. Pourtant elle était arrivée à Bucharest à onze heures ; et il était bien près de minuit quand le fiacre l'avait déposée à sa porte. Elle écoutait les heures qui sonnaient, lentes, avec des sons de glas, le glas de sa vie sans souci, le glas de ses félicités terrestres, le glas de son pauvre amour, car il lui semblait, à présent qu'elle y réfléchissait loin de lui, que son amant lui avait montré de la froideur. Et cette froideur lui glaçait le cœur.

XI

Les grandes manœuvres allaient finir dans quelques jours. Plus que la bataille simulée, la grande revue, passée par le roi et l'état-major général, puis les troupes rentreraient dans leurs lieux de garnison, les réservistes seraient licenciés et retourneraient à leurs champs ou à leurs forêts.

On avait accordé une journée de repos aux soldats fatigués par des exercices préparatoires : des marches forcées, des formations en lignes de bataille, en carrés, en colonnes d'attaque, des concentrations par brigades et par divisions.

Alexandre Nicou prenait le café avec M. Olesco, sur la terrasse de l'hôtel des bains, protégés contre le soleil par une grande tente de coutil rayé jaune et blanc. L'officier, la veille, avait compté partir

pour Bucharest, voir sa Mitsa, mais une invitation de M^m^e Olesco le priait à déjeuner pour le lendemain. Un instant il avait hésité. Mitsa l'attendait, se faisait une fête de cette échappée de quelques heures où son Alexandre serait tout à elle. Il lui devait bien cela. D'un autre côté Marie Olesco lui plaisait assez. Il ne la préférait pas à Mitsa, oh ! non ; il aimait trop l'institutrice pour cela. Mais Marie Olesco avait l'attrait du nouveau. Il avait eu l'occasion de la voir plusieurs fois, à Câmpina, dans les huit jours qui avaient suivi le départ de Mitsa. Elle lui semblait d'autant plus charmante qu'il était tout seul, sans femme, car il ne voulait pas des cocottes qui pullulaient dans la ville, à la suite de l'armée. En outre, il se faisait la réflexion que Marie Olesco avait l'âge depuis longtemps de se marier, puisque les filles se mariaient, d'habitude, à seize ou dix-sept ans et qu'elle en avait une vingtaine. Elle était riche : cinq cent mille francs de dot, à part toute la fortune des parents à leur mort, soit environ deux millions. Sacristi ! c'était à considérer, la chose en valait la peine. Il ne retrouverait pas une occasion pareille. Et comme il paraissait plaire à la jeune fille, il devrait tenter l'aventure. Mitsa en souffrirait, mais il continuerait à la voir, malgré son

mariage, et elle se consolerait en pensant qu'il était devenu riche. Elle l'aimait tant.

Donc il résolut de se mettre en campagne. Avec la fille la chose alla très facilement : elle avait une vraie « toquade » pour le bel officier. Restaient les parents. Or l'invitation de ceux-ci était d'un bon pronostic si Marie leur avait parlé. Il fallait voir.

Il télégraphia à Mitsa qu'on l'avait chargé d'une mission pour le roi, qu'il était forcé d'aller à Sinaïa, la résidence d'été, là-haut, dans les Carpathes, où le souverain était encore, et que, par conséquent, il ne pouvait donner suite aux projets formés.

Le télégramme expédié, il se rendit à l'invitation des Olesco.

Tous trois furent charmants pour lui ; c'était à qui lui montrerait le plus d'amabilité.

A la fin du déjeuner, les dames se retirèrent, sous prétexte de laisser les messieurs fumer en paix, et Alexandre Nicou resta seul, sur la terrasse, avec M. Olesco.

Le vieux boyard était visiblement gêné. Il avait quelque chose à dire qui ne venait pas facilement. Enfin, après des banalités sur le temps, les moissons, l'armée, il finit par demander :

— Vous n'avez pas trente ans, monsieur Nicou ?

— Non, je n'ai que vingt-six ans, répondit Alexandre très étonné.

— Ah ! reprit le vieux boyard, vous êtes bien jeune encore, et l'on m'a dit que vous alliez passer capitaine à la fin des manœuvres.

— C'est exact.

— Capitaine à vingt-six ans. Si vous continuez ainsi vous serez général à quarante ans.

— Cela pourrait arriver, en effet.

— Vous avez une belle carrière devant vous, ajouta M. Olesco en soupirant d'envie, puis, tout à coup, comme s'il saisissait l'occasion de placer les mots qui le gênaient, il dit :

— N'avez-vous jamais songé à vous marier ?

— Si fait. J'y ai pensé, souvent même, ces derniers temps.

— Ah ! — et le vieillard ne savait comment interpréter cette réponse. — Vous êtes peut-être fiancé, déjà ?

— Moi ? Oh ! non.

— Enfin vous avez fait un choix ?

— Oui.

— Vous êtes tout à fait décidé ?

— Parfaitement décidé.

— Diable — et les mots ne venaient plus. — C'est fâcheux, très fâcheux.

— Puis-je vous demander pourquoi?

Le vieillard parut prendre un grand parti :

— Parce que je vous aurais proposé une femme qui vous conviendrait sous tous les rapports. Elle a vingt ans; elle est belle, chacun le reconnaît; elle est bien élevée, instruite, et cinq cent mille francs de dot, en plus, trois millions assurés après la mort des parents.

Alexandre Nicou fut agité d'un tremblement nerveux. Il ne croyait pas que la chose irait si vite, et, surtout, que la proposition d'épouser Marie lui serait faite. Il avait compté aller lui-même demander la main de la jeune fille. Aussi est-ce d'un ton presque craintif qu'il demanda :

— Pardon, le nom de la demoiselle?

— Puisque vous êtes décidé à épouser une autre femme, c'est inutile que je vous l'apprenne.

— Ah! mais! C'est que, permettez, la jeune fille que j'ambitionne se trouve parfaitement dans les conditions que vous me dites.

M. Olesco eut comme l'intuition de la chose, car sans plus de gêne, très naturellement, il dit :

— La demoiselle que je vous propose, c'est ma fille. Vous la connaissez maintenant.

Alexandre se leva, très pâle de cette grande chance

qui lui tombait dessus. Il s'inclina devant M. Olesco, et d'une voix sérieuse et encore émue, il répondit :

— Monsieur, la personne à laquelle je pensais, et celle dont vous me parlez ne sont qu'une seule et même femme. J'aime mademoiselle votre fille et voulais vous la demander pour épouse. La crainte seule de vous déplaire m'a retenu jusqu'ici. Permettez-moi donc de vous dire que j'accepte avec une sincère reconnaissance, car vous réalisez mon plus cher désir.

M. Olesco fut ému par ces choses toutes simples que lui disait l'officier. Et les deux hommes se serrèrent la main vigoureusement. Puis le vieux boyard, passant son bras sous celui d'Alexandre, l'entraîna sur la terrasse, lui causant sans emphase, sans prétention sotte. Maintenant que l'affaire était conclue, il redevenait le bon vivant, charmant lorsque l'œil de sa femme ne le terrorisait pas. C'était M^{me} Olesco qui l'avait chargé de cette proposition. Il paraîtrait que Marie avait déclaré à sa mère qu'elle aimait l'officier et que si l'on ne le lui donnait pour mari, elle deviendrait sa maîtresse.

M. Olesco ne disait pas tout cela, mais Alexandre en comprit assez pour voir que l'idée de la démarche faite auprès de lui, venait de la jeune femme. Son

orgueil était doucement chatouillé. Il s'exagérait l'impression qu'il produisait sur les femmes; se trouvait de plus en plus irrésistible et s'admirait lui-même en se rappelant le nombre, grandissant toujours, des pauvres folles que sa beauté avait jetées palpitantes dans ses bras robustes. Déjà l'amour de Mitsa lui paraissait tout naturel et son amour à lui diminuait d'autant. Sans doute Mitsa l'avait rendu plus heureux que toutes les autres, elle avait su faire sur lui une impression plus tenace et durable encore, car il n'aurait pas voulu ne plus jamais la revoir, ne plus jamais posséder ce corps dont le contact l'enfiévrerait. Mais il retranchait à son amante tout le mérite de son amour profond. Elle l'aimait; elle devait l'aimer, c'était fatal. Elle n'était pas la première et ne serait pas la dernière. La seule chose qui la relevait au-dessus des autres, c'était que, pauvre, elle n'avait jamais rien voulu accepter de lui, ni argent, ni bijoux, ni toilettes. Elle ne lui avait pris qu'une simple mèche de cheveux qu'elle portait toujours, dans un médaillon d'or qui lui venait de M^{me} Maruno.

Voilà à quoi il pensait pendant que M. Olesco était allé chercher sa femme et sa fille, et il trouvait son raisonnement très logique, n'essayant même pas

de s'excuser, à lui-même, de ses serments faussés et de son amour diminuant. Il n'avait pas à s'excuser : il n'en sentait pas le besoin.

M^{me} Olesco et sa fille, accompagnées du vieux boyard, le rejoignirent au bord de la terrasse.

Madame lui dit simplement :

— Vous acceptez d'entrer dans notre famille. Soyez-y le bienvenu. Désormais vous êtes l'un des nôtres aussi bien que si vous étiez déjà le mari de ma fille. J'espère que les uns et les autres nous n'aurons qu'à nous louer de nos rapports réciproques.

Alexandre s'inclina et lui baisa la main.

Quant à Marie elle lui dit en souriant, un peu rouge, les yeux brillants de contentement.

— Merci !

— Tous quatre se promenèrent en causant. On fixait la noce à la fin de novembre. Et les étrangers qui se trouvaient dans l'hôtel ou le jardin ne se doutèrent pas un instant que dans ce groupe si calme, en apparence on « faisait » le mariage d'une des plus riches héritières des principautés danubiennes, avec un lieutenant sans fortune.

A dîner, on retint Alexandre, et pour célébrer ses fiançailles rapides, on but du champagne. Le repas ayant été servi dans l'appartement de la famille

Olesco, nul dans l'hôtel ne connut ce qui s'était passé dans la journée.

Le champagne agissait sur les cerveaux. M^{me} Olesco se montra moins sévère que d'habitude. Monsieur put bavarder à loisir. Marie et Alexandre firent assaut de bons mots, et l'officier dut avouer, in petto, que sa fiancée avait plus d'esprit que lui.

La veillée se prolongea jusqu'à dix heures, puis Alexandre devant absolument rentrer, on fit chercher une voiture et M. Olesco voulut à toute force accompagner l'officier, au moins jusqu'à la rivière. Marie demanda à être aussi de la partie. Seule la mère resta chez elle pendant que tous les trois ils roulaient sur la route blanche de poussière.

A peine dehors, le grand air grisa complètement le vieillard, et il s'endormit laissant les jeunes gens libres de leurs actions. Alors Alexandre Nicou prit, dans les siennes, les mains de Marie, et doucement il les lui baisait. Elle, tout de suite familiarisée avec la situation qu'elle s'était créée, le tutoyait. Il s'approchait davantage, ses jambes à lui entre ses jambes à elle, respirant le parfum de violette qui montait du corsage de sa fiancée, se grisant, s'allumant. Elle aussi sentait son sang s'échauffer, et leurs yeux, à tous deux, avaient une flamme, et leurs mains se

serraient davantage, et leurs jambes s'emboîtaient les unes dans les autres et pendant qu'ils se murmuraient à mi-voix des paroles exaltées, échangeaient des aveux, avec des baisers pleins les lèvres, le père continuait à dormir, tressautant aux cahots de la voiture.

Il faisait une nuit superbe. L'air très frais était agréable à respirer, calmant les poumons desséchés par l'air chaud et la poussière du jour. Des promeneurs passaient, lents et paisibles, regardant fuir la voiture sur la pente conduisant à la Prahova. La rivière mugissait dans son lit caillouteux, et des grenouilles coassaient dans des marais où la lune reflétait son croissant pâle comme des cornes d'argent.

Au loin, dans la plaine, brillaient les feux des bivouacs auprès desquels des ombres s'agitaient. Les tentes blanches mettaient une tache laiteuse sur la teinte brune de la terre. Il faisait très doux, et Alexandre et Marie subissaient l'influence de ces belles soirées d'automne qui jettent dans l'âme une mélancolie étrange ou des amollissements bizarres que les amoureux aiment. Seulement à cela, l'excitation du vin et des sens ajoutait quelque chose de plus ardent. Dans ces moments, Marie adorait

Alexandre, et Alexandre aimait Marie. Mitsa était bien loin dans sa pensée, submergée par l'impression causée par cette belle fille, sa fiancée, toute prête à se livrer.

Ils arrivèrent à la gare. Là, M. Olesco s'éveilla. Force fut à Marie de revenir avec son père pendant que l'officier remontait seul le chemin de Poïana, réfléchissant à ce que la jeune femme venait de lui dire :

— Oh ! comme je voudrais rester auprès de toi, passer la nuit avec toi !

Et il se disait qu'il saurait bien trouver un moyen pour contenter en même temps le caprice de sa fiancée et sa propre envie à lui, car elle était désirable cette femme, admirablement faite pour le plaisir.

Chez lui, il trouva une lettre de Mitsa, lettre qu'on venait de lui porter.

Il regarda l'écriture et l'adresse et tout de suite il reconnut la main de sa maîtresse. Il déchira l'enveloppe et lut :

« Mon Alexandre !

« Encore une déception ! Tu m'avais cependant promis de venir, et si tu savais comme j'étais heu-

reuse de te revoir, de t'embrasser, de t'entendre dire que tu n'aimes que moi.

« Je suis tout à fait désolée de ce contre-temps qui trouble mon plaisir en le différant constamment. Je sais bien que tu n'es pas coupable, mais cela n'empêche pas que j'ai un gros, gros chagrin.

« Dis, mon cher aimé, quand ces maudites manœuvres seront-elles terminées? Quand me reviendras-tu, toi ma joie, toi la force de ma vie?

« Si tu tardes, si dans une semaine tu ne rentres pas à Bucarest, je cours auprès de toi. Tant pis si tu te fâches, tant pis si tu me chasses comme l'autre fois, vilain chéri. Je te verrai, ce sera déjà un grand bonheur pour moi.

« Et toi, penses-tu un instant à ta pauvre Mitsa qui pleure toutes les larmes de son corps parce qu'elle ne te voit plus?

« Ecris-moi vite, vite. Tranquillise-moi, et surtout reviens, reviens, reviens.

« Je t'attends tu sais comment.

« Je suis forcée d'achever pour que ma lettre te parvienne ce soir. Je souhaite qu'elle te fasse plus de plaisir que ta méchante dépêche ne m'en a fait.

« A bientôt, n'est-ce pas?

« Je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire de toutes mes forces.

« Ta Mitsa, rien qu'à toi et pour toujours, toujours. »

Alexandre reposa la lettre sur sa table. Le souvenir de sa maîtresse lui revint voilé d'une teinte de mélancolie. Il revoyait la pauvre femme qui lui avait donné tout son amour, qui avait en lui une confiance si grande, et un attendrissement le prenait.

Oui, pauvre Mitsa. Il faudrait bien que, un jour ou l'autre, elle apprît le mariage d'Alexandre. Que dirait-elle ? Que ferait-elle ? Du scandale, peut-être. Une scène terrible, une explication très pénible tout au moins.

Et Alexandre en songeant à cela, devenait inquiet.

C'est que, au fond, en lui-même, il se disait que sa conduite, à lui, n'était pas très correcte avec Mitsa, et que la jeune femme serait en droit de lui adresser des reproches.

Et, il la revoyait si belle et si bonne, et malgré l'attrait puissant du nouveau, du fruit inconnu, Marie Olesco lui paraissait moins désirable que Mitsa, et moins intéressante, quoique l'intérêt fût pour lui une question secondaire. Il demandait à une maîtresse d'être belle, et voilà tout.

Alors, oui, il y aurait une rupture. Mitsa se jugerait trop blessée pour lui pardonner; puis encore, malgré son amour, elle serait trop fière pour vouloir le partager avec une autre, et n'avoir que le rebut d'une femme légitime.

Donc, il fallait rompre. C'était inévitable.

Et à cette pensée de perdre Mitsa, une oppression l'arrêtait, lui serrait la gorge. Puis en réfléchissant, il vit d'un côté Marie Olesco et sa dot, de l'autre Mitsa toute pauvre. Un grand combat se livra en lui, et, enfin, les sacs d'or firent pencher la balance. Il se dit que la fortune ne se présente qu'une fois dans la vie, et il se résigna à ne plus voir Mitsa, envahi par une tristesse très grande.

XII

Mitsa avait vu les jours se succéder sans amener de changement dans la monotonie de son existence. Rarement, très rarement, une lettre d'Alexandre lui arrivait, apportant dans ses plis un parfum affaibli de l'absent qui tardait à revenir, quoique les grandes manœuvres fussent terminées depuis plus d'une semaine.

Pour se distraire, elle faisait beaucoup de musique, trouvant un adoucissement à sa peine dans les harmonies douces de Schubert ou de Schumann. Les plaintes désespérées, les accords affolés de Beethoven la brisaient; elle n'osait pas les jouer, car ils amenaient toujours en elle, une crise de larmes amères comme l'amertume du grand compositeur.

Ce soir-là, elle était devant son piano, chantant à

mi-voix, en s'accompagnant en sourdine la dernière romance roumaine de Cavadia :

Rândunica (1)

Mititica

Tu ce vedi cât sufer eu.

Mergi d'ei spune

C'al ei nume

Di si nopte il cânt mereu.

Et sa voix s'exaltait tandis qu'elle continuait plus haut :

Sbora mica (2)

Paserica,

Dute d'ei spune c'o doresc ;

Ca departe,

Nu se poate

Fara de densa sa traesc.

Elle s'arrêta ! Un grand accablement la prenait ; l'émotion la faisait trembler. Cette absence prolongée, les lettres brèves, tout n'indiquait-il pas une lassitude dans l'amour d'Alexandre, un ennui pointant, le commencement de l'oubli ! Et elle qui

(1)

Hirondelle

Toute petite

Toi qui vois ce que je souffre.

Va lui dire

Que son nom

Jour et nuit je le chante sans cesse.

(2)

Vole petit

Oiselet,

Va lui dire que je la désire ;

Que loin

Je ne puis

Vivre sans elle.

l'aimait, plus qu'au premier jour, elle, dont la séparation avait aiguisé la passion, elle ne pouvait se résigner à penser qu'il l'abandonnerait si tôt. Elle n'osait jamais compter combien elle espérait qu'Alexandre resterait avec elle, sachant bien que leur liaison ne pouvait être éternelle; mais elle se disait qu'elle avait bien quelques années de bonheur devant elle. Et voilà qu'après huit mois, — et il fallait en retrancher plus d'un mois d'éloignement, — ce serait fini? Il faudrait dire adieu à l'amour ou se chercher un nouvel amant! Non, ce n'était pas possible. Après tout, pourquoi pas? N'avait-elle pas l'exemple des autres, des anciennes maîtresses de son amant? N'avait-elle pas leurs lettres éplorées? Rien n'avait fait. Elles ne l'avaient plus revu chez elles. Le caprice était passé, elles lui étaient indifférentes, mortes pour lui. Et elle, Mitsa, subirait la loi commune. Qu'avait-elle pour faire exception à la règle? Rien. Les autres aussi étaient belles et jeunes, riches même.

Elle entendit frapper à la porte, et croyant que les parents d'une de ses élèves venaient lui causer, elle répondit d'entrer.

La porte s'ouvrit et un homme parut, un officier, un capitaine, Alexandre Nicou, tout étincelant dans

son uniforme neuf. Il jeta son manteau sur une chaise et s'avança vers Mitsa que la surprise clouait sur place. Alors une joie très grande l'envahit ; elle sautait dans le petit salon, bousculant les meubles, revenait l'embrasser, se reculait pour bien le voir pour l'admirer :

— Tu es revenu ! Enfin !

Et toute sa tendresse vibrait dans ces mots, et il sentait combien elle lui appartenait, combien elle l'aimait encore.

Ils s'assirent sur le divan, à côté l'un de l'autre, mais au bout d'une minute elle s'établit sur les genoux de son amant, se pelotonnant entre ses bras, se collant contre sa large poitrine. Heureuse de sentir la chaleur du corps de l'officier, d'entendre le battement régulier de son cœur.

Alexandre la laissait faire. Et tous deux se turent un moment, saisis par l'engourdissement qui détend les nerfs après une forte émotion ou une grande joie.

Ils entendirent des pas légers, dans la pièce voisine, puis on gratta à la porte. Mitsa fâchée de se déranger se leva pourtant et alla voir.

C'était sa petite servante, une jeune Hongroise de dix-sept ans, qui venait demander si Coconitsa, Ma-

dame, désirait des confitures comme elle avait l'habitude d'en prendre chaque soir.

Mitsa congédia la servante en répondant :

— Plus tard !

Puis elle ferma la porte, tourna la clé et revint vers le jeune homme qui roulait une cigarette. Elle approcha un guéridon, plaça près de lui un cendrier de porcelaine et des allumettes, l'entourant de mille petits soins affectueux : lui enlevant son sabre, lui dégraissant ses épaulettes, pour qu'il fût plus à l'aise.

Après, elle revint s'installer à côté de lui, l'interrogeant maintenant, voulant savoir ce qu'il avait fait, où il avait été.

Et lui, fumant, lâchant vers le plafond peint les lentes bouffées de fumée blanche, il répondait à tout :

Après la fin des manœuvres, il avait été chargé d'accompagner les délégués étrangers qui voulaient profiter de leur présence en Roumanie pour visiter le pays, il avait parcouru la Valachie, la Moldavie, et la Dobrodja. Toujours en route, tantôt au bord du Danube ou de la mer Noire, tantôt sur les sommets des Carpathes ; montrant aux visiteurs tout ce qu'il y avait d'intéressant à voir : le Monastère d'Ar-

gesu, les tronçons de routes romaines, les ruines du pont de Trajan, les trésors des cathédrales de Yassy et de Bucarest.

Tout cela avait pris du temps, beaucoup de temps. Ensuite il avait dû courir les bureaux du Ministère de la guerre. En le nommant capitaine, on voulait l'envoyer au 2^me régiment de hussards rouges en Moldavie ou en Dobrodja, et lui voulait rester à Bucarest, près de sa Mitsa. Il ne savait pas encore s'il avait réussi. Il lui faudrait peut-être passer dans les « calarasi » — hussards noirs. — C'était extrêmement ennuyeux.

Et Mitsa s'apitoyait, elle aussi, sur les tracés de son pauvre Alexandre. Elle avait peur que ses démarches ne fussent vaines et qu'il dût la quitter encore, et cette fois indéfiniment, pour des années. Elle lui donnait des conseils. Il ne se démenait sans doute pas assez ; trop fier pour aller s'adresser à des officiers supérieurs sortis des rangs du peuple. Et pour faire accepter ses conseils, elle se faisait très câline :

— Vois-tu, chéri, tu as tort de pousser la fierté jusqu'à ne pas vouloir demander quelque chose à un général, parce que son père était simple fermier. Son grade en fait un gentilhomme. Voyons tu iras

voir le général S***, puisque tu dis que cela dépend de lui. Songe donc, ce serait trop triste de nous séparer encore, et cette fois, on peut bien le dire, pour toujours.

Lui répondait en haussant les épaules, ennuyé : les femmes n'y entendaient rien. Elles ne pouvaient comprendre ces questions-là. La loi avait apporté l'égalité, c'était vrai, mais la loi n'empêchait pas qu'un boyard risquait sa dignité en allant demander une faveur au fils d'un ancien serf. Un paysan aurait beau devenir Ministre de la guerre, il n'en serait pas moins un roturier, un parvenu.

Alors, Mitsa lui faisait remarquer très doucement mais très logiquement qu'un parvenu a le droit d'être plus fier que les nobles de naissance, puisque lui n'est que le fils d'un homme du peuple, et que par son intelligence, son courage et son énergie, il est arrivé à commander à des fils de boyards.

Alexandre ricanait, mais la logique de sa maîtresse le rendait muet.

Mitsa continuait :

Elle, à la place d'Alexandre, mettrait de côté cet orgueil stupide, et elle était sûre qu'elle réussirait, car le parvenu est toujours flatté de se trouver en position de pouvoir obliger un gentilhomme.

Alexandre lui répondit brusquement, sans réfléchir à ce qu'il disait :

— Mon Dieu que tu raisonnes sottement. On voit bien que tu n'es pas boyarde, va.

La phrase ne fut pas plus tôt prononcée, qu'il eût voulu la retirer en voyant Mitsa rougir et le regarder de ses grands yeux où brillait un reproche. Il savait bien qu'elle n'était pas noble quand il l'avait prise. Il savait bien qu'elle ne connaissait même pas sa famille, qu'elle avait été recueillie et élevée par une veuve sans enfants qui voulait se donner l'illusion d'en avoir en élevant une orpheline ou une enfant trouvée. Il savait bien que, sa mère adoptive morte, elle avait dû donner des leçons pour vivre, tout heureuse d'avoir pu obtenir une place de l'État. Oui il savait tout cela quand il était venu à elle. Alors pourquoi avait-il l'air de la mépriser, maintenant ! Pourquoi lui parlait-il durement quand, en tout, elle ne voulait et croyait faire que son bien. C'était la première fois, depuis qu'ils se connaissaient, qu'il lui parlait de cette façon dédaigneuse. Ah ! ils étaient partis, noyés dans le passé, envolés avec les feuilles des arbres et des plantes que le vent froid dépouillait déjà, ces instants, où il lui déclarait avec passion qu'elle était plus belle que toutes les princesses du

monde, où il la traitait en égale, presque en épouse. Si elle l'avait su, elle aurait répété le vers fameux :

Fugit, interea fugit, irreparable tempus !

Mais ne connaissant pas le latin, elle se contentait de le regarder tristement, les traits empreints d'une indicible mélancolie, les mains pendantes le long du corps dans une attitude brisée.

Alexandre éprouvait un profond remords de l'avoir blessée. Il se leva, furieux contre lui-même, jeta sa cigarette à terre, et l'écrasa sous le talon de sa botte éperonnée. Il ne savait comment retirer ses paroles mauvaises, dictées par la méchante humeur qu'il éprouvait alors. Il fit quelques pas dans le salon, puis se retourna. Mitsa le suivait d'un long regard douloureux. Il hésita un instant, puis vint lui prendre la main et la lui baiser en lui disant très humblement :

— Pardonne-moi. Je ne savais pas ce que je disais.

Et devant le pardon que la jeune femme lui donnait en l'embrassant sur le front, comme une mère fait à un enfant repentant, un autre remords plus grand, celui-là, plus poignant, montait en lui, s'enfonçait au plus secret de son cœur. Il pensait que

cette femme qui lui montrait tant d'amour, il la trompait lâchement. Que tout ce qu'il lui avait dit de voyages avec les officiers étrangers n'était qu'un mensonge, vil comme tous les mensonges, mais plus odieux en ce qu'il servait à excuser le temps passé à courtiser une autre femme. Il se disait que ses lèvres étaient encore humides des baisers de Marie Olesco lorsqu'il était entré chez l'institutrice. Qu'il jouait un double jeu honteux, trompant les deux femmes pour les posséder toutes deux tour à tour, c'est-à-dire pour avoir la fortune de l'une et le corps de l'autre. A Marie Olesco il avait raconté que les préparatifs de la noce, qui avait lieu le lendemain, exigeaient sa présence, et il venait finir sa nuit chez sa maîtresse, désirant enterrer sa vie de garçon dans une dernière nuit de folie amoureuse, même si cette nuit devait le faire paraître pâle et fatigué le jour du mariage.

A Mitsa il laissait croire qu'il était rentré à Bucarest le matin même, quand il y était déjà depuis huit jours n'osant pas paraître de peur qu'elle ne lui prît les moments qu'il devait à sa fiancée. Oh ! il était fort pour les tromperies. Ainsi, pour que Mitsa ignorât son mariage, il n'avait envoyé de faire part, ni aux Maruno, ni aux Elianu, se réservant de s'excuser

plus tard en rejetant la faute sur le service des postes. Donc Mitsa ignorerait tout longtemps encore, et les moments qu'il pourrait voler à sa femme ou à la caserne, il viendrait les passer auprès d'elle, continuer les charmantes causeries, les escapades à deux le soir, dans un petit théâtre où l'aristocratie ne va pas, et de temps en temps, prétextant chez lui une garde de nuit, rester jusqu'au matin avec l'institutrice. Plus tard, fatalement, les Maruno et les Elianu apprendraient qu'il était marié. La chose faisait assez de bruit en ville, ils en causeraient devant Mitsa, sans se douter du coup terrible qu'ils porteraient à la pauvre fille. Mais il aurait au moins joui de l'institutrice aussi longtemps que possible. Oui, voilà les projets qu'il avait formés, dans son égoïsme de viveur. Et maintenant qu'il repensait à tout cela, là, devant Mitsa un remords lui tordait le cœur. Il croyait que ses fourberies allaient se lire sur son visage et il baissait la tête, et sa main qui tenait celle de sa maîtresse tremblait. Ah ! il était vraiment un joli monsieur ! Ce n'était pas assez de préparer à la jeune femme les tristes jours qu'elle avait en perspective ; il venait encore, chez elle, insulter la misère de sa naissance !

Il souffrait réellement, se demandant s'il ne ferait

pas bien de tout dire à Mitsa, de tout avouer. Mais une secrète crainte, une crainte égoïste comme tout ce qu'il faisait, retint les aveux sur ses lèvres. Cette fois, elle serait trop blessée de sa longue dissimulation, de son manque inqualifiable de franchise et d'égards ! Elle ne pardonnerait plus, en tous cas pas tout de suite ; elle le chasserait, ne le recevrait plus de longtemps, et lui la voulait maintenant, il la désirait d'autant plus vivement que c'était la dernière fois qu'il pourrait l'avoir sans la peur d'éveiller la jalousie de Marie Olesco, de se préparer des scènes désagréables.

Quant à renoncer au mariage pour rester avec Mitsa, il n'y songeait même pas. La fortune de sa femme lui procurerait trop de satisfactions coûteuses dont il était privé pour qu'il l'abandonnât. L'amour n'était que secondaire pour lui. Il s'aimait trop lui-même pour aimer bien profondément une femme.

Donc il se tut, et voyant que Mitsa le regardait toujours, avec une grande tendresse maintenant, car elle attribuait son émotion et son silence dans un sens favorable, croyant son trouble causé par le chagrin de l'avoir blessée, il la prit dans ses bras. Comme aux bons jours, il la porta sur le divan, se

mit à genoux devant elle, et tout bas, la bouche près de son oreille, il lui susurrail des mots très doux, qu'elle écoutait, fermant les yeux à demi, s'isolant dans un rêve heureux, passant sa main blanche dans les cheveux noirs de son amant revenu enfin.

Mais la servante frappant à la porte les fit tressaillir comme des gens qu'on éveille brusquement.

Mitsa alla ouvrir, et la petite Hongroise, entra, les pieds nus, posa sur le guéridon un plateau chargé de deux soutasses minuscules, de cuillères, d'un pot de confitures orientales et de deux grands verres d'eau, et demanda si « Madame n'avait besoin de rien. »

Mitsa l'autorisa à s'aller coucher, et la servante disparut sans bruit, en disant :

— Je vous baise les mains.

— Enfin !

A présent ils étaient tranquilles. On ne viendrait plus les déranger. Mitsa servit les confitures dans les soutasses, et tous deux mangeaient lentement, lentement, savourant les quartiers de pêches.

On était à la fin de novembre. Il faisait déjà froid. Le vent de Russie sifflait au dehors, emportant les

feuilles tardives et ténaces, séchant les rues boueuses encore des dernières pluies. Il n'y avait pas de feu au salon, et Mitsa était prise, par moment, d'un frisson qui secouait tout son corps.

Elle voulut aller chercher un châle, mais Alexandre l'en empêcha :

— Si tu as froid couche-toi. Il est déjà dix heures.

Elle le regarda.

— Mais toi ? Tu ne restes pas ?

Il sourit.

— Si fait, si fait ! J'aurais dû dire couchons-nous, seulement je ne savais pas si tu voulais de moi, ce soir.

Elle sourit aussi :

— Tu viens si souvent, méchant, que tu es en effet en droit de t'étonner qu'on veuille encore te garder.

Ils passèrent dans la chambre à coucher.

Alexandre voulut déshabiller sa maîtresse, et la rapidité avec laquelle il s'acquitta de cette tâche, prouvait son expérience.

Lorsqu'ils furent au lit, serrés l'un contre l'autre, Mitsa dit à son amant qu'elle ne savait pas ce qui se passait en elle, mais que la nature n'agissait pas

comme d'habitude, qu'elle avait eu des nausées, des étourdissements, bref, tous les symptômes de la grossesse, et que, sérieusement, elle croyait être enceinte.

Alexandre eut un violent tressaillement en apprenant cela. Cette nouvelle l'attérait ; il en devint tout pâle. Cependant, autant pour se tranquilliser lui, que pour rassurer Mitsa, il lui expliqua que cela pouvait n'être rien, qu'avec le second mois les choses reprendraient leur cours habituel ; qu'on n'était jamais bien sûr avant le troisième mois ; que les retards étaient assez fréquents chez des femmes qui n'étaient pas du tout en état de grossesse. Enfin, elle devait attendre et ne pas s'effrayer.

Oh ! elle ne s'effrayait pas, au contraire. Elle eut été bien heureuse d'avoir un enfant de lui si elle avait été riche et qu'elle eut pu l'élever sans le laisser manquer de rien. Mais, puisqu'elle était pauvre, elle n'osait désirer un bébé. Cependant si elle était réellement enceinte, elle ne savait qu'y faire, et l'enfant serait le bienvenu, garçon ou fille.

Toute la nuit Alexandre fut pensif. Mitsa avait beau se montrer plus amoureuse que jamais, elle ne parvenait pas à dissiper la pénible impression que son aveu avait faite sur lui.

Vainement il essayait d'oublier cet aveu, de ne songer qu'au présent et à cette belle femme dont il sentait la peau fine tout contre la sienne. Toujours sa pensée revenait à cet enfant qui peut-être allait venir, jetant un embarras dans sa vie, le mettant à la merci de sa maîtresse qui, si elle voulait, plus tard, se venger de son mariage, aurait là une arme terrible contre lui. Les lettres qu'elle avait de lui prouveraient d'une façon irréfutable qu'elle avait été sa maîtresse pendant des mois. Cela ferait un scandale énorme dans la ville. Marie demanderait probablement le divorce, et il se verrait forcé de rendre la dot, de perdre cette belle fortune qui lui était tombée du ciel.

En le perdant, Mitsa se perdrait aussi, dévoilant son déshonneur à la face des curieux. Mais si elle voulait réellement se venger, ce n'est pas cette considération qui la retiendrait. Lorsqu'une femme en arrive au point d'être assez affolée pour vouloir punir l'homme qui l'a trompée et rendue malheureuse, elle ne recule devant rien, surtout si elle a, comme Mitsa, un de ces caractères ardents que l'amour seul rend timides et tendres.

Ah ! il aurait bien donné cent mille francs pour être certain que Mitsa se trompait, qu'en réalité ce n'était qu'un simple retard.

Il aurait bien la ressource de désavouer l'enfant, mais il n'était pas coquin au point d'être capable d'une pareille infamie, du moment qu'il s'avait à n'en pas oser douter, que sa maîtresse ne voyait que lui et que, par conséquent, s'il y avait un enfant, il en était le père. Cette idée d'être père l'agaçait au plus haut degré. Jamais paternité ne fut plus mal acceptée.

Et cette nuit, la dernière de son existence de garçon, cette nuit qui devait être toute entière consacrée au plaisir, lui parut longue, longue, malgré la beauté de Mitsa. La préoccupation de son esprit parvint presque à dompter l'excitation de la chair.

Et pendant que le souci rongait Alexandre, le torturant avec une même pensée continuellement renaissante, Mitsa se demandait ce qu'il pouvait bien avoir, craignant qu'il ne fût malade, trop fatigué de son récent voyage, ne comprenant rien à son mutisme, à ses soupirs. Elle aussi trouvait que ce n'était pas ainsi qu'elle pensait passer la nuit, et attribuant le silence d'Alexandre, le manque d'entrain avec lequel il lui rendait ses baisers, à une diminution de son amour, elle était tout attristée.

XIII

Le lendemain, trente novembre, il faisait très froid. Une forte gelée avait rempli les rues de verglas, ce qui rendait la circulation dangereuse. Des chevaux glissaient, tombaient et souvent se couronnaient. Sur les trottoirs on avait répandu une couche de sable et maintenant on en répandait aussi sur les pavés de la rue. Mitsa, de sa fenêtre, regardait les passants frileux et hâtés, courbant le dos sous les raffales glacées du vent du Nord qui s'engouffrait sous les manteaux des femmes. Les marchands des quatre saisons se traînaient en grelottant le long des trottoirs; leurs voix criardes se perdaient dans les coups de vent, et les vendeurs d'eau juraient en tirant par la bride le maigre cheval conduisant le tonneau posé sur deux roues.

Lorsque la raffale était passée, mille cris montaient dans l'air, des offres de viandes, de volailles, de gibier, de fruits, de légumes et surtout l'annonce des vendeurs d'eau qui criaient en prolongeant les sons :

— Apa, aapa ! — Eau, eau !

De grands chariots apportant du bois en ville, roulaient, traînés par des buffles, à la puissante croupe, que des paysans, en longs manteaux de molleton blanc épais, ou enveloppés dans des fourrures en peau de mouton, excitaient de la voix et de l'aiguillon.

Et Mitsa regardait les chariots surmontés de la provision de tiges de maïs desséchées, destinées à la nourriture des buffles. Les lourdes bêtes et les lourds véhicules passaient lentement : les roues massives et irrégulières grinçaient sous le poids ; des craquements terribles se produisaient, comme si tout allait se casser. Et les paysans engourdis par le froid criaient :

— Oh ! isse ! Oh ! isse ! boalé !

Interjections bizarres activant, pour un instant, la marche des animaux courbés sous le joug, tirant avec de grands coups de tête.

Dans le jardin, les arbres dépouillés de leurs

feuilles levaient vers le ciel gris leurs longues branches, comme autant de bras éplorés, livraient le mystère des allées, montraient les bancs jadis cachés sous la verdure. Les carrés de fleurs étaient bruns, la terre défoncée par les jardiniers. Des lierres seuls conservaient leur couleur verte, et s'accrochaient aux murs qu'ils tapissaient jusqu'en haut. Tout avait un air délabré, attristant.

Mitsa était songeuse. Alexandre l'avait quittée à sept heures. Il ne savait pas quand il pourrait revenir, disant que son temps, hors du service, serait accaparé par les démarches nécessaires à son séjour à Bucharest. Mitsa devait le comprendre, et, en effet, elle le comprenait, cependant il lui semblait que le soir, la nuit, il pourrait bien la rejoindre. Mais il avait réponse à tout : Les officiers supérieurs qu'il devait voir n'étaient visibles que le soir ; plusieurs, joueurs enragés, passaient une partie de la nuit au Jockey-Club. C'était là qu'il les trouverait sûrement et qu'il leur parlerait entre deux écartés. S'il parvenait à se faire gagner cinquante louis par son colonel, l'affaire était faite, il en répondait.

A huit heures, les élèves arrivèrent ; Mitsa dut donner ses leçons, chasser les idées qui l'obsédaient, être attentive à ce qu'elle disait ; et cela lui coûtait

un grand effort de volonté. Enfin la matinée passa, lente et fatigante. Mitsa eut deux heures de répit, puis de deux heures à quatre heures la classe recommença, ennuyeuse, plus pour la maîtresse que pour les écolières.

Lorsque quatre heures sonnèrent, ce fut un grand soulagement pour toutes. Les enfants partirent en lui souhaitant le bonjour, du seuil de la porte, et elle les congédiait d'un geste large, se libérant elle-même de sa tâche éternelle.

Elle rentra dans sa chambre où le poêle ronflait, où il faisait une bonne chaleur, où errait une vague odeur de violettes, et elle s'assit près de son lit, écoutant la servante qui rangeait la salle d'étude, heurtant les bancs du manche de son balai.

Mitsa prit un livre, en attendant l'heure du dîner. C'était : *Sous les Tilleuls*, et elle s'absorbait dans la lecture des amours de Stephen et de Madeleine, s'arrêtant parfois pour réfléchir, pour voir si ce qu'elle éprouvait était semblable à ce qu'éprouvaient les personnages d'Alphonse Karr, et trouvant faibles les descriptions des sentiments, reprochant à l'auteur de ne pouvoir dépeindre l'amour tel qu'il était, ne voulant pas se rendre compte de la pauvreté de la langue lorsqu'il s'agit d'expliquer les sensations de l'âme.

La nuit était venue ; il faisait sombre dans la pièce, Mitsa ne lisait plus et regardait l'image sainte pendue au mur, la Vierge pâle dans sa robe d'argent qu'illuminait la petite veilleuse, et elle songeait que dans le monde la souffrance est plus grande que la joie, et que la paix est encore le bonheur suprême.

Elle revoyait, depuis qu'elle avait quitté la campagne, son enfance, passée là-bas dans une maison de la rue de Filarète. Elle était heureuse alors ; sa mère adoptive la choyait, la caressait. Elle grandissait, insouciante de la vie, croyant que cette existence allait durer toujours. Puis la veuve morte, tout avait sombré dans le noir. Recueillie à l'Asyle Hélène, elle y avait passé des années tristes à cause de la sévérité des maîtresses, à cause de ce contraste pénible de son ancienne vie gaie et libre, et de sa vie actuelle cloîtrée, privée des amusements de son âge. Enfin elle était sortie ; ses études achevées lui permettaient de trouver une place d'institutrice. Les recommandations et les protections ne lui firent pas défaut. Elle obtint de diriger une classe et d'habiter dans la maison où se trouvait l'école. Là elle vivait très retirée, mais dans un calme profond, dans une sérénité de toutes les heures. Pourtant elle aspirait parfois à trouver une distraction qui la sortit

de la banalité des journées d'école. La distraction était trouvée, c'était la leçon chez M^{me} Maruno. Là, elle avait fait des connaissances, vu des gens du monde, pu causer d'autre chose que d'éducation. Depuis ce moment, d'autres aspirations lui étaient venues ; en entendant raconter les mille cancans de la ville, les folies amoureuses des femmes, les adultères qui se cachaient ou s'épalaient au grand jour, les liaisons tolérées et les condamnées, elle aurait voulu savoir ce que c'était que cet amour qui faisait commettre tant de fautes. Ses lectures la renseignaient mal, ne parvenant qu'à augmenter ses désirs. Puis lorsque Alexandre Nicou l'avait courtisée, elle avait su ce que cette passion avait de force et de douceur. Aux temps où il ne la quittait pas, elle avait su ce que c'était que la félicité parfaite ; mais, depuis, elle connaissait aussi les ennuis, les regrets, les jalousies, les appréhensions de l'amour.

Alexandre devrait peut-être quitter Bucharest. Mitsa se leva ; elle voulait aller poser un cierge devant le patron d'Alexandre, et un autre devant la Mère de Dieu, sa patronne à elle. Les saints auraient pitié d'eux. Chaque soir en se couchant ne lisait-elle pas le *Visul Maica precistei*, ce petit livre racontant le songe de la Vierge et promettant son divin secours

à ceux qui suivraient ses recommandations? Ne les exécutait-elle pas, ces recommandations, jeûnant, priant, se confessant? Donc il était impossible que les habitants des cieux ne la prissent en pitié et ne lui laissassent son Alexandre.

Elle se vêtit chaudement et partit pour l'église de Domna Balasa.

Lorsqu'elle passa le pont de bois jeté sur la Dûn-bovitsa et reliant la strada Carol à la strada Rohovei, elle vit déjà devant l'église une quantité de voitures. A mesure qu'elle approchait, elle distinguait les équipages armoriés, les laquais en livrées de galas, les cochers enrubannés de blanc et elle comprit qu'un mariage se célébrait. Elle entra. Sous le grand portail elle acheta deux cierges roses et pénétra dans l'intérieur de l'église tout illuminée. Les lampes d'argent, les lustres dorés, les cierges allumés devant les images saintes, jetaient une lumière éclatante sur le nombreux public qui assistait à la cérémonie. Mitsa se faufila à travers les curieux, parvint tout près des invités et regarda.

Les mariés lui tournaient le dos, mais, entre les têtes des témoins, elle remarqua la splendide toilette de satin blanc, les longs fils d'or qui pendaient de la tête de l'épouse, remontaient sur l'épaule et ruisse-

laient sur le dos jusqu'au bas de la robe. Les deux mariés se tenaient, les mains jointes, devant l'autel recouvert d'un dessus brodé d'or où brillait un gros évangile à couverture d'or représentant la Trinité, en relief.

Le mari, en habit, avait bonne tournure vu de dos. Mitsa crut reconnaître la carrure d'épaules d'Alexandre Nicou, mais ne se douta pas du tout que ce fût lui qu'elle avait devant elle.

La cérémonie commençait. Le parrain et la marraine étaient aux deux côtés du couple, tenant à la main droite un gros cierge allumé. Les prêtres en surplis de brocard tissé d'or, en étoles admirablement brodées, se pressaient derrière un évêque en grand costume.

L'évêque marmotta quelques paroles, de ce ton nasillard, particulier aux prêtres orthodoxes, les chantres répondirent :

— Domne milueste ! — Dieu accorde !

L'évêque bénit deux couronnes de fleurs d'oranger, posées sur l'évangile, puis les plaça sur la tête des deux jeunes époux.

Alors, malgré la gravité du lieu, il y eut des fous rires dans l'assistance, mais voilés et discrets ; les prêtres eux-mêmes souriaient complaisamment.

Alexandre Nicou avait une drôle de tête, coiffé de cette couronne formant une croix bombée sur ses cheveux noirs. Marie Olesco souriait aussi, quoique un peu rouge et énervée par l'émotion de l'acte qui la liait à l'officier. Des dames causaient bas, derrière les éventails, se communiquant leurs impressions ou leurs souvenirs.

Au mouvement que fit Marie Olesco en regardant Alexandre, Mitsa la reconnut et resta étonnée, se demandant qui elle épousait, mais de plus en plus loin de penser que c'était son amant.

La cérémonie continuait, sous l'éblouissement des lumières, devant le chœur séparé du public par une haute paroi de bois, dorée, sculptée à jour, recouverte de scènes de l'Évangile, de portraits de saints, et coupée, au milieu, par une petite porte à jour, dorée comme le reste. L'évêque rentra dans le lieu saint, en ressortit avec la communion, qu'il élevait très haut, au-dessus de sa tête, pendant que les prêtres agitaient les lourds encensoirs d'argent, que le chœur des chanteurs invisibles, cachés sur une galerie dans les hauteurs de l'église, chantaient à pleine voix, que les fronts s'inclinaient et que les fidèles faisaient trois signes de croix.

Alors pendant que toutes les têtes étaient courbées,

Mitsa reconnut distinctement Alexandre qui regardait Marie Olesco. Il était très pâle et ses lèvres tremblaient, agitant les poils cirés de la moustache.

A cette vue, Mitsa jeta un cri sourd et fit un pas en avant, tendant les bras dans une protestation involontaire. Alexandre ne l'entendit pas, car il souriait à Marie Olesco tandis qu'un monsieur s'excusait à Mitsa, croyant lui avoir marché sur le pied et être la cause de son cri et de son mouvement. La jeune femme ne l'écoutait pas, elle n'écoutait rien, ni les prêtres aux chants nasillards, ni le chœur, ni personne. Elle s'était retirée dans l'ombre d'un pilier, trouvant assez de force pour dissimuler son émotion à la foule qui l'entourait. Elle était très pâle d'abord, puis une rougeur se répandit sur ses joues. Elle voulut voir jusqu'à la fin, et prenant quelques ronds de paille tressée, épars dans le fond de l'église pour garantir les pieds des assistants du froid des dalles, elle les empila et monta sur le tas. Ainsi rehaussée, elle apercevait Alexandre par-dessus les têtes ; s'absorbant dans cette contemplation, elle le vit échanger son anneau avec sa fiancée, baiser la croix, baiser l'Évangile, communier, faire le tour de l'autel tandis que le prêtre marchait devant lui, s'arrêtant aux quatre côtés pour lui jeter la fumée de l'encens

à la face. Elle le vit baiser les images de son patron et de la sainte Vierge, au milieu du bruit, des chants et des réponses des diacres. Enfin l'évêque le bénit avec le geste large de ses deux bras étendus et dit :

— Amen !

Amen ! Tout était fini ; Alexandre était marié ; il appartenait à une autre femme. Il revenait, maintenant, recevant les félicitations des dames et des officiers de son régiment. Il souriait, il répondait en faisant le gracieux avec les femmes. Et devant la beauté de cet homme, des dames jalousaient Marie Olesco, des petites bourgeoises, venues en curieuses, l'enviaient, et toutes avaient, en le regardant, une flamme dans les yeux.

La noce s'en allait : Alexandre, donnant le bras à sa femme, marchait le premier, levant haut la tête. Il passa devant le pilier auquel Mitsa s'appuyait, et il ne la vit pas. Les invités suivaient les dames, en toilettes claires pour la plupart, parlaient avec les messieurs, commentant l'événement, critiquant la mariée, pendant que les hommes critiquaient le marié. Pourtant tous étaient forcés d'avouer qu'ils formaient un beau couple.

La foule s'écoula ; les prêtres éteignirent les lustres. L'église se trouva plongée dans l'obscurité.

Là-bas, seulement, devant la porte du lieu saint une petite lumière bleue brillait. Les peintures du plafond et des murailles, les saints et les saintes dans leurs cadres, avec leurs vêtements aux couleurs éclatantes, tout s'endormit, tout s'effaça dans le noir. Et Mitsa restait encore, clouée sur place, revoyant en imagination l'église brillante, et devant l'autel avec une autre femme, le seul homme qu'elle eût jamais aimé.

L'évêque était parti, les diacres s'en allaient les uns après les autres, l'ombre devenait plus intense, à peine trouée par la faible lueur de la lampe du lieu saint. La grande nef s'étendait froide et morne sous ses voûtes élevées. Mitsa restait encore là, immobile, muette, ne pouvant pas pleurer et le cœur si gros cependant.

Un prêtre à longue barbe blanche, le dernier resté, fit la ronde autour de l'église pour voir si tout était en ordre, s'il pouvait se retirer sans craindre que le feu prît au bâtiment ou que des voleurs s'y fussent cachés. De loin, à la clarté de sa lanterne, il aperçut une forme noire collée contre un pilier. Il s'approcha et vit Mitsa les yeux sombres, tout grands ouverts dans la nuit. D'abord il recula, la prenant pour une folle de taille gigantesque, car

elle était toujours sur les ronds de paille, mais à sa figure il vit que c'était une femme qui devait avoir un immense chagrin, une mère peut-être en deuil de son enfant.

Il revint près de Mitsa, lui demandant doucement :

— Que fais-tu là, mia fille ? Tu vois bien que tout le monde est parti, qu'on ferme l'église.

Mitsa tressaillit. Cette voix coupait le fil de ses pensées, rompait la surexcitation si intense qui la paralysait. Elle regarda le prêtre, et, ses nerfs se détendant tout à coup, elle se mit à pleurer. Le prêtre l'emmena ; elle le laissa faire sans résistance, pleurant toujours et, dans un besoin d'épanchement subit, elle racontait tout au vieillard qui l'écoutait avec une compassion sincère, attendri par cette confession, sentant se réveiller en lui des souvenirs de jeunesse et d'amour.

Oh ! c'était un bon prêtre, celui là ; il ne tenta pas de la consoler par des paroles vaines, par des exhortations religieuses qui souvent exaspèrent plus qu'elles n'adoucissent. Non ; il la laissait parler, vider le trop-plein de son cœur, comprenant bien les douleurs humaines, ayant peut-être beaucoup souffert lui-même.

Il ne la blâma pas d'avoir aimé. C'était si naturel

à son âge, la pauvre fille. Il ne lui reprocha pas de s'être donnée de corps aussi bien que d'âme ; cela aussi était dans la nature, et rien de ce qui est naturel ne saurait être condamné. Il l'accompagna jusque chez elle, et lorsqu'il la quitta, se contenta de lui dire :

— Les hommes sont trompeurs, ma fille, mais lorsque votre amant vous a dit qu'il vous aimait, il était sincère à ce moment-là. Il y en a encore de plus malheureuses que vous, croyez-moi. Cependant je comprends vos chagrins ; votre douleur est bien légitime. Pleurez, les larmes soulagent, et si vous avez besoin de moi, je serai heureux de vous rendre service. Vous n'aurez qu'à faire demander le père Véniamine, à l'église de Domna Balasa, je viendrai. Adieu ou plutôt au revoir, ma fille. Que le bon Dieu vous donne sa paix !

Il tendit sa main au baiser de Mitsa et partit, se perdant dans la nuit et dans le vent, se disant que la vieillesse avait aussi son bon côté, celui d'émousser les passions trop vives et de répandre un grand repos sur la fin de la vie.

Il n'était pas très tard encore. Huit heures venaient à peine de sonner. La petite servante hongroise attendait Mitsa avec le dîner prêt depuis une heure,

et ne savait que conjecturer du retard de sa maîtresse. En la voyant rentrer, elle poussa un soupir de satisfaction.

Enfin, Coconitsa rentrait. Elle pourrait servir le repas, et, la chose faite, s'esquiver de la maison. Elle devait aller rejoindre un cocher, son amant, et passer la nuit avec lui. Elle le lui avait promis, au pauvre garçon, et il s'agissait de ne pas manquer à sa promesse.

Mitsa ne voulut rien prendre. Elle but seulement deux doigts de vin, trempés d'eau. Elle avait la fièvre ; sa tête était brûlante et lourde comme si l'on y avait coulé du plomb fondu.

Elle renvoya la servante, enchantée de cette faveur, et alla s'enfermer dans sa chambre à coucher.

Elle regardait le lit où la veille il avait couché à côté d'elle, la chaise sur laquelle il avait déposé ses vêtements, un bouton, tombé de son épaulette et qui traînait sur le plancher sans que la servante l'eût ramassé ni balayé.

Son attendrissement revenait ; comme lorsqu'on rentre dans la chambre d'un mort qu'on vient d'enterrer, chaque chose, chaque meuble apporte son contingent de souvenirs et fait regretter l'absent. Mitsa éprouvait cette sensation bizarre. Il lui sem-

blait qu'Alexandre était mort, enseveli sous six pieds de terre dure, écrasé dans un cercueil par la pierre funéraire. Oui il était mort pour elle. Il ne reviendrait plus, plus jamais. Cependant, si malgré son mariage, il revenait la voir ?

A cette pensée qui lui venait pour la première fois de la soirée, elle s'arrêta, perplexe. Elle se demandait ce qu'elle devrait faire, et un grand combat se livrait en elle entre, d'un côté sa fierté blessée, sa droiture se révoltant, et de l'autre son amour encore profond, plus profond peut-être depuis la blessure horrible qu'il avait reçu.

D'abord l'amour fut le plus fort, et mille choses, dans la chambre, venaient à son secours. Si malgré son mariage il revenait à elle, c'est qu'il l'aimait encore. Il avait sans doute épousé Marie Olesco, à cause de la grosse dot qu'elle apportait. La veille il était préoccupé. C'était cela qui le tourmentait : la pensée de sacrifier Mitsa à la fortune. Oh ! s'il revenait, elle devrait pardonner. Ce ne serait plus elle qui serait trompée, ce serait l'autre, la boyarde orgueilleuse. Oui, elle devrait pardonner ; elle pourrait encore être heureuse.

Puis la fierté blessée reprit le dessus. Non elle ne lui pardonnerait pas. Si la fortune lui était indis-

pensable, il aurait pu le lui dire, elle aurait souffert, mais elle l'aurait laissé épouser une richarde. Il devait la connaître assez pour savoir qu'elle l'aimait au point de tout lui passer, même l'infamie de prendre une femme pour son argent. Il avait mal agi en la trompant. Le coup eût été moins rude pour elle s'il l'y avait préparée. Elle aurait accepté la chose comme une nécessité, et se serait résignée. Mais se conduire aussi faussement qu'il l'avait fait, n'était pas pardonnable. Comment, la veille encore, au salon, il lui jurait qu'il n'aimait qu'elle, qu'il ne l'abandonnerait jamais, et maintenant il partait avec une autre !

La jalousie montait à son tour, féroce, cruelle.

Cette nuit, pendant qu'elle se tordrait dans l'insomnie, lui serait dans les bras de sa femme. Tous deux se berceraient dans leur amour naissant, dans les charmes de la première nuit de noce. Tandis que, elle Mitsa, gémirait dans son petit lit, eux s'enivraient de volupté ! Ils goûteraient toute l'ardente joie d'être dans les bras l'un de l'autre ; ils échangeaient des baisers passionnés ! Oh !!! Et savoir tout cela, et ne rien pouvoir empêcher ! Ne pas pouvoir le reprendre à cette voleuse qui lui enlevait son amant ! Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !

Elle aurait voulu qu'un cataclysme subit les engloutît, oui les engloutît avant qu'ils eussent pénétré dans la chambre nuptiale.

Et elle se tordait les mains répétant toujours comme une plainte, comme un appel à la vengeance divine :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Enfin des transports de rage la secouèrent, croissant à mesure que la nuit avançait et que l'heure approchait où Alexandre et sa femme allaient rester seuls, seuls, devant leur grand lit blanc qui les attendait là-bas, dans leur chambre. Elle se roulait sur le tapis, renversant tout, brisant tout, et ses lèvres blanchissaient, ses yeux se serraient d'un cercle noir, elle halletait, suffoquée, étouffant, souffrant épouvantablement et jetant toujours sa plainte :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

XIV

C'est l'hiver. Décembre en est à sa seconde quinzaine. La neige tombe à flocons épais et augmente la couche blanche qui recouvre déjà la terre des jardins et les pavés des rues. Tout est englouti sous un vaste manteau de glace et de frimas. Les toits sont blancs, les cours sont blanches, tout est blanc, jusqu'au ciel qui continue à verser ses myriades de flocons cotonneux. Le soleil lui-même est pâle, voilé par des nuées grisâtres, très loin, au fond de l'horizon.

Malgré son agitation, la ville est triste. On n'entend aucun bruit dans les rues, si ce n'est le tintement des grelots des traîneaux, et l'appel criard des vendeurs d'eau. Les gens qui passent, emmitoufflés et frileux, se hâtent de rentrer afin de trouver dans

l'intérieur des maisons les hauts poêles en maçonnerie, ronflants et chauds. Les arbres, dans les jardins et sur les boulevards ont des aspects étranges avec leurs branches surchargées de neige, et supportant des girandoles de glaçons brillants.

Mitsa est chez elle ; elle lit.

Sa grande douleur est calmée ; elle ne sent plus en elle qu'une langueur immense lorsqu'elle songe encore à son amour envolé comme dans un rêve. La vie et ses occupations banales l'ont reprise, mais elle est satisfaite de ces occupations multiples qui l'empêchent de trop reporter sa pensée sur les événements de la fin de novembre.

Son désespoir a passé plus vite qu'elle ne le croyait, précisément à cause de son acuité inouïe des premiers jours. Son amour pour Alexandre n'est pas mort encore, mais il est bien près de succomber sous le mépris qui lui est venu pour son ancien amant.

Quant à l'officier, il n'a plus donné signe de vie, absorbé par les occupations que lui créait son récent mariage. Des jours entiers ont été occupés à faire les visites de noce réglementaires. Puis il fallait surveiller son installation définitive dans la maison Olesco plus luxueuse et plus en rapport avec sa nouvelle fortune.

Si les jours ont passé longs pour Mitsa, ils ont paru courts à Alexandre et à Marie toujours plus amoureuse de son mari et ne voulant presque pas le quitter. Elle se transforme. Elle si hautaine jadis devient plus humble avec tout le monde depuis qu'un sentiment très doux est entré dans son cœur. Elle est dans le beau de sa lune de miel, et le bonheur la rend bonne.

Les Olesco ont bien fait les choses. Marie et son mari habitent toute une aile de la grande maison. Leur appartement est meublé très richement et désormais Alexandre pourra jouir à loisir de cette richesse qu'il désirait si ardemment.

Cependant, maintenant que son avenir est assuré, il voudrait revoir Mitsa. Il ne croit pas qu'elle connaisse son mariage, car il a vu les Maruno, et ils ignorent tout. Comme c'est la seule maison où Mitsa aurait pu apprendre la nouvelle, il est rassuré, et profitant d'un moment où il est libre, il annonce à sa femme qu'il est de service cette nuit et sort en la laissant ennuyée de ces heures qu'il va passer loin d'elle.

Dans la rue, il arrête un traîneau et se fait conduire strada Carol. Il relève le capuchon de son manteau militaire et brave la neige qui lui crève les

yeux et le couvre de flocons. Le traîneau va vite. Il file sur la rue en faisant sonner ses clochettes et Alexandre rêve de surprendre l'institutrice au coin du feu. C'est un dimanche elle est libre de sa journée, et il se promet un plaisir d'enfant à aller au théâtre avec elle, à souper en cabinet particulier et à finir sa nuit dans les baisers, comme au bon temps.

Il arrive. La maison est silencieuse, fermée, endormie dans la chaleur intérieure. Il secoue la neige qui le couvre et entre. La petite servante n'est pas là. Tant mieux, ils ne seront pas dérangés. Il marche sur la pointe des pieds pour surprendre Mitsa, traverse le petit salon, ouvre sans bruit la porte de la chambre à coucher et voit la jeune fille lisant et lui tournant le dos. Elle ne l'a pas entendu. Il avance lentement, lentement, retenant son sabre d'une main, prenant bien garde de ne pas faire sonner ses éperons, puis lorsqu'il est près d'elle, il lui prend brusquement la tête, la lui retourne un peu en arrière en la renversant et lui donne un baiser sonore.

Mitsa pousse un cri de surprise et de frayeur, elle se dégage et voit Alexandre les yeux rieurs, la figure épanouie dans une vraie joie.

Alors elle se rassure, mais son cœur bat très vite, très vite, sa figure prend une expression sévère, et

comme l'officier veut la reprendre, elle l'arrête d'un geste sec. Une grande émotion l'envahit; la surprise l'empêche tout d'abord de parler, mais elle se remet vite. Alexandre la regarde étonné, il lui dit de sa voix la plus caressante :

— Ma petite Mitsa ! Comme tu me reçois !

Mitsa, toujours la main étendue entre elle et lui, l'arrêtant toujours comme une barrière, lui répond, et sa voix est grave, et son regard profond est résolu :

— Comme je tereçois ? Comment veux-tu que je te reçoive ? Ta petite Mitsa n'est plus ici, elle est morte.

— Comment ?

— Oui morte, à la fin de novembre, dans l'église de Domna Balasa en apercevant celui qu'elle aimait devant un autel où l'on célébrait un mariage.

Il ne remarque pas la manière prétentieuse avec laquelle elle parle, il comprend seulement qu'elle sait tout, qu'elle a tout vu. Sous les paroles imagées à la façon des Orientaux, des Turcs leurs voisins et leurs anciens suzerains, il sentait l'amertume d'une grande déception. Et, devant l'institutrice, il se tenait gêné, ne trouvant pas un mot d'excuse dans l'attitude d'un coupable en présence de son juge. Juge inexorable que celui-là, car il était victime en même temps.

Mitsa se taisait, seulement, d'un geste elle indiquait la porte, encore ouverte.

Alexandre s'inclina. Déjà, sa fierté révoltée par ce congé hautain, se réveillait et retenait les paroles qui maintenant lui venaient en foule dans la bouche.

On ne congédiait pas ainsi un homme de sa condition. On le laissait au moins s'expliquer. Après tout il était bien bon de s'occuper encore de cette maîtresse d'école, de cette fille de rien qui prenait des airs de reine. Même si elle savait tout, elle devrait être flattée de le voir abandonner son intérieur luxueux pour venir auprès d'elle. Elle pourrait le condamner — et encore ! — s'il l'avait abandonnée complètement. Mais la preuve qu'il tenait à elle, c'était sa présence là.

Jamais il ne lui était arrivé de se voir chassé, positivement chassé, par une femme. Mais ces petites filles du commun, frottées d'un peu d'instruction, se figurent être plus que les grandes dames.

Ah ! elle le chassait ! C'est bien, elle s'en repentirait plus tard.

Et s'inclinant encore, l'air railleur et dédaigneux, il la salua d'un ironique :

— A votre aise ! Adieu mademoiselle.

Puis il sortit, laissant traîner son sabre, faisant

sonner ses éperons, cambrant sa taille et se couvrant avant d'être hors de l'appartement où personne ne le reconduisait.

Bien différent des autres, ce départ-là. Pas de longues embrassades devant la porte ; pas de dernier baiser dans le corridor ; pas de regards tendres le suivant aussi loin que possible. C'était une vraie exécution, prompte et énergique. Ah ! cela n'avait pas traîné. Un geste, et tout avait été dit. Il avait été mis à la porte comme le dernier des laquais.

Et dans la rue, pataugeant dans la neige, aveuglé par les flocons qui lui piquaient le visage, une colère méchante montait en lui, lui fouettant le sang. Il regrettait de ne pas lui avoir dit son fait, à cette femme si fière. Il ne convenait plus d'aucun tort, trouvant que la réception de l'institutrice était une insulte qu'il ne méritait pas, une insulte plus grave que tout ce qu'il avait pu lui faire. Il la traitait de drôlesse, l'abaissait jusqu'à la coureuse des faubourgs, affollée d'amour, qui se donne pour rien. Il l'aurait battue, s'il l'avait tenue. Il avait envie de retourner sur ses pas, de rentrer chez l'institutrice, de lui jeter un billet de mille francs comme une suprême marque de mépris, puis ensuite de lui cracher à la figure en lui disant :

— Je t'ai payée, tu n'es qu'une vulgaire catin !

Car ce qui l'exaspérait le plus, c'est qu'au fond, Mitsa avait le beau rôle. Elle lui avait tout donné sans vouloir rien recevoir jamais. Elle lui imposait un respect forcé ; elle sortait grandie de sa chute, acceptant noblement la rupture de cette liaison, rupture qui lui brisait le cœur et qu'elle avait supportée sans scènes mélodramatiques, sans affectation de désespoir, sans menaces, sans récrimination.

Elle était à l'église, pouvait provoquer un scandale, faire manquer le mariage, surtout si elle était enceinte, comme il le craignait. Pour cela elle n'avait qu'à sortir de la foule, qu'à venir dire à Marie Olesco, en lui montrant une lettre d'Alexandre :

— Tu n'as pas le droit d'épouser cet homme. C'est mon amant, c'est le père de l'enfant que je porte en moi. Cependant si tu le trouves encore digne de toi, prends-le ; je te l'abandonne.

Et si Mitsa avait fait cela, Marie Olesco l'aurait repoussé. Et il aurait perdu la fortune convoitée, et jusqu'à sa position. Après une pareille affaire il n'aurait plus eu qu'à donner sa démission. Ensuite qu'aurait-il fait ? Son grade lui était nécessaire, sa paie lui était indispensable pour pouvoir vivre un peu proprement. Sans cela, il serait tombé dans cette

misère, dorée à la surface, des nobles sans argent. Il aurait été forcé d'aller prendre un déjeuner chez l'un de ses amis, un dîner chez l'une de ses anciennes maîtresses, mendiant ainsi des repas aux quatre coins de Bucharest, souffrant de l'insolence des hôtes, se sachant toléré à cause de son nom, et surtout par suite de cette solidarité de caste qui empêchait les boyards riches de laisser mourir de faim les boyards malheureux. Le petit revenu qui lui était resté de l'héritage paternel suffisait à peine à payer sa toilette. Sa mère vivait des cinq cents francs par mois qu'elle recevait comme veuve d'un officier retraité, et malgré la modicité de cette somme, elle devait, de temps en temps, passer un billet de cent francs à son fils pour l'aider à solder une dette de jeu où une note de fournisseur grincheux.

Oui, elle pouvait faire cela, le forcer à spéculer sur sa beauté pour se faire entretenir par ses maîtresses; et elle ne l'avait pas fait. Elle l'écrasait encore de toute la hauteur de sa générosité.

Elle aurait encore pu, si elle l'avait voulu, si elle avait été une fille vulgaire, lui faire payer son silence, et très cher.

Cependant elle n'avait rien dit, et rien demandé,

pas même un de ces souvenirs coûteux, un de ces bijoux de prix, si chers aux femmes de toutes les conditions, autant et plus pour la valeur de l'objet que pour le souvenir s'y rattachant.

Certainement elle était supérieure à lui en tous points. Et si elle le dédaignait, c'est qu'elle l'avait jugé, et s'estimait bien plus noble que lui, tout boyard qu'il était.

Une transformation se faisait en lui, à mesure qu'il remarquait les qualités de sa maîtresse.

La première impression produite sur son amour-propre froissé disparaissait peu à peu. Le froid de l'air calmait son sang, et il en arriva insensiblement à trouver le congé donné par Mitsa comme logique.

Qu'allait-il faire chez elle ? Avait-il encore le droit de s'y présenter ? Lui, à la place de la jeune femme qu'aurait-il fait ?

Et, en son âme, il se disait qu'il se serait vengé matériellement et non moralement comme elle l'avait fait. Pourtant cette vengeance morale était bien plus forte que l'autre, elle l'avait blessé plus profondément que le vitriol, qu'à Paris, les amantes abandonnées lancent à la tête de leurs séducteurs.

Puis la manière d'agir de Mitsa le stupéfiait. Il ne s'y attendait pas plus qu'à je ne sais quoi. Depuis

huit ans qu'il courtisait les femmes, il avait vu bien des brouilles, bien des ruptures; mais toutes ses maîtresses s'étaient cramponnées à lui. Combien de lettres suppliantes n'avait-il pas reçues! et devant ses refus obstinés de renouer les liaisons brisées, combien de plaintes, de malédictions, de menaces!

Et il croyait en toute sincérité que toutes les femmes devaient agir de même.

Mitsa était une exception, sans doute. Il ignorait combien de ces intrigues d'amour, durant depuis des années, se dénouaient sans bruit, sans cris désespérés. Il ignorait combien, dans son monde, il avait coudoyé de femmes rieuses qui avaient la mort dans le cœur et ne se vengeaient pas autrement que Mitsa.

Décidément il n'était pas bien fort. C'était le premier échec qu'il subissait, et cet échec le terrassait. A cause de cette manie instinctive de l'homme qui s'attache de plus en plus aux choses qui lui échappent, il ne voulait pas renoncer à Mitsa. Il voulait là revoir à tout prix. Il voulait l'avoir encore, se buttant dans l'idée de la reprendre. Inventant un nouveau moyen de se retrouver en présence de l'institutrice, se creusant la cervelle inutilement, il arriva devant l'hôtel Hugues. Il entra, s'enferma

dans un cabinet particulier pour être seul, pour mieux réfléchir, et croyant que le meilleur était encore de s'humilier, il écrivit, pour la première fois de sa vie, une lettre suppliante.

Longtemps il resta enfermé dans le cabinet. Les mots ne lui venaient pas; il trouvait les phrases trop faibles, s'enrageant de ne pouvoir exprimer ce qu'il éprouvait, désespéré de ne pouvoir trouver quelques lignes simples et expressives, quelques idées claires et touchantes de naturel, dans la confusion de ses pensées. Il savait bien qu'avec Mitsa un seul mot dont la sincérité serait évidente, ferait plus d'effet qu'un volume bourré de phrases, ronflantes et vides comme tout ce qui est faux.

Enfin il s'arrêta à ces quelques mots :

« MITSA !

« Laisse-moi t'appeler encore de ce joli petit nom, ce sera la dernière fois si tu le veux, mais laisse-moi l'employer aujourd'hui.

« Tu as eu raison de me chasser, ton action n'étant que la conséquence de ma conduite envers toi. Oui tu as eu raison et maintenant je m'accuse moi-même et je t'assure que je me trouve bien coupable.

« Je n'ai pas d'excuses à donner, je sais que je suis inexcusable, mais je t'aime cependant; je

t'aime autant qu'il m'est possible d'aimer et j'ai une grosse peine de sentir que tu es perdue pour moi.

« Je suis entièrement à ta discrétion, tu peux me rendre bien heureux ou bien malheureux. J'avoue que je ne mérite plus aucune faveur de toi et pourtant je te supplie de m'accorder cette dernière demande.

« Pardonne-moi, si tu le peux, et tu es si bonne que tu écouteras plus ta clémence que ta justice. Pardonne-moi. J'éprouve un vrai repentir de t'avoir si injustement traitée. Je t'invoque, je te supplie, écoute-moi encore cette fois et laisse-moi aller chercher à tes pieds ce pardon que je demande et que je ne mérite pas.

« Réponds-moi à l'hôtel Hugues quand tu voudras.

« Puis-je encore signer

« Ton ALEXANDRE. »

La lettre écrite, il sentit que ce n'était pas cela du tout, mais il ne pouvait rien écrire de mieux et c'était le dixième brouillon qu'il faisait. Il la recopia donc, écrivit le nom et l'adresse de Mitsa sur l'enveloppe et l'envoya porter par le cocher d'un traîneau, avec ordre d'attendre une réponse.

Il resta au restaurant, espérant un retour d'amour fléchissant le cœur de Mitsa, mais une demi-heure

après le cocher revint et lui tendit un petit paquet cacheté. Alexandre rompit la cire et retrouva là, toutes ses lettres à Mitsa, plus un petit billet ne contenant que ces trois lignes :

« MONSIEUR,

« La rose effeuillée ne refleurit plus. Je trouve inutile de vous recevoir.

« Je vous salue.

« M. C. »

Alexandre resta un moment très pensif, écrasé par cette réponse qu'il comprenait logique et presque inévitable. Puis sa colère de tout à l'heure lui revint. Ces lettres renvoyées annonçaient bien une rupture définitive. Elle le méprisait donc bien et le jugeait capable de toutes les infamies puisqu'en se désarmant elle ne lui demandait même pas sa correspondance à elle.

Il sortit du café et rentra chez lui dans un état de grande exaspération. Il était si furieux qu'il en oubliait la prudence la plus élémentaire. Ainsi il repoussa sa femme qui, toute joyeuse, accourait au devant de lui, et qui resta désolée et blessée de cette rudesse après si peu de temps de mariage.

Il s'enferma dans la bibliothèque, jeta ses lettres dans la cheminée flambante, regarda les feuillets

minces se tordre sous la flamme et se changer en cendre, et se laissa tomber sur le divan occupant le fond de la pièce.

La chaleur de la chambre ne tarda pas à lui être insupportable. Il ouvrit la fenêtre et s'appuya sur l'appui de fer qui lui glaçait les bras, malgré l'épaisseur des manches de son manteau qu'il n'avait pas encore enlevé.

Sous la fenêtre, dans la cour, son ordonnance aidait le cocher à nettoyer les harnais et le traîneau dans lequel M. Olesco avait fait des courses.

Les deux hommes, vêtus d'une jaquette fourrée, essuyaient les brides suspendues au haut de la porte de la remise, toute grande ouverte, et tout en frottant le cuir verni, ils causaient entre eux à voix assez haute pour qu'Alexandre — qu'ils croyaient absent — pût les entendre.

Les salons donnaient sur la rue, ainsi que la chambre de Marie. La bibliothèque, très vaste, la salle à manger et l'office étaient seuls situés sur la cour. Comme ce n'était pas l'heure des repas, les deux frotteurs pensaient n'avoir à craindre aucune oreille indiscrete, et se communiquaient librement leurs réflexions sur leurs maîtres.

Les deux hommes étaient d'avis différents : le co-

cher soutenait Marie tandis que le soldat prenait parti pour son capitaine, très bon pour lui et pas du tout exigeant.

Alexandre les entendit donc et ce qui se disait au-dessous de lui n'était pas fait pour apaiser sa colère.

Le cocher répliquait à une phrase du hussard :

— Laisse-moi donc tranquille « frate (1) ! » Ton capitaine a eu de la chance d'être remarqué par notre demoiselle. Il n'en trouvait pas tous les jours comme celle-là.

Le soldat répondait :

— Lui ? On voit bien que tu ne le connaissais pas. Mais il en avait de toutes les couleurs, et je te prie de croire que les dames étaient en majorité. Eh bien, il était très juste, mon capitaine, les dames n'étaient pas mieux traitées que les bourgeoises. Et quand elles l'embêtaient trop il les envoyait au diable.

— Eh ! eh ! on n'envoie pas les dames au diable.

— Tu crois ça ! Imbécile, va. Il fallait voir comme elles lui revenaient changées ; de vraies brebis, quoi.

(1) Littéralement : frère, mais servant plutôt d'interjection ; souvent répété dans les conversations des Roumains.

— Tu ne me diras pas qu'il en ait eues de plus belles que sa femme !

— Allons donc ! Tu la prends pour une sainte Vierge, ta maîtresse. Si tu voyais la dernière amante du capitaine, tu changerais d'avis.

— Hum !

— Tu as beau faire le malin ! c'est comme ça. Et si bonne malgré sa beauté. Rien qu'en la voyant, on aurait dit qu'elle vous rendait joyeux. Pourtant la dernière fois que je l'ai vue, c'était à Câmpina, elle pleurait, parce que le capitaine ne voulait pas la garder auprès de lui.

Alors, il l'a expédiée aussi, cette merveille ?

— Oui ; comme les autres. Et ma foi, il a eu tort, car on n'en voit plus comme ça dans le monde que le diable a rempli de ses enfants.

— Et pourquoi l'a-t-il « lâchée » ?

— Est-ce qu'on sait ! Des lubies qui lui passent par la tête. Pourtant le soir, quand il est revenu de la gare, il n'avait pas le nez haut.

— Il la regrettait ?

— Je te crois qu'il la regrettait ! La preuve c'est que la veille de son mariage il est retourné chez elle ; je l'ai suivi, je l'ai vu entrer.

— La veille de son mariage ?

— Oui. Tu vois qu'il n'y tient pas tant que ça à ta maîtresse.

— Si elle l'avait su !..

— Eh bien ! Tu crois qu'elle ne l'aurait pas pris ?

— Certainement.

— Crétin, va ! Elle l'aurait pris quand même avec les quatre doigts et le pouce. Elle en était aussi folle qu'aujourd'hui. Je ne sais pas ce qu'il leur fait, mais toutes les femmes sont folles de lui.

— Il a un enchantement dans sa poche.

— Il ne faut pas rire, cela se pourrait bien.

Mais si sa dernière amante voulait, elle le reprendrait quand elle le voudrait, et après le « tirerait par la corde (1) », et ce serait bien fait, car c'est un vrai bandit qui se fiche trop des femmes.

— Il sera pincé une fois ou l'autre.

— Eh ! « frate », le diable me prenne si je ne le lui souhaite pas.

— Madame le coiffera.

— Elle ? Jamais. C'est lui qui lui en fera porter. Elle n'a pas tout pleuré au berceau. Si quelqu'un lui en remontre, ce sera Mitsa, sa dernière. Elle a des yeux grands « comme tous les jours », et avec ça, faite comme les « femmes de pierre » du musée. Si

(1) Se moquerait de lui.

elle apprenait son mariage, la foudre m'écrase s'il ne passerait pas un mauvais quart d'heure !

— Il faut le lui faire savoir.

— Ah ! ça non ! Ça ne nous regarde pas et le premier qui le ferait, je ne lui dis que ça !... Mais si elle apprend la chose par hasard, l'officier pourra se lécher le bec ; ce sera fini.

— Tu crois ?

— Oui. Mais est-ce qu'on sait ! Les femmes sont si bêtes. Malgré tout, je la crois de tête, cette Mitsa, et je serais très étonné qu'elle ne le fasse courir un bout.

Alexandre n'en voulut pas entendre plus long, il appela son ordonnance et referma la fenêtre.

Lorsque le soldat se présenta, il le gronda de son indiscrétion, et le menaça de le renvoyer au régiment, à la moindre incartade et au moindre mot indiscret.

XV

ROYAUME DE ROUMANIE

—
MINISTÈRE DE LA GUERRE
—

Secrétariat général
—

Bucarest, Décembre, 188...

A Monsieur le capitaine Nicou (Alexandre).

« J'ai l'honneur et le regret de vous annoncer que votre demande relative à votre séjour à Bucarest a été repoussée. Vous êtes donc invité à vous trouver à votre poste à Constanza — Kustendjé, — Dobrodja, le 22 du mois courant.

« Agréez l'assurance de tout mon respect.

« Le Secrétaire général

(Signature illisible). »

Alexandre n'eut pas une déception trop grande en lisant cet avis. Il en fut presque satisfait. La Capitale

lui était à charge depuis que Mitsa refusait de le recevoir. Le refus de l'institutrice augmentait son amour pour elle ; il le sentait renaître aussi violent qu'au mois d'avril, alors qu'il était dans toutes la joie des premiers temps de la possession.

Il fit prévenir sa femme qu'il avait à lui parler.*

Marie entra en fraîche toilette du matin, toute blanche dans son grand peignoir de velours bleu garni de points d'Angleterre. Ses cheveux noirs ramassés sur le haut de la tête, la grandissaient, et sous les plis amples du velours le pied paraissait plus petit dans la pantoufle brodée d'or.

— Tu me demandes, mon ami ?

— Oui. Tiens, lis ce que je viens de recevoir.

Et il lui tendait la lettre du Ministère de la guerre. Elle la prit, la parcourut et la lui rendit, toute attristée de ce départ à courte échéance, de cet ordre formel donné poliment, mais sans explication, comme tous les ordres militaires.

— Que penses-tu faire ?

— Obéir, parbleu ?

— Oh !

Et le ton de la jeune femme contenait un reproche timide.

— Vois-tu un moyen de faire autrement ?

— Oui.

— Lequel ?

— Donne ta démission.

— Donner ma démission, renoncer aux étoiles de général, alors.

— Oh ! dans quinze ans peut-être ces étoiles, en admettant que tu avances vite, et avec le gouvernement libéral, presque républicain de M. Bratiano, tu cours le risque de voir une quantité de parvenus te passer devant.

— J'étudierai.

— Toi ? Tu aimes trop tes aises pour t'astreindre à un travail suivi et sérieux. Et tu as raison. Laisse donc cela à ceux qui n'ont pas d'autres moyens d'arriver. N'est-ce pas, tu donneras ta démission ?... Pour moi... Pour me faire plaisir...

Alexandre vit tant de prière dans les yeux de sa femme qu'il n'osa pas refuser carrément : — Même en donnant ma démission je serai forcé de partir maintenant. Comme cette démission ne serait basée sur aucun motif sérieux on me ferait attendre un temps infini avant de l'accepter, peut-être trois mois, peut-être six mois, et jusque-là je suis bien obligé d'obéir.

Marie baissa la tête. Elle vit que le départ était inévitable ; puis prenant un parti, elle dit :

-- Je pars avec toi. Tu m'emmènes !

Alors Alexandre refusa :

— Comprends donc, je ne connais pas le pays. Il faut que je me cherche un logement, que je m'installe. Il fait froid. Tu tomberais malade en route. D'ailleurs, là-bas, tu ne trouverais aucune des commodités de la vie. On ne doit voir que des Turcs qui ne savent pas notre langue. Ce n'est pas civilisé, mal organisé. Enfin tu t'y ennuierais beaucoup, car je ne pourrais guère rester auprès de toi. La cavalerie est toujours en campagne dans un pays à peine soumis.

Marie reprit, fâchée :

— Un joli cadeau que les Russes nous ont fait là.

— Un cadeau ! Ils se sont bel et bien payés en nous prenant la Bessarabie.

— Donc, tu ne m'emmènes pas ?

— Impossible, ma pauvre amie. Que ferais-tu maintenant au bord de la mer Noire ! Plus tard, ce printemps, tu viendras me rejoindre. Sois raisonnable. Ce n'est pas ma faute si je ne puis passer les fêtes avec toi. J'en suis plus fâché que toi, crois-le bien. Maintenant avertis tes parents. Tiens montre-leur l'ordre qu'ils ne croient pas qu'il y a mauvaise volonté de ma part.

Marie reprit la lettre et sortit, boudeuse et mécon-

tente, non contre Alexandre, mais contre le Ministre. Son père et sa mère se récrièrent en apprenant la nouvelle. Ils accoururent vers Alexandre en déclarant que c'était une infamie, qu'on n'agissait pas de la sorte, que les Ministres — libéraux — étaient plus tyrans que les conservateurs.

Monsieur Olesco criait :

— Aux élections je me présente à la députation, dans le district de Teleorman; j'ai deux grandes terres, je suis populaire, je me fais nommer haut la main, et une fois à la Chambre je les arrangerai ces Libéraux.

Il ne parlait de rien moins que de culbuter le Ministère, de devenir lui-même premier Ministre, et alors, gare aux Bratianistes et Rossettistes, c'est-à-dire aux Libéraux.

Mais les cris ne servaient à rien, il fallut faire les préparatifs du voyage.

Pendant que Marie surveillait les laquais emplissant les malles, Alexandre sortit acheter les différentes choses indispensables pour une installation dans un pays où il ne trouverait rien ou presque rien.

Devant l'hôtel Hugues il rencontra Georges Maruno, qu'il n'avait pas vu depuis un certain temps. Le magistrat l'aborda. Tout de suite il fut au fait des

désagréments de l'officier, il se réjouit de ce départ qui le débarrassait d'un rival heureux. Georges Maruno savait maintenant à quoi s'en tenir sur les rapports existants entre Mitsa et le capitaine.

Une indiscretion de la petite servante hongroise l'avait mis au courant de la situation. Il avait douté, malgré tout, d'abord, puis avait vu entrer Alexandre chez Mitsa le soir et ne l'avait pas vu ressortir, quoiqu'il ne se fût retiré lui-même qu'à minuit du café par la vitre duquel il inspectait la maison de l'institutrice. Toute sa joie de croire Mitsa pure et libre s'était évaporée à cette vue, comme s'évapore un nuage sous les rayons d'un soleil ardent.

Ses dernières illusions l'avaient quitté, pour toujours cette fois. Et, devant cette déception très cruelle pour lui, il était redevenu le triste et impassible magistrat des premiers jours. Pour se distraire, comme lors de l'abandon de Pauline Robert, jadis à Paris, il s'était remis au travail. Il s'absorbait dans l'examen des dossiers, dans les livres de procédure, dans l'explication des gros livres de jurisprudence. Il préparait, aux heures que le tribunal lui laissait, un travail sérieux, savant, d'une logique très serrée et d'une exposition très claire, sur les récidivistes. Et malgré la peine profonde qu'il ressentait, il rédi-

geait son ouvrage en ne s'éloignant jamais d'un point de départ tout humanitaire jusque dans les parties sévères. Il établissait des catégories diverses, n'admettait pas que les cas d'adultère, par exemple, pussent être poursuivis aussi sévèrement que les législateurs le voulaient. Le divorce, existant dans les lois roumaines, lui paraissait suffire. Les époux traduits à la barre pour adultère seraient déclarés divorcés, et le divorce prononcé en faveur du lésé, mais on devait abolir cette peine de la prison comme anormale et barbare, dont les juges eux-mêmes seraient frappés si toutes les liaisons irrégulières venaient à être connues.

Plus tard, Alexandre Nicou étant au camp, il avait revu Mitsa donnant la leçon chez sa mère. Sous l'indifférence de l'institutrice, il avait cru voir une tristesse résignée, et sentant bien que ses démarches, que ses déclarations d'amour seraient plus mal reçues encore que sa première tentative de rapprochement, il avait adopté une grande réserve dans ses rapports avec Mitsa. Mais depuis une quinzaine de jours, il avait lu un profond abattement sur les traits de la jeune femme. Un désespoir résigné se montrait dans la blancheur malade des joues, dans le cercle bleuâtre cernant des yeux fatigués de pleurer,

dans ces regards distraits qu'elle jetait sur toute chose, dans la voix grave avec laquelle elle parlait.

Maintenant qu'il apprenait le nouveau départ d'Alexandre et son absence prolongée, — six mois, un an peut-être, — il se demandait si c'était bien la seule cause de la douleur de Mitsa, où s'il y avait une autre cause plus sérieuse, une rupture définitive, par exemple.

Une rupture devait être définitive avec le caractère de l'institutrice. Et son égoïsme se réjouissait. Seulement il faudrait tenter de savoir si la rupture avait réellement eu lieu. Dans le cas affirmatif, il pourrait essayer, sans crainte, de devenir l'amant de Mitsa. Une femme abandonnée aime à trouver un consolateur, et ce consolateur, d'abord simple ami à l'apparence dévouée, confident discret des malheurs passés, ne tarde pas à devenir l'amant. En amour, ce n'est que le premier amant qui est long à accepter ; le second est pris presque insensiblement, par le besoin que la femme éprouve de sentir un être attentif à lui plaire à côté d'elle. Il faisait la remarque que les trois quarts du temps, l'homme se lassait et se retirait le premier. Il devait en être ainsi dans le cas présent. Le principal était de regagner la confiance de Mitsa. Il s'y mettrait de tout son pouvoir,

et s'il réussissait... s'il réussissait, Mitsa était à lui. Il la voulait d'autant plus qu'il avait cru devoir y renoncer à jamais. Il rentra à la maison, éprouvant une grande satisfaction. La douleur de la jeune femme lui paraissait une vengeance pour ce qu'elle lui avait fait souffrir. Oh! s'il pouvait devenir l'amant de Mitsa, comme il « lâcherait » la Vintilesco, cette actrice qu'il continuait à voir par habitude, par ennui d'être sans maîtresse.

Le soir, à l'heure habituelle Mitsa arriva chez M^{me} Maruno. Tinka étant indisposée et M^{me} Maruno très occupée, Georges se chargea de prévenir l'institutrice. Par calcul, il ne se présenta pas au salon où elle attendait. Il lui fit simplement dire que la leçon n'aurait pas lieu ce soir. Mitsa partit.

Il la laissa s'éloigner, puis sortit à son tour.

Il arriva strade Carol, dix minutes après qu'elle fût rentrée, demanda à lui parler de la part de sa mère et fut reçu. Mitsa pensait qu'il venait pour expliquer la cause empêchant la fillette de prendre sa leçon.

Seul avec elle, au petit salon, il s'acquitta, en effet, de sa commission, puis remarquant l'air réservé de l'institutrice et la place éloignée de lui qu'elle avait choisie, il trouva là un moyen d'entreprendre une autre conversation, bien plus importante pour lui :

— Vous m'en voulez donc encore, de mon audace passée, demanda-t-il ?

Mitsa, très sérieuse, le regarda et répondit :

— J'espère que vous n'allez pas recommencer.

— Non, non ; rassurez-vous. J'ai eu tort, je le reconnais. Je vous respecte trop pour que vous entendiez de ma bouche le moindre mot mal placé, ou pour que vous me reprochiez le moindre geste. Seulement je suis vraiment peiné de voir que vous me traitiez en ennemi ou en importun.

Il sortit un portefeuille de sa poche, y prit une photographie et la tendit à l'institutrice.

— Tenez ; regardez cette « pose ». Ne trouvez-vous pas que la personne vous ressemble ?

Mitsa regarda, sans quitter son air sérieux, puis elle rendit la photographie à Georges en disant :

— En effet, il y a une grande ressemblance entre cette personne et moi.

Georges reprit :

— Vous aussi vous trouvez. Eh bien, c'est cette ressemblance qui est cause de mon importunité passée et, conséquemment, présente.

Mitsane comprenait pas encore, Georges poursuivit :

— Oui, c'est cette ressemblance. C'est une petite histoire que je vais vous dire, si vous avez le temps de

m'entendre, et si vous me permettez de vous la conter.

Mitsa était désœuvrée ; de plus Georges Maruno avait l'air de sincèrement regretter son inconséquence passée. Puis elle n'était pas fâchée d'entendre quelque chose qui pût la distraire, l'arracher à la méditation pénible dans laquelle elle s'absorbait dès qu'elle était seule, surtout à ces heures silencieuses de la nuit tombante qui versent une tristesse infinie dans les âmes blessées. Elle permit.

Georges Maruno raconta tout un épisode de sa vie d'étudiant, là-bas, loin, bien loin, à Paris. Il lui dit toute l'histoire de sa liaison avec Pauline Robert — dont il lui avait montré la photographie. — Il dépeignait son amour pour cette fille légère, éclosé dans la boue des égouts parisiens et devant fatalement y retomber un jour. Et pendant qu'il parlait sa voix s'émouvait, non pas de cette émotion factice et faussée des comédiens débitant une tirade à effet, mais de cette émotion sincère, la seule touchante et vraiment communicative parce qu'elle est réelle et causée par une véritable douleur.

Et Mitsa trouvait cette voix douce lorsqu'elle lui racontait les heures joyeuses, les parties de plaisir dans les bois de Meudon ou la forêt de Fontainebleau. Elle la trouvait douce aussi et plus même

lorsqu'elle lui disait les heures désolées dans la petite chambre vide, abandonnée par l'amante sans cœur, privée maintenant de la note claire des rires perlés de femme. Et les paroles de Georges Maruno, la peinture de son désespoir à lui, réveillaient son désespoir à elle. Et la plaie que Georges montrait saignante encore dans son cœur, lui faisait sentir le tourment de sa plaie à elle, et lorsqu'elle leva la tête et vit les yeux humides du jeune homme au souvenir de son amour passé, elle pleura, elle aussi, en pensant à son amour, à elle, pour l'homme vaniteux qui lui avait préférée une femme riche.

L'émotion rapprochait ces deux êtres que l'amour laissait brisés et tout vibrants de leur tendresse trahie.

Pourtant l'histoire de Georges, cette histoire dont le récit amenait un résultat dépassant ses espérances, était banale comme celle de tous les amoureux trompés. Il fallait être amoureux soi-même pour comprendre les choses qu'il disait et ne pas en rire.

Pendant un moment tous deux restèrent immobiles, écoutant en eux la voix des souvenirs qui parlait haut, qui réveillait toute l'amertume du premier jour d'abandon.

Puis Georges continua. Il expliqua comment la

première fois qu'il avait vu l'institutrice, il avait été frappé de sa ressemblance étonnante avec Pauline Robert ; comment il s'était figuré que Mitsa lui était envoyée par une divinité miséricordieuse. Il l'avait aimée sans oser le dire, puis lorsqu'il avait parlé, l'attitude de la jeune femme l'avait ramené à la notion exacte de la réalité. Il avait compris l'inutilité et la folie de cette nouvelle passion et il s'était repenti d'avoir chagriné l'institutrice par un aveu intempestif. Maintenant ; si elle voulait bien oublier ce qui s'était passé, si elle lui permettait de lui offrir son amitié et si elle daignait lui donner la sienne en échange, il serait bien heureux. Jamais elle ne pourrait avoir un ami plus dévoué, et un ami qui ne demanderait jamais à être mieux que cela.

En disant cette dernière phrase, il n'était plus sincère, car il désirait la jeune femme autant qu'il pouvait la désirer, mais Mitsa toute troublée par le réveil de ses sentiments à elle, ne prit pas garde, et ne distingua pas le manque de franchise de la fin de la phrase. Elle crut Georges Maruno parfaitement loyal, et confiante dans cette amitié qui s'offrait à elle juste au moment où elle se sentait si isolée, elle accepta et tendit sa main au jeune homme en disant :

— J'accepte, Monsieur Maruno. Soyons amis, mais de vrais amis. La vie nous paraîtra moins pénible à tous deux, car moi aussi j'ai eu mes jours de souffrance, sans qu'on s'en soit douté.

Georges était trop bien élevé pour demander la confiance de Mitsa. Il se contenta de lui serrer la main, comme à un bon camarade.

Ils restèrent encore un moment à causer. Toute gêne avait disparu. Ils étaient heureux d'avoir les mêmes goûts, la même communauté d'idées. Ils aimaient les mêmes auteurs, les mêmes compositeurs, et comme en causant l'heure du dîner était venue, Mitsa, voulant prouver à Georges qu'elle le considérait en véritable ami qu'on connaît de longue date, lui demanda s'il voulait partager son repas, bien maigre sans doute à côté de ceux auxquels il était habitué, mais offert de bon cœur. Georges accepta, croyant retrouver ses heures d'étudiant, et repensant à sa rue Soufflot, où il avait vécu cinq ans avec le Panthéon d'un côté et le jardin du Luxembourg de l'autre.

Lorsqu'il partit, le soir à neuf heures, après avoir fait de la musique — et c'était la première fois que Mitsa en faisait depuis sa rupture définitive avec Alexandre, — Georges était tout heureux.

Sa conversation avec l'institutrice lui avait permis de la juger à sa juste valeur. Elle était intelligente malgré la couche subsistante de superstition, reste de son éducation première, entretenu par cette religion orientale aimant le surnaturel, et par les croyances nationales, empreintes encore de toute la simplicité et l'ignorance populaires.

Il se retira content de sa soirée, espérant beaucoup de l'avenir, mais se disant que même [si Mitsa ne devenait pas sa maîtresse, il serait heureux de la conserver comme amie.

Mitsa, de son côté, se disait qu'elle avait mal jugé Georges Maruno ; il valait mieux qu'elle ne le pensait : il avait un cœur excellent et, malgré sa naissance et sa fortune, n'était pas fier du tout. Elle attribuait cette dernière qualité à l'influence des mœurs françaises et à la camaraderie forcée que les étudiants ont entre eux, quelles que soient leur origine et la position des parents. Elle fut sincèrement satisfaite de cette amitié et, après la dure épreuve qu'elle venait de faire avec Alexandre Nicou, elle ne pensa pas une minute qu'elle pût reprendre un amant. Donc elle s'endormit plus tranquille cette nuit-là et son amour pour Alexandre, amour un instant réveillé par le récit de Georges, se rendormit, pâlisant de

plus en plus, sombrant de jour en jour sous un grand mépris, devant fatalement aboutir à une profonde indifférence.

XVI

Alexandre Nicou était à Constanza depuis huit jours. Il était parti seul, au grand chagrin de sa femme qui ne voulait pas se rendre aux raisons invoquées pour voyager et s'installer seul, là-bas au bord de la mer Noire. M^{me} Olesco avait dû intervenir, pour décider sa fille à rester à Bucarest, mais Alexandre avait promis de venir faire une courte échappée dans la capitale, aussi souvent que les loisirs de son service le lui permettraient.

Il était parti sans voir Mitsa dont il n'osait plus franchir la porte. Mais un grand changement s'était fait en lui. Depuis qu'il sentait sa maîtresse irrémédiablement perdue pour lui, il essayait de vaincre la passion dévorante qui le reprenait de plus en plus ; mais cette lutte contre lui-même ne servait qu'à

augmenter son amour et à lui causer une souffrance laissant tout son corps courbaturé.

Maintenant même il pensait à Mitsa en regardant par la fenêtre de sa chambre d'hôtel, la mer hurlante, écrasant le rivage sous les vagues monstrueuses que le vent du nord soulevait. Au loin une brume épaisse, des nuages gris voilaient l'horizon et du ciel d'un blanc crayeux des flocons rares, fins, glacés tombaient par moments fouettant les murs, crépitant sur les vitres secouées sous les puissantes rafales du large. Et Alexandre comparait l'orage bouleversant la nature à l'orage intérieur qui le terrassait.

Dans l'hôtel la femme d'un officier, des nouveaux venus comme lui, jouait du piano et chantait une romance italienne de Francesco Tosti. Dans l'intervalle de deux bourrasques, il entendait la voix glapissant :

Lieto ricordo d'un amor che fu,...
Jo l'amo tanto ed ei non m'ama piu.

Cette voix, ces paroles l'exaspéraient comme si elles eussent été faites pour lui, comme si on les lui jetait à la face d'un air ironique, raillant sa douleur. Et la femme continuait appuyant sur les notes hautes, chantant peut-être pour lui plaire,

pour fixer son attention lorsqu'il la rencontrerait.

Heureusement le bruit de la mer qui hurlait plus fort, furieuse et déferlante avec un fracas inouï sous un retour de la rafale, couvrit la voix de femme et l'étouffa comme une détonation d'artillerie étouffe un gazouillement d'oiseau moqueur.

Les vagues moutonnaient, noires frangées d'écume blanche, puis venaient s'assommer sur les galets de la côte avec un bruit de tonnerre foudroyant des cailloux.

Au loin une petite barque faisait des efforts inutiles pour rentrer dans le port.

Alexandre la regardait danser sur la crête des lames, disparaître dans des abîmes toujours renouvelés, puis reparaître encore, bondissant comme un bouchon de liège.

Sur la côte des soldats regardaient aussi, mais pas un n'osait aller au secours de cette embarcation évidemment en perdition. On comprenait que c'était inutile, que ce serait aller à la mort sans profit pour personne, et les soldats détournaient la tête en faisant des signes de croix, comme s'ils ne voulaient pas assister à une exécution capitale.

Alexandre prit une longue vue, ouvrit la fenêtre, et pendant que le vent s'engouffrait dans la chambre

en renversant tout dans un envollement des rideaux, il regardait les deux hommes qui montaient la barque.

Ils avaient largué la voile et tous deux crispaient leurs mains sur la barre du gouvernail, mettant le cap sur le port, voulant profiter du vent qui les poussait à la côte, mais craignant de chavirer s'ils tenaient le moindre bout de toile.

Tout à coup, il vit les deux marins tomber renversés par un coup de barre, tandis que le gouvernail arraché de ses gonds était emporté. Les deux hommes se virent perdus sans doute, car ils s'accroupirent dans le fond du bateau, se cramponnant aux traverses de bois. Pourtant un des hommes ne voulut pas se résigner à cette mort inévitable. Il enjamba le bordage et se jeta dans la mer, nageant vigoureusement pendant que son compagnon et la barque filaient en dérivant vers le point de la côte où tout devait s'anéantir.

Alexandre s'intéressait à cette lutte pour la vie comme si lui-même avait été en cause. Il haletait, se penchait en avant chaque fois que l'homme disparaissait entre deux lames, et il respirait largement chaque fois que sa tête pointait à la crête des vagues, noire dans l'écume blanche.

Le vent se calma un instant, et pendant ce moment de répit accordé au nageur il entendait la foule grossissante, massée devant le port, crier :

— Courage, tu y es bientôt.

— Nage, nage !

— Tiens bon, on va à ton secours !

Puis dans l'intérieur de l'hôtel la même voix glapissait toujours le refrain :

Lieto ricordo d'un amor che fu...,
Io l'amo tanto ed ei non m'ama piu !

Furieux contre ce chant qui montait jusqu'à lui lorsqu'un homme était en train de se débattre contre la mort, il ouvrit sa porte, sortit sur le carré et cria :

— C'est stupide de chanter, quand un homme se noie devant nos yeux.

La chanteuse se tut ; il entendit des fenêtres qui s'ouvraient, des voix qui demandaient :

— Où cela ? Où est-il cet homme qui se noie ?

Il revint à la croisée. Maintenant avec sa longue vue il distinguait très bien les traits du nageur lorsque celui-ci apparaissait au dessus de l'eau. L'homme penchait la tête pour avaler moins d'eau ; ses cheveux collaient sur son front ; sa figure inondée avait

une expression sauvage exprimant une volonté énergique d'échapper à la mort qui l'attirait.

Sur le rivage tout le monde était anxieux. Des Roumains gesticulaient pendant que des Turcs reconnaissables à leurs fez, regardaient, impassibles en apparence.

L'homme n'était plus qu'à une centaine de mètres de la côte. Il entrait maintenant dans la bataille furieuse des vagues refoulées contre celles arrivant du large, et pris entre ces deux forces qui neutralisaient ses efforts, il avançait lentement. Seulement on comprenait qu'il s'acharnait dans ce combat pour l'existence. Une bourrasque plus violente soufflait de la haute mer. Les vagues s'écrasaient plus bruyantes sur les galets et, en se retirant, faisaient jaillir à une grande hauteur et en longues gerbes d'écume les lames accourant du large. L'homme entraîné dans cette poussée effrayante avançait plus rapidement. Parfois on voyait la moitié de son corps émerger des flots enragés.

Mais devant cette recrudescence de la tempête, une nouvelle crainte troublait les assistants : si le nageur n'était pas submergé, il serait certainement tué sur les pierres où les vagues le précipiteraient.

Une dizaine de soldats et de marins s'avancèrent,

battus par l'eau, souffletés par l'écume, mais tenant bon quand même sous le choc effrayant, grâce à leur nombre et à leur idée de se tenir serrés les uns contre les autres.

Enfin le nageur apparut ; une vague monstrueuse le jeta contre ceux qui étaient entrés dans l'eau, brisant leur carré, les culbutant comme des soldats de bois et les attirant presque dans son remous. Lorsque la foule vit tous les hommes se relever et sortir en courant de l'écume, il y eut un grand soulagement. Vite on s'empressa autour du naufragé et de ceux des hommes que la violence du coup avait contusionnés. Le nageur, un pauvre diable de pêcheur turc, était évanoui, tant par suite du choc ou de la fatigue, que par suite de l'émotion qu'il avait ressentie en se voyant sauvé.

Un médecin militaire, qui accourait, ordonna de le faire transporter dans une maison voisine et le fit revenir à lui. Alors, Alexandre, harassé d'avoir contemplé cette lutte féroce des éléments et de l'homme ferma sa fenêtre et se laissa tomber comme une masse sur un canapé.

Ouf!... Ce pêcheur était un brave. Il s'était vaillamment défendu ; et Alexandre au fond de lui-même se demandait si son courage à lui n'aurait pas som-

bré dans cette bataille disproportionnée et désespérée.

Et pendant qu'il réfléchissait, la nuit venait. La mer noircissait, noircissait, voilant l'horizon et s'étendait jusqu'au ciel qu'aucune étoile n'illuminait. Alexandre sentait revenir son ennui terrible en contemplant cette immense tache d'encre qui mettait comme un voile de deuil devant sa fenêtre, et ce voile de deuil c'était celui qui recouvrait à jamais l'amour que Mitsa avait pour lui. Il aurait beau se débattre comme le nageur. La mer était plus miséricordieuse que Mitsa; il ne toucherait plus jamais le but si ardemment convoité.

A Bucarest Mitsa et Georges Maruno se trouvaient ensemble dans le petit salon. A la clarté de la lampe ils corrigeaient tous deux des dictées et des compositions.

Le grand travail que Georges Maruno avait entrepris sur les Récidivistes, gisait inachevé et oublié au fond d'un tiroir, et il était probable qu'il ne serait jamais repris et continué. Depuis que les jeunes gens étaient devenus des amis, Georges passait souvent une partie de la soirée chez Mitsa, et ils vivaient sur un pied de douce camaraderie.

Insensiblement ils en étaient venus à ne plus se dire Monsieur et Mademoiselle, et maintenant ils s'appelaient simplement Georges et Mitsa, ce charmant diminutif que les Roumains ont inventé pour Marie.

Les fêtes de l'An étaient passées, et Georges se promettait que la nouvelle année amènerait du changement dans sa vie. Mitsa, elle-même, sentait ses chagrins diminuer, sa douleur s'effacer lentement mais sûrement.

Ce soir-là, tous deux corrigeaient les devoirs que les écolières avaient dû faire pendant leur semaine de vacance. Et en parcourant ces pages empreintes d'idées étranges écrites dans un style enfantin, tous deux se communiquaient leurs impressions en se lisant à haute voix les passages les plus marquants.

Seulement, de temps en temps, Mitsa disait au jeune homme :

— Georges, je vous en prie, ne marquez pas les notes, vous êtes beaucoup trop indulgent. Ainsi voici une composition à laquelle vous accordez un neuf et moi je ne lui donne qu'un sept.

— Vous avez tort, mon amie. Il y a une bien jolie phrase.

— Laquelle ?

— Celle-ci : « Maman me promettait toujours un petit frère et c'est encore une petite sœur qu'elle m'a donné. Une autre fois je lui dirai de faire attention de ne pas se laisser tromper. » Ne trouvez-vous pas la naïveté de cette petite adorable ?

— Ce n'est pas une raison pour lui donner une bonne note. Son style est déplorable.

— Ah ! si vous voulez demander du style à des enfants, ma chère Mitsa, vous ne serez jamais contente. Moi je cherche l'idée, de nos jours il y a si peu de personnes qui en ont, et je vous ferai remarquer qu'à de rares exceptions près, ce sont les plus imbéciles qui écrivent le mieux.

Mitsa souriait et s'amusait des sophismes de Georges. Elle se plaisait à lui entendre développer ses théories frondeuses, prouvant ou essayant de prouver toujours le contraire des choses admises, plaçant le faux avec une verve qui lui venait de son séjour à Paris, et soutenant les paradoxes les plus abracadabrants.

Mais Mitsa continuait la correction de la dernière composition et Georges prit sur la table le volume des poésies d'Alexandre A. Macedonsky : c'était un de ses poètes favoris ; il le comparait, à Byron, mais un Byron ayant écrit dans une langue peu connue de

l'Occident, ce qui le faisait malheureusement ignorer de ce monde parisien qui établit les réputations. Il ouvrit le volume au hasard et tomba sur une charmante poésie, pleine d'une mélancolie bien douce et d'une connaissance bien profonde du cœur humain. Cette poésie intitulée :

Tu ce esci a naste (1)...

l'absorba jusqu'au moment où Mitsa eut achevé son travail. Alors tous deux, accoudés l'un à côté de l'autre, parcoururent le livre s'arrêtant aux poèmes qui leur paraissaient les meilleurs, et l'état encore triste du cœur de Mitsa préférait les notes d'une douceur poignante aux longs cris passionnés qui caractérisent le beau talent du poète Macedonsky.

Une petite poésie arrêta longtemps Georges et Mitsa ; tous deux ils la répétèrent doucement :

Pe când e cerul mai senin,
Pe când e diuș mai frumoasă,...
Tresare în piept un vechiu suspin,
O veichie rava dureroasă (2).

Mitsa et Georges se regardèrent longuement. Tous deux avaient la même pensée poignante au souvenir

(1) Toi qui es à naître.

(2) Quand le ciel est le plus serein,
Quand la journée est la plus belle,
Tressaille encore dans mon sein
Une vieille douleur cruelle.

du moment si atrocement douloureux où ils avaient vu l'amour trahi, et ils fermèrent le livre, n'osant se regarder, muets tous deux, absorbés dans l'évocation du passé dont les heures mauvaises leur revenaient, toutes fraîches et frémissantes encore, à la mémoire.

Et le soir, lorsqu'ils se séparèrent, ils se donnèrent une poignée de main forte comme la pitié qu'ils avaient l'un pour l'autre, à la pensée de tout ce que l'amour leur avait déjà fait souffrir, et cependant ils sentaient que c'était bon d'aimer et d'être aimé et que l'homme comme la femme ne sont pas créés pour vivre isolés et séparés éternellement.

XVII

Cependant Mitsa était enceinte.

Un jour, malgré l'espoir persistant qu'elle conservait dans son ignorance des mystères de la nature humaine, le doute n'avait plus été possible. Elle avait ressenti un coup violent, comme si ses flancs remuaient, et toute pâle de cette secousse qui lui causait une émotion étrange, elle avait compris que là-dedans, au fond de ses entrailles, une petite créature vivait de sa vie et se formait lentement.

Depuis ce moment, en regardant sa taille qui s'arrondissait, qui grossissait de mois en mois sous le lent développement de l'enfant, un instinct nouveau naissait en elle, l'instinct de la maternité. Elle sentait déjà une tendresse immense pour ce pauvre petit être qu'elle allait mettre au monde. Et cette ten-

dresse était d'autant plus grande que l'enfant se trouverait dans une situation irrégulière, dans cet état de mépris général qui entoure les bâtards. Son garçon, elle voulait un garçon, serait privé des secours paternels ; il n'aurait que sa mère pour le défendre et le guider dans le dur sentier de la vie. Oh ! mais comme cette mère l'aimerait, comme elle le choyerait pour lui rendre son enfance, au moins, heureuse et sans souci.

Et elle se le figurait un bébé tout rose et souriant, plus tard un petit enfant mutin et charmant, riant et chantant toute la journée.

Entre ses classes, elle se réfugiait dans sa chambre comme dans un sanctuaire où plus rien d'impur et de profane n'entrerait, et là, assise devant sa fenêtre, elle cousait activement.

Elle travaillait à la layette, cousant les langes, les brassières, les chemises, — des chemises de poupée ; — essayant les petits bonnets sur son poing ; crochétant les souliers minuscules. Heureuse de s'occuper à ces ouvrages délicats, de chiffonner les dentelles, d'ourler la flanelle blanche bordée de bleu.

Seulement à mesure que les mois s'écoulaient, la grossesse devenait visible. Mitsa était énorme ; elle marchait avec peine, et les robes élargies, les pei-

gnoirs très amples, les manteaux épais ne parvenaient qu'imparfaitement à cacher son état.

Un soir, c'était vers la fin de mai, à peine un mois avant le moment où elle comptait être délivrée, Georges Maruno se trouvait chez elle.

Depuis longtemps il avait remarqué la grossesse de Mitsa, et cette découverte qui l'avait d'abord blessé comme une nouvelle déception, l'avait ensuite rapproché de la pauvre fille qui lui devenait doublement sympathique.

Elle avait été surprise cousant, et avait continué son ouvrage pendant que Georges la regardait. Elle leva la tête et surprit le long regard dont il l'enveloppait. Alors elle rougit, une honte lui vint de penser que le jeune homme avait tout deviné. Pour qu'on ne la vît pas avec cette bosse énorme qui lui deformait la taille, elle avait renoncé à ses leçons en ville, se bornant à son école, et alléguant pour prétexte un excès de fatigue. Ainsi elle avait pu échapper aux yeux indiscrets, mais Georges avait continué à la voir, et lui, devait tout savoir. Ne la méprisait-il pas pour sa faute ? Non, car il ne serait pas revenu, et ses visites étaient plus fréquentes, le soir, lorsqu'il pensait la trouver seule. Alors prise d'un besoin de s'épancher, de s'excuser, elle voulut tout dire à Georges.

Mais lui évitait cette confession qu'il jugeait pénible à l'institutrice, il voulait détourner l'entretien, quoique comprenant que ces aveux mettraient un lien de plus entre eux.

Il n'y parvint pas. Mitsa était prise d'un besoin croissant de tout avouer. Le jeune homme ne lui avait-il pas donné l'exemple de la confiance, en lui narrant sa propre histoire avec Pauline Robert! N'était-il pas juste qu'il connût la sienne à elle, Mitsa! Oui, elle lui dirait tout; c'était un ami sincère, il la comprendrait, il l'absoudrait.

Alors elle lui raconta les sept mois de sa liaison avec Alexandre Nicou. Elle lui dit tout, n'omettant pas plus les souvenirs heureux que les souvenirs douloureux; lui faisant assister à ses joies comme à ses misères; lui dépeignant le grand froid qui s'était répandu dans son cœur lorsqu'elle avait vu Alexandre à l'église.

Et pendant qu'elle parlait, elle croyait revoir cette église illuminée, les saints des murailles éblouissants et éclatants de reflets dorés dans leurs robes de métal précieux, la fumée de l'encens montant blanche et odorante vers la coupole byzantine, les prêtres en habits somptueux et les mariés debout devant l'autel. Puis, lorsque tout avait disparu,

effacé dans la nuit, la petite flamme bleue brûlant toujours derrière les parois dorées du Lieu-Saint lui apparaissait comme une lueur d'espérance au milieu de son désespoir. Et n'avait-elle pas bien fait de ne pas perdre toute foi en l'avenir ! N'avait-elle pas trouvé un ami dévoué, et bientôt Dieu n'allait-il pas lui donner un petit ange pour la consoler de ses douleurs passées, pour effacer la trace de ses larmes !

Georges lui prit la main et la lui baisa affectueusement comme pour lui dire :

— Vous avez bien fait d'avoir confiance en moi. Si jamais vous mettez mon amitié — était-ce bien amitié ? — à l'épreuve, vous verrez ce que je suis capable de faire pour vous.

Puis il ajouta à haute voix :

— Vous me demandez si à mes yeux vous êtes coupable d'avoir failli. Mais, ma chère Mitsa, si vous êtes blâmable d'une chose, c'est d'avoir trop aimé, et l'amour n'est pas une faute pour moi. A ce taux-là je ne connais pas un homme, pas une femme au monde qui ne soient répréhensibles. D'un autre côté seriez-vous fautive parce que sans être mariée vous avez un enfant ? Cela prouve que vous avez été plus franche et que vous avez mieux aimé que ces femmes qui ont des amants et qui savent trouver des moyens

d'avoir tout le plaisir sans avoir les désagréments.

Quant aux hommes, ce ne seront pas eux qui vous jetteront la pierre. Notre sexe est plus favorisé que le vôtre, nos liaisons ne sont pas exposées aux suites graves. Puis l'homme est, au fond, meilleur que la femme ; il n'a pas de ces préjugés mesquins, de ces taquineries ridicules qu'ont la plupart des femmes, surtout de celles qui passent pour vertueuses. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas des femmes irréprochables, d'une conduite exemplaire. Oh ! loin de moi cette pensée. Seulement je considère celles de cette catégorie, comme des femmes incomplètes. Nous sommes un mélange de bien et de mal ; nous avons en nous autant de défauts que de qualités. Dès que les défauts l'emportent sur les qualités, l'être devient un misérable, un personnage dangereux pour la société et on l'enferme ou on le supprime. Il en est de même dès que les qualités l'emportent sur les défauts : une personne pieuse deviendra fanatique, une personne économe deviendra avare, etc. Pour que tout marche bien, il faut qu'il y ait harmonie ; pour qu'il y ait harmonie, il faut qu'il y ait équilibre. Dès que l'équilibre est rompu, il y a excès d'un côté ou de l'autre, et l'excès est un défaut. Comment voulez-vous qu'une

personne froide par nature, et dont l'éducation, la manière de vivre, le climat auront augmenté la froideur, puisse comprendre l'amour de la même façon que les personnes de sang ardent dont les mœurs, la nourriture, la température auront encore développé l'ardeur? Faites juger la passion par une Laponne et par une Arabe; vous aurez nécessairement deux jugements tout à fait différents. Mais ne prenons pas des exemples dans des peuples si dissimilaires comme race et comme habitudes. Croyez-vous que les Allemandes et les Italiennes aiment de la même façon. Les premières se contenteront longtemps de l'amour platonique. Aux secondes l'amour platonique ne suffira pas. Ici, en Roumanie, quelle est la Roumaine qui aime platoniquement? Sur cent il n'y en a pas deux, j'en donnerais ma tête à couper. Aussi, soyez sans crainte. S'il se trouve dix femmes pour vous condamner, il s'en trouvera mille pour vous comprendre sinon vous défendre, et d'après moi ce seront les premières — en admettant que leur conduite leur donne le droit d'être sévères, — ce seront les premières qui auront tort. Et quant à votre enfant, il pourrait répondre au premier qui l'appellerait bâtard : Le Christ aussi était bâtard.

— Oh! Georges? se récria Mitsa, ne dites pas cela du fils de Dieu.

— C'est pourtant la vérité, ma chère amie, car vous n'allez pas me dire que la sainte Vierge fût la femme de Dieu. Les chrétiens devraient bien réfléchir à cela avant de condamner les femmes qui ont des enfants naturels, et lorsqu'ils voient une femme tombée par amour ou par misère ils devraient se taire. Le Maître n'a-t-il pas dit en parlant de la femme adultère : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! » Et en disant cela le Christ n'a pas voulu parler seulement des péchés de la chair, car s'il en était ainsi, on ne me fera pas croire qu'il n'y avait pas à Jérusalem, ou même dans la foule qui entourait la pécheresse, une seule femme qui eût respecté ses devoirs conjugaux ou un seul homme qui fût resté parfaitement fidèle à son serment de fidélité. Donc en parlant comme il l'a fait, le Christ voulait dire : Que celui qui n'a jamais failli en rien. Eh bien vous aussi vous pourrez dire cela, et je vous réponds que tous baisseront la tête et que, malgré tout, beaucoup vous respecteront comme je vous respecte.

Mitsa était émue ; sous les phrases plus ou moins sonores, plus ou moins sensées, elle devinait une

affection réelle, un grand désir de la tranquilliser.

Puis Georges reprit :

— Quant à l'avenir de cet enfant il ne doit pas non plus vous inquiéter. Dans le cas où son père ne prendrait pas soin de lui, je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée que je veillerai sur lui, et ferai en sorte que ni son éducation, ni sa position future ne puissent souffrir de cette absence d'un père. Du reste je n'aurai pas le plaisir de voir mes services acceptés, car Alexandre est assez homme d'honneur pour savoir qu'il doit se charger de l'entretien de son enfant.

Mitsa releva la tête vivement : sa fierté se révoltait de devoir quelque chose à son ancien amant :

— Je refuserai, moi, dit-elle. Je ne veux pas qu'il se mêle de mes affaires. Mon enfant est à moi, son entretien me regarde.

Alors, malgré les interruptions de Mitsa, Georges lui expliqua longuement qu'elle ne gagnait pas assez pour élever l'enfant convenablement. Après tout le père avait, plus que le droit, le devoir de s'occuper de ce qui concernait son enfant. Il enverrait certainement une pension qui aiderait la mère à nouer les deux bouts. Et Mitsa n'aurait pas le droit de refuser, car c'était pour son bébé.

Mais elle se révoltait davantage :

— Alors, je serais une femme entretenue !

— Pardon, reprit Georges, vous ne seriez pas entretenue le moins du monde. Même en vous privant de tout, il arrivera un moment où vous n'aurez plus assez pour élever votre fils — si c'est un fils ! — jusqu'à ce qu'il soit en état de gagner sa vie. Alors, je serai comme aujourd'hui à votre disposition et vous m'obligerez en acceptant mon secours, mais votre fils serait humilié, lui, de recevoir quelque chose d'un étranger, tandis que de son père il peut tout accepter sans honte et sans humiliation. Croyez-moi, ma chère Mitsa, si Alexandre envoie quelque chose, acceptez. Ne faites pas la fière, c'est votre enfant qui en souffrirait. Je vous parle là le langage de la raison. Je suis votre ami, vous devez donc penser que votre tranquillité et celle du petit m'occupent. Faites donc ce que je vous conseille.

Mitsa se taisait. La tête appuyée sur ses deux mains, elle écoutait, puis réfléchissait, et en elle un grand combat se livrait entre son orgueil et son amour maternel déjà immense pour le petit être qu'elle sentait tressaillir dans ses entrailles.

Et Georges la regardait. L'abat-jour bleu mettait un reflet pâle sur les joues de l'institutrice, la ren-

dant très blanche ; et l'éclat des yeux noirs, agrandis par les insomnies de la grossesse, détonait au milieu de cette figure au teint mat. Le nez dessinait une arête plus fine sous la peau tendue et transparente. Les lèvres n'étaient plus si rouges ; elles étaient maintenant d'un rose très clair.

Cette transformation de sa beauté la faisait ressembler à ces belles têtes de madone de l'école italienne, dont les couleurs, un peu effacées par les années, ont gardé une teinte très douce à l'œil. Ce n'était plus la femme au sang chauffé par les ardeurs du soleil d'Orient, c'était une de ces têtes de saintes affaiblies et allanguies par les prières et les jeûnes trop prolongés.

Jadis on l'aurait désirée follement, maintenant on l'adorerait à genoux dans une contemplation de cénobite en extase devant une image de la Vierge Mère.

Et Georges sentait son amour se transformer aussi, momentanément, devant cette femme qui bientôt allait connaître les grandes douleurs de l'enfement et jouer sa vie pour donner une créature de plus à la lumière du jour.

Comme jadis les anciens Romains s'arrêtaient avec déférence devant une matrone enceinte, de

même il contemplait respectueusement cette jeune mère.

Enfin Mitsa sembla avoir pris un parti :

— Voyons Georges, dites-moi sincèrement ce que vous pensez. La pension qu'Alexandre fera sera prise sur la fortune de sa femme. Je ne puis donc accepter qu'il vole celle-ci pour entretenir mon enfant.

Georges hésita un instant, puis répondit :

— Qui vous dit qu'il prendra cette pension sur les revenus de Marie Olesco ? Il est capitaine de cavalerie et son grade lui rapporte quatre à cinq cents francs par mois ; je ne sais pas au juste combien, mais ce doit être cela, sinon plus. Ne peut-il, pendant que l'enfant sera petit, prendre un billet de cent francs sur sa solde et vous l'envoyer ? Puis, à mesure que l'enfant grandira, lui montera en grade ; ne pourra-t-il augmenter cette pension successivement jusqu'à deux cents francs. Pensez bien, ma chère, que lorsque votre fils aura seize ans et qu'il pourra faire des études en rapport avec la position que vous voudrez lui donner, Alexandre sera très probablement général. Si vous voulez l'envoyer étudier à l'étranger, en France, à Paris par exemple, son père, qui n'a rien à dépenser pour l'entretien de

sa maison puisque c'est sa femme qui paie tout, ne pourra-t-il lui fournir trois cents francs par mois sur son traitement de général? Franchement, Alexandre peut vous aider sans se gêner. Et d'ailleurs, se gênât-il un peu, cet enfant est à lui tout aussi bien que ceux qu'il pourrait avoir de son mariage. Il a fait une faute, il est juste qu'il en supporte les conséquences.

— Bien. Voilà l'avenir de mon fils réglé. Seulement nous comptons sans l'imprévu. Alexandre peut ne rien vouloir faire de son propre mouvement. Il peut ne vouloir rien savoir de cet enfant qui jetterait un souci dans sa vie.

— Ah! voyons, Mitsa. Laissez-lui au moins ce qu'il a : ce n'est pas une canaille.

— Soit. Admettons que sans oser reconnaître officiellement mon enfant, il veuille du moins payer les frais de l'entretien et de l'éducation. Mais tout le monde est mortel, Alexandre aussi bien que tout autre.

— Dans le cas où Alexandre mourrait, vous pourriez compter sur moi. Plus tard, lorsque le bébé sera devenu un homme, un militaire comme son père ou un homme de robe comme moi, il trouvera bien le moyen de me rembourser. Vous voilà tranquille,

n'est-ce pas. Que diable! soit Alexandre, soit moi nous avons bien encore trente ans de vie. D'ici là votre fils aura une position assurée, je vous le garantis.

Dix heures sonnaient à la Caisse de dépôts et consignations. Georges se sépara de Mitsa en lui souhaitant une bonne nuit. Et pendant qu'il rentrait chez lui, respirant avec plaisir l'air embaumé de cette nuit de printemps, il réfléchissait.

Oui, ils avaient tout prévu, tout calculé; l'avenir du bébé était assuré et réglé. Mais dans toute leur conversation ils avaient oublié, peut-être intentionnellement, la chose la plus importante : Mitsa survivrait-elle à ses couches? L'enfant qui allait naître, vivrait-il assez pour réaliser leurs projets? Puis, ils en causaient comme si forcément ce serait un garçon, ne serait-ce pas une fille?

Et pendant qu'il marchait, s'enfonçant de plus en plus dans ses réflexions, se demandant si jamais il serait l'amant de Mitsa, plus tard, ce qui lui semblait fatal, le ciel d'un bleu sombre se creusait profond au-dessus de sa tête, et les gouttes d'or des étoiles jetaient dans l'espace une lumière fine et pâle. Les jardins embaumaient et la nuit étendait sur la terre endormie la majesté calme de son ombre rafraîchissante.

XVIII

Des semaines passèrent encore.

Alexandre Nicou s'était installé définitivement à Constanza. Il avait pris une petite maison, avait dépensé cinq mille francs pour l'agrandir un peu et l'aménager assez confortablement pour un séjour qui pouvait se prolonger d'une année.

Sa femme l'avait rejoint. On avait fait venir des meubles et des tentures de Bucharest, et la maison était bien, présentement, la plus riche de ce pauvre pays.

Marie donnait des soirées où venaient les officiers et quelques hauts fonctionnaires de la ville. Et Alexandre devait avouer que, grâce à la présence et à l'initiative de sa femme, le temps passait assez vite. Avec le mois de juin des baigneurs arrivèrent. Quel-

ques élégantes mirent dans les rues la note claire des toilettes d'été. Il faisait déjà extrêmement chaud, comme cela arrive dans ces pays où un long été succède presque sans transition à un hiver très froid.

Alexandre n'avait pas oublié Mitsa, mais le souvenir de l'institutrice pâlisait, et à la place de ces coups de désir passionnés, il sentait maintenant une douceur triste en pensant à la jeune femme dont il avait été le premier amant. Parfois, lorsque la remémorance du passé lui revenait, il restait de longues heures à contempler la vaste mer s'étendant devant lui à perte de vue. Et le bruit sourd et vague de ces grandes eaux berçait sa rêverie.

Quand Marie le surprenait dans ces heures de contemplation, elle venait s'asseoir sur ses genoux, lui entourait le cou de ses bras magnifiques et lui demandait :

— A quoi penses-tu ?

Et lui, répondait d'un air distrait :

— A rien. Je regardais la mer, et cette vue produit toujours sur moi un effet hypnotique ; elle m'endort en fatigant mes yeux par son éclat verdâtre sous la réflexion des rayons du soleil.

Marie se contentait de cette réponse qui la rassurait, car elle craignait que la monotonie des villes

de garnison ne le poussât à chercher des distractions au dehors, à faire la cour aux femmes des officiers ou même des négociants. Elle n'était pas sans connaître les antécédents amoureux de son mari. Elle n'ignorait que sa liaison avec Mitsa ; et elle tremblait à l'idée qu'il ne recommençât la vie galante de jadis.

Ils se trouvaient précisément dans un de ces moments de rêverie troublée, lorsque la servante entra :

Une lettre pour Monsieur.

Marie prit la lettre, congédia la servante et regarda l'adresse, puis elle s'écria :

— Mais c'est une écriture de femme. Voyons le sceau de la poste... Bucuresci. Tiens cela vient de Bucharest. Ce n'est l'écriture ni de ta mère, ni de la mienne. Ce doit être d'une amante.

Une jalousie très grande la prit. Elle montra la lettre à Alexandre :

— N'est-ce pas que c'est d'une amante. Admettons que ce soit d'une maîtresse oubliée, mais c'est d'une de tes maîtresses.

Et sa voix s'emplissait d'amertume.

Alexandre avait tressailli. Il pensait : C'est de Mitsa ! et il se troublait ; mais en regardant l'écrit-

ture, en même temps qu'il se rassurait, il sentait une grande déception : Ce n'est pas de Mitsa.

Sa femme le regardait fixement :

— Hein ? C'est d'une maîtresse ?

Il répondit non, d'un signe de tête, puis d'un geste il lui dit :

— Tu peux ouvrir et lire.

Du moment que ce n'était pas de l'institutrice, il se désintéressait. Peu lui importait ce qu'on lui voulait. Si la lettre était d'une ancienne amante, Marie finirait bien par en rire, comme elle avait ri de celles que son mariage lui avait attirées de la part de femmes à l'espoir tenace.

Pendant que sa femme lisait, lui se laissait reprendre par sa rêverie et ne remarquait pas le froncement de sourcil de Marie à la lecture de la lettre.

Lorsqu'elle eut achevé, elle la lui tendit en disant sèchement :

— Tiens. Lis. Cela t'intéressera, je t'assure.

Ce ton l'intrigua et prenant le papier que sa femme lui présentait, il lut à son tour :

« Monsieur Nicou,

« Ma vieille amitié et ma considération pour vous, m'autorisent, je le crois, à vous faire part de ce qui se passe à Bucharest.

« La personne, et vous devez savoir de qui je veux parler, la personne est accouchée ce matin.

« Vous êtes assez homme d'honneur pour comprendre ce que vous avez à faire au sujet de cet enfant qui vient de naître.

« Croyez bien que l'intérêt que je vous porte, aussi bien à vous qu'à l'autre personne, m'a seul engagée à me mêler d'affaires qui ne sont pas miennes, et à vous prévenir de l'événement.

« Agréez, Monsieur Nicou, l'assurance de mes sentiments distingués.

« ZOÉ MARUNO. »

Alexandre tremblait. Un sentiment empreint de joie et de crainte amenait une rougeur sur ses joues. Alors il leva la tête et rencontra le regard sévère de sa femme. Ce regard plein d'une interrogation muette mais impérieuse lui fit perdre le peu de contenance qu'il avait encore. Il baissa tête sans dire un mot, et la feuille de papier qu'il tenait à la main était secouée comme s'il avait eu la fièvre.

Marie furieuse de son mutisme, jalouse au plus haut point, lui demanda plus sèchement encore que la première fois :

— Eh bien ? Tu ne dis rien ?

Il baissait la tête plus bas.

— Tu ne me réponds pas. Il me semble cependant qu'une pareille lettre mérite une explication. Voyons, parle!

Il se taisait, pâle et plié en deux dans son fauteuil, tandis que la mer se plaignait lentement là-bas, sous le soleil.

Marie reprit, exaspérée par ce silence et cette attitude de coupable :

— Parleras-tu ? Me diras-tu enfin ce que cela signifie ? Quand tu resterais là à trembler pendant dix ans, cela ne m'apprendrait pas ce que je veux savoir.

Alors Alexandre se remit de son trouble. La pensée que sa femme l'avait vu abattu comme une vieille tsiganka devant le fouet des anciens seigneurs, le fâcha à son tour. Et reprenant l'air hautain avec lequel il écoutait jadis les reproches de ses maîtresses, il répondit :

— Tu as lu, tu sais tout. Je n'ai rien à te dire. Oui, j'ai un enfant. Après ?

Et il devenait provocant.

Marie se récria :

— Comment, après ? Ne suis-je pas en droit de tout savoir ? Ne suis-je pas ta femme ? Ah ! tu as des enfants, des bâtards ! Tu vas donc avec des femmes.

Tu me trompes, et tu crois que je vais supporter cela sans rien dire ? Tu crois que je vais te laisser faire tes saletés, tes infamies, oui tes infamies, sans protester. De ce pas je vais écrire à mon père. Je veux le divorce. Tu ne me diras pas que je n'ai pas des motifs suffisants pour me séparer de toi.

Alexandre ne voulait pas le divorce qui lui enlèverait la fortune qui maintenant lui était nécessaire, indispensable pour vivre. Aussi baissa-t-il le ton et reprit-il en haussant les épaules pour garder une contenance de bravade :

— Non, tu n'as pas de motifs suffisants, car cet enfant a été conçu avant mon mariage.

— Comment ?

— Tu n'as qu'à compter. Il n'y a pas huit mois que nous sommes mariés. Donc tu n'as rien à dire, et moi en t'épousant je ne pouvais pas penser que j'allais être père d'un autre côté. Tu savais bien que j'avais eu des maîtresses. Tu m'as voulu malgré cela et tu as bien fait, car je te jure que depuis notre mariage je n'ai vu aucune femme que toi.

Marie se radoucissait, mais ne voulant pas avoir l'air de céder, elle demanda :

— Quelle preuve en ai-je ? Naturellement que tu ne vas pas m'avouer tes frasques.

— Tu veux une assurance? Eh bien tu as d'abord ma parole d'honneur, ensuite les lettres des abandonnées, lettres que tu as lues et qui t'ont fait rire, tant elles prouvaient mon infidélité envers mes maîtresses et ma fidélité pour toi. Est-ce vrai, oui ou non?

Quant à cette lettre-là, tu vois qu'elle n'est même pas d'une amante, mais de M^{me} Maruno; preuve que c'est bien terminé de ce côté-là.

— M^{me} Maruno était donc au courant de cette intrigue? Moi qui la croyais si respectable!

— M^{me} Maruno, ni personne n'étaient au fait de rien. Aussi suis-je très étonné de cette intervention. Il faut que ce soit la personne qui lui ait tout appris.

— Elle était donc mariée cette personne, qu'elle devait prendre tant de précautions?

Alexandre trouva là un moyen d'échapper aux indiscretions de sa femme et de lui faire suivre une fausse route, car il lui répugnait de nommer Mitsa.

— Oui, elle était mariée. Heureusement le mari était en mission en Russie pour la remonte des chevaux de l'armée. Il devait être absent une année environ. Donc il ne va pas tarder d'arriver. Tu comprends qu'il ne sera pas flatté de trouver un bébé nouveau-né, dont il sera sûr de n'être pas le père.

Marie se calmait. Du reste, une crainte lui venait maintenant : elle se disait : Si je me divorce, et que l'autre femme en fasse autant, il l'épouserait peut-être. Elle ne pensait pas qu'Alexandre l'eût épousée pour sa fortune. Elle se croyait assez belle pour avoir pu fixer le choix de l'officier. Pourquoi lui reprocher son passé ! Ce n'était pas elle, mais bien les femmes délaissées pour elle qui étaient à plaindre. Et tout son amour lui revenait augmenté d'une pointe de jalousie. Alexandre était à elle, elle voulait le conserver. Et ils arrivèrent bientôt à parler de cet enfant comme d'une chose toute simple.

— Que vas-tu faire ?

— Eh ! le sais-je ! Il faut que je réfléchisse. Le mieux serait, je crois, de partir pour Bucharest et de m'entendre avec la mère.

Marie s'y opposa et la querelle menaçait de recommencer. Alexandre trouva un biais :

— Si je n'y vais pas, il faut au moins que j'écrive, la moindre loyauté me l'ordonne. La femme est dans une fausse position à cause de moi, il faut que je l'en sorte.

— Qu'écriras-tu ?

— J'écrirai que je me charge de l'enfant, c'est bien le moins.

— Te charger de l'enfant, l'amener ici ! mais quand nous en aurons nous, des enfants, comment veux-tu qu'il reste, lui bâtard, avec tes enfants légitimes ?

— Ce n'est pas sa faute, à lui, s'il est bâtard. Mais rassure-toi, je ne l'amènerai pas ici. Je paierai une petite pension pour qu'il soit élevé à la campagne, et lorsqu'il sera plus grand je le ferai entrer à l'armée où il avancera tout comme un autre.

— Combien vas-tu envoyer ?

— J'ai l'intention de donner cent francs par mois ; cela paiera la nourrice et l'entretien de la layette.

— Tu ne vas pas le reconnaître. Cela amènerait une rupture entre nous. Je ne veux pas qu'il puisse dire plus tard aux enfants que je pourrai avoir : Je suis votre frère.

— Cependant, ma chère amie, l'honnêteté...

— L'honnêteté c'est de ne pas faire rougir ses enfants de leur père. Si tu ne le reconnais pas, je consens à ce que tu fasses élever cet enfant. J'ajouterai même cent francs de ma bourse aux cent francs que tu donneras, et plus tard je doublerai toujours la pension que tu feras. Seulement tu vas me jurer sur la Vierge que jamais ton fils illégitime ne saura ton nom et ne te connaîtra. A cette condition je te promets, dans le cas où tu viendrais à mourir avant que

ce garçon ait une position assurée et honorable, je te promets que la double pension lui sera continuée par moi. Mais tu entends bien, l'enfant ignorera toujours qui était son père.

Alexandre ne devina pas la cause de la générosité de sa femme. Il ne sut pas qu'elle l'obligeait pour le tenir à sa disposition, pour que jamais il ne reconnût ce fils qui venait de lui naître, et aussi pour éviter tout rapprochement entre les anciens amants. Il crut que Marie cédait à un mouvement d'intérêt pour ce pauvre petit abandonné, et il lui en fut profondément reconnaissant. Il la jugea meilleure qu'elle n'était en réalité, et il l'embrassa follement.

Elle lui dit ensuite :

— Maintenant, il est juste que tu paies les frais que tu as occasionnés à la mère. Tu devrais lui envoyer mille francs.

— Oh ! dit-il, elle se trouverait blessée, elle n'accepterait pas.

— Je comprends cela, dit Marie toute pensive, elle ne veut pas que tu la traites en « fille ». Elle a raison. Je te quitte ; écris à M^{me} Maruno ce que tu as décidé de faire pour ton fils.

— Pourquoi à M^{me} Maruno ?

— Parce que tu ne dois plus avoir de rapports avec ton ancienne maîtresse.

Puis voyant l'indécision de son mari, elle ajouta :

— Je t'en prie. Fais cela pour moi. Je serais malheureuse, car elle te répondrait et cela renouerait votre liaison.

Et toute frémissante elle murmura :

— Je suis jalouse.

Alexandre ne voulut pas contrarier sa femme au moment où elle s'était montrée bonne. Pendant qu'elle s'habillait pour le dîner, il écrivit à M^{me} Maruno :

« Madame,

« Je vous suis très reconnaissant et obligé de ce que vous avez bien voulu m'apprendre.

« Croyez bien que je voudrais pouvoir faire davantage pour la personne dont vous me parlez. Malheureusement ma situation actuelle m'empêche de me rendre à Bucharest.

« Puisque vous vous intéressez à la jeune mère, veuillez pousser la bonté jusqu'à lui faire accepter que je me charge de l'entretien de mon fils. Chaque mois j'enverrai deux cents francs, et plus tard j'augmenterai à mesure que les besoins le demanderont.

« Si j'étais libre je reconnaîtrais cet enfant avec

un véritable bonheur, mais mon mariage m'impose certaines obligations que je suis forcé d'observer.

« Je vous demanderai encore, Madame, de faire en sorte que jamais mon nom ne soit prononcé devant cet enfant, et qu'il ne sache jamais quel est son père. Il ne pourrait que se trouver plus malheureux dans la suite en comparant son sort à lui à celui des enfants que mon mariage peut me donner.

« Vous me comprendrez, Madame ; vous devez savoir qu'un père souffre de sentir son enfant malheureux, et je souffrirais réellement, car si je ne puis pas voir et avouer mon fils, je ne l'en aimerai pas moins de loin. Dites bien à la mère qu'elle n'a pas à s'inquiéter de l'avenir de cet enfant. Je me charge de tous les frais et ne reculerai devant rien pour qu'il puisse un jour tenir un rang honorable dans le monde, quelle que soit la carrière que ses goûts le pousseront à suivre.

« Ci-joint, Madame, le premier trimestre de la pension.

« J'espère que la jeune mère et son bébé vont bien et que l'on me pardonnera ce que ma conduite passée a de blâmable en faveur du vrai repentir que je ressens à cette heure.

« En vous remerciant de votre bonté, et en vous

demandant pardon de mon importunité, je reste votre bien reconnaissant et respectueux.

« ALEXANDRE NICOU. »

Sa lettre achevée, Alexandre appela Marie et lui demanda :

— Veux-tu lire ?

— Inutile, répondit-elle ; j'ai confiance en toi.

Et pendant qu'il cachetait l'enveloppe, il se disait que sa femme avait bien fait de ne pas lire cette lettre, car certaine phrase l'aurait sans doute choquée.

Il écrivit l'adresse, sonna et envoya son ordonnance à la poste, puis revint vers Marie qui, accoudée sur la barre d'appui de la fenêtre, regardait au loin le soleil étinceler sur l'eau de la mer et l'horizon se fondre avec le ciel dans une ligne d'un bleu plus foncé.

Tous deux restèrent longtemps muets, mais leurs pensées étaient bien différentes.

Marie se demandait si cette première querelle de ménage ne serait pas suivie de scènes plus violentes, et Alexandre songeait à Mitsa. Un sentiment bizarre et très doux se glissait en lui lorsqu'il se disait qu'il était père. Et une tristesse le prenait de ne pouvoir courir vers cette Mitsa qu'il aimait encore tant et dont l'approche lui était interdite.

XIX

C'était avec une grande surprise et même une sorte de déception que M^{me} Maruno avait appris l'état de Mitsa. Elle ne pouvait croire ce que son fils lui disait. Elle qui citait Mitsa comme un modèle de bonne conduite, pouvait-elle s'attendre à pareille chose. Un moment elle fut scandalisée et s'étonna que Georges pût défendre l'institutrice. A la fin cependant elle comprit mieux la chose.

Oui, cette pauvre Mitsa était excusable. Alexandre Nicou avait tout ce qu'il fallait pour séduire les femmes : la beauté, la naissance, la distinction ; il parlait bien. Puis la jeune femme était si seule qu'elle s'était confiée à cette tendresse qui s'offrait. L'influence des mœurs du pays et l'ardeur du sang avaient fait le reste. Après tout, la pauvre fille était

plus à plaindre qu'à mépriser. Si elle pouvait lui être utile sans compromettre sa dignité, elle ne demandait pas mieux, d'autant plus que Georges prétendait avoir une amitié très sincère pour l'institutrice.

Georges lui avait donc demandé d'écrire à Alexandre Nicou, expliquant que lui-même ne pouvait le faire sans passer pour l'amant de Mitsa, — ce qu'il n'était et n'avait jamais été, il le jurait.

M^{me} Maruno avait hésité un instant, puis son bon cœur et sa véritable affection pour Mitsa l'avaient emporté sur ses répugnances à s'occuper de cette intrigue, et elle avait écrit en s'arrangeant de façon à ne pas nommer l'institutrice, dans le cas où la lettre tomberait entre les mains de la femme de l'officier.

Son excuse aux yeux d'Alexandre serait l'intérêt qu'elle portait à Mitsa qu'elle connaissait depuis plus de deux ans.

Maintenant elle venait de recevoir la lettre du capitaine et, après en avoir pris connaissance, elle alla vers Georges qui examinait un dossier dans son cabinet de travail.

— Tiens, dit-elle, voici la réponse d'Alexandre. Moi, je la trouve très correcte et je la crois sincère.

Georges interrompit son travail et lut.

— Oui, répondit-il ensuite, sa lettre est très correcte, comme tu disais. Nous n'avions pas tort de le prendre pour un galant homme. Il se conduît même mieux que je ne le pensais. Mitsa ne pourra qu'accepter ses offres.

— Entre nous, je crois qu'il aime encore Mitsa et que s'il a épousé Marie Olesco, c'était pour la dot.

— Je n'en ai jamais douté, moi... Je vais de ce pas porter la bonne nouvelle et les six cents francs à Mitsa qui t'est bien reconnaissante de ton intervention. Je t'assure qu'elle est bien digne de l'intérêt que tu lui portes. Pour moi, je suis enchanté de l'avoir rencontrée ; elle m'a sauvé de ces liaisons que le désœuvrement nous fait rechercher et qui nous détruisent le cœur et l'esprit.

M^{me} Maruno croyait son fils sur parole. Il lui avait juré qu'il n'était pas l'amant de Mitsa, elle ne s'effrayait donc pas outre mesure de leurs fréquents rapports. Pourtant elle se promettait de surveiller Georges, et si elle voyait que l'amitié tournait à l'amour, elle le renverrait passer quelques années à l'étranger, et Georges, qui ne savait rien refuser à sa mère, partirait. D'ailleurs il aurait été inhumain d'enlever à Mitsa, dans l'état où elle se trouvait alors, le seul ami qu'elle eût.

Georges Maruno abandonna son dossier et se fit conduire en fiacre chez l'institutrice.

Mitsa le reçut. Elle était délivrée depuis six jours et allait aussi bien que sa situation de nouvelle accouchée le permettait. Il pouvait être quatre heures de l'après-midi. Le soleil n'entrait que faiblement dans la chambre. Des rideaux de coutil bleu foncé arrêtaient les rayons trop ardents et ne laissaient dans la pièce que ce demi-jour si agréable aux yeux affaiblis par la maladie.

Des fioles de potions encombraient un guéridon placé près de la table de nuit où Mitsa ne voulait rien voir qu'un verre d'eau sucrée à la fleur d'orange.

Et dans cette demi clarté, succédant à la lumière vive du dehors, Georges se trouvait bien. Pendant que Mitsa lisait, il la regardait. Elle était très pâle et amaigrie par la douleur de sa délivrance. Ses yeux étaient un peu ternis, mais brillaient encore beaucoup dans la blancheur de la face. Ses mains avaient une peau diaphane qui laissait voir le bleu des veines et les lignes saillantes des muscles.

— Eh bien ? demanda Georges lorsqu'elle eut posé la lettre sur la couverture rose du lit, à côté des six billets de cent francs.

Elle sourit de ce sourire alangui des malades et répondit :

— Vous aviez raison, il est moins mauvais que je ne le croyais. Je me rendrai à sa demande ; mon fils ne connaîtra jamais son père. Mais au moins il connaîtra sa mère ; et je l'aimerai doublement pour le dédommager de la tendresse paternelle qu'il n'aura pas. A propos, Georges, à qui trouvez-vous qu'il ressemble mon fils ?

Georges s'avoua à lui-même qu'il trouvait que l'enfant ne ressemblait à rien qu'à un nouveau-né avec ses joues bouffies, son petit nez, ses yeux que la lumière éblouissait et sa grande bouche. Pourtant il répondit sans hésiter :

— A vous.

— Vous trouvez. Il me semblait aussi.

— Oui, oui. Il vous ressemble, positivement. En voilà un gaillard qui fera des malheureuses, s'il ne change pas et s'il devient aussi beau que sa mère.

Mitsa sourit doucement, puis ajouta :

— Je l'ai vu tout à l'heure ; la nourrice me l'a apporté. Dites, vous n'oubliez pas d'aller tous les matins et tous les soirs voir s'il ne lui manque rien ?

Georges répondit, souriant aussi de cet amour maternel qui rendait Mitsa égoïste :

— Tous les matins et tous les soirs, je consacre deux heures à aller, avec ma voiture à Popesci, où demeure la paysanne qui nourrit votre enfant. J'ai fait choix de ce village parce que l'air y est sain et qu'il est assez rapproché de Bucarest pour qu'on puisse y aller rapidement. La paysanne m'a été recommandée tout particulièrement ; elle est forte et consciencieuse, et elle a beaucoup de lait comme vous l'avez vu lorsqu'elle est venue. Enfin le petit sera là comme un roi.

Mitsa le regardait, attendrie de l'intérêt qu'il montrait pour son bébé. En elle une comparaison se faisait entre Alexandre et Georges, et ce n'était pas à l'avantage du capitaine. Enfin elle dit en tendant sa main à Georges :

— Vous êtes bon, vous.

— Je suis votre ami, voilà tout.

Et il baisa la main de la jeune femme.

— Oh ! comme c'est terrible de ne pouvoir garder mon enfant auprès de moi.

— Que voulez-vous, ma chère amie, votre position dépend de l'ignorance où les parents de vos élèves seront de ce qui est arrivé. Songez que vous devez

ménager l'opinion publique si vous voulez conserver votre place. Le monde croit que vous avez une fièvre quelconque, laissons-le croire.

— Vous êtes sûr de la discrétion de la garde que vous m'avez procurée ?

— Oui. Je crois pouvoir répondre d'elle.

— Alors nous n'avons rien à craindre.

— Non, si vous êtes prudente. Ainsi, je pense que vous feriez bien de ne plus faire apporter le petit. Nous irons le voir ensemble dès que vous serez assez forte pour sortir.

— Oh ! ne plus voir mon enfant ! Plutôt tout !

— Songez aussi que ces voyages sont mauvais pour votre bébé. Ils l'éprouvent beaucoup. Il est trop petit pour braver déjà la chaleur et la poussière.

Cette dernière raison vainquit les résistances de Mitsa. Elle se résigna à attendre son rétablissement pour l'aller visiter.

Georges la quitta afin de ne pas la fatiguer. Il revint chez lui et pria sa mère d'écrire à Alexandre qu'on acceptait et qu'on le remerciait, puis il se remit à étudier son dossier. Mais il était inattentif. Une pensée l'obsédait par sa persistance à toujours repaître dans son esprit.

Maintenant que Mitsa avait un enfant, l'accepterait-elle un jour pour amant ?... Son amour maternel ne tuerait-il pas tout autre sentiment ?

Il s'abandonna au fond de son fauteuil et se mit à examiner ses chances de réussite.

D'abord, Mitsa pourrait s'attacher à lui à cause de son dévouement pour elle, puis par intérêt pour cet enfant qu'il pourrait soutenir et protéger un jour suivant la voie qu'on lui ferait suivre. Ensuite, elle pourrait succomber dans un de ces moments d'oubli où le sang pousserait sa nature ardente à s'abandonner encore.

Donc il faudrait attendre et savoir profiter d'une occasion favorable. Seulement saurait-il attendre ? Pourrait-il se contenir ? Jusque-là il l'avait fait. Mais l'état de Mitsa l'y obligeait. Serait-il aussi fort contre la passion que l'attente excitait, lorsque la jeune femme aurait repris sa vigueur et ses couleurs passées ? Il le faudrait bien, car de là dépendait la possession si ardemment convoitée de cette belle créature qui, il le sentait, était devenue maîtresse absolue de sa volonté.

De son côté Mitsa rêvait.

Etendue dans son lit, la tête relevée par les oreillers, elle pensait au dévouement de Georges depuis

qu'ils étaient amis. Elle le revoyait prévenant et affectueux, s'ingénier pour lui faire un plaisir, pour causer une joie et lui rendre le courage de vivre. L'amour qu'elle avait eu pour Alexandre s'en était allé peu à peu, sans secousse nouvelle, subissant la loi naturelle des choses, s'effaçant à mesure que les jours passaient. Cependant elle avouait que Georges Maruno était pour beaucoup dans cette guérison de son cœur. S'il n'avait pas amené une distraction dans sa vie, elle aurait pensé davantage à Alexandre, et le souvenir des beaux jours de leur liaison aurait combattu peut-être longtemps encore l'influence pénible du coup ressenti à Domna Balasa. En arriverait-elle à aimer Georges ? Non, elle ne le croyait pas ; elle ne pouvait aimer deux fois, surtout lorsque la blessure du premier amour était à peine cicatrisée.

D'ailleurs elle se devait toute à son enfant.

La pensée de ce fils effaçait tout. Toutes les autres préoccupations semblaient devant cet amour nouveau, pur et saint celui-là. Oh ! son fils ! Elle avait un fils ! N'était-ce pas suffisant pour tuer toute autre affection pour sa tendresse maternelle !

Son fils ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! comme elle l'aimait cet enfant, cette suprême consolation que la

Divinité compâtissante, lui avait envoyée pour tous les tourments qu'elle avait eus. Quand elle songeait à cet enfant, une tendresse immense l'envahissait, et des larmes coulaient de ses beaux yeux. Larmes douces, celles-là ; larmes sacrées car c'étaient des larmes de mère. Son fils ! Elle avait un fils ! C'était le rachat de ses fautes d'amante. C'était la rédemption de ses erreurs, la preuve du pardon divin. Et elle se tournait vers l'Image pendue à la muraille, elle joignait les mains et toute sa reconnaissance débordante vibrait dans sa voix lorsqu'elle disait à la Vierge :

— Merci !

Et c'était à la Vierge Mère que sa prière s'adressait ; c'était à celle qui avait souffert pour donner un sauveur aux pauvres et aux opprimés qu'elle disait encore et toujours :

— Merci ! Merci ! Merci !

Et jamais acte d'adoration ne fut plus fervent que celui qui montait vers cette immortelle sainte qu'elle croyait voir trôner au milieu des anges dont elle était la reine, tout là-haut, au-dessus des nuages, au-dessus de la voûte bleue du firmament, au-dessus des astres d'or, là-haut, là-haut dans l'infini où se trouve le ciel des chrétiens.

Et lorsque Mitsa partait ainsi pour le pays des chimères, elle restait de longs moments en extase. La surexcitation de son cerveau affaibli par la fièvre lui faisait voir des choses d'une splendeur inconnue à la terre. Elle avait des visions radieuses, qui dans les temps anciens, l'auraient fait canoniser comme une sainte à laquelle Dieu avait révélé les mystères de son Paradis.

Et chose curieuse, cette femme qui, idolâtrait son enfant n'avait plus la moindre affection pour le père de cet enfant.

Ce que Alexandre faisait pour son fils lui paraissait tout simple. Il ne pouvait pas abandonner l'enfant ; ç'aurait été monstrueux. Tout ce qu'il ferait pour ce petit être ne dépasserait jamais ce que son devoir lui ordonnait de faire.

Le raisonnement de Georges avait produit cette conséquence, de tuer toute reconnaissance dans le cœur de la mère, et, naturellement tout reste d'amour dans le cœur de l'amante.

Un jour que Mitsa rêvait ainsi, bâtissant des châteaux en Espagne pour l'avenir de son fils, Georges entra dans sa chambre.

Elle était levée et s'était assise sur une chaise longue, devant la fenêtre ouverte. Elle tourna languis-

samment sa tête charmante où la santé revenait ; sourit au jeune homme et lui tendit la main.

— Bonjour, Georges. Vous m'apportez des nouvelles de mon fils ?

— Oui, mon amie. Il va merveilleusement bien. Il tète sa nourrice avec une voracité : et je vous prie de croire qu'il ne veut pas être dérangé dans ses repas, ce Monsieur.

Mitsa écoutait complaisamment, heureuse de ces petits détails.

Georges s'assit sur une chaise près d'elle.

— A propos, c'est de Monsieur votre fils que je vous parlerai encore. La paysanne l'appelle : Pouioulé — petit poulet, — mais elle m'a demandé comment il s'appelait en réalité et je n'ai su que lui répondre. Voyons, nous avons, déjà avant sa naissance, passé tous les noms du calendrier en revue, mais nous ne nous sommes arrêtés à aucun définitivement. En outre je n'ai pas encore été le faire enregistrer à la mairie. C'est une infraction à la loi que je ferai excuser avec un louis donné à l'employé. Cependant il faut un nom au bébé.

Mitsa répondit, sérieuse maintenant :

— Oui, il faut un nom.

— Alexandre, comme son père ?

— Non, je ne veux pas de ce nom.

— Si vous voulez m'accepter pour parrain, je lui donnerai le mien.

— Georges ?

— Oui, Georges. A moins que vous n'en préféreriez un autre ; ce qui ne m'empêchera pas d'être parrain.

— Non, je vous remercie ; Georges est un joli nom et c'est le nom d'un ami.

— Donc, vous acceptez ?

— J'accepte vos deux offres, le nom et le parrain.

Georges s'inclina. Avec la santé revenait la gaîté.

Puis comment ne pas être gai devant ce grand soleil brûlant dans un ciel sans tache ! Comment ne pas être content devant ce jardin aux allées pleines d'ombre ! L'été avait rendu leur mystère aux bosquets en couvrant les arbres de feuilles, en cachant les bancs sous la verdure. Les massifs de rosiers fleuraient bon ; les pensées étalaient leur velours de toutes couleurs : il y en avait des jaunes, des bleues, des blanches, des noires avec, au centre, un gros point d'or. Des chèvres-feuilles mettaient dans tous ces parfums la senteur plus forte de leurs fleurs

blanches et jaunes. Le lierre enjambait la muraille, la surmontant d'un fouilli de feuilles vertes et luisantes, et les allées se dessinaient, grises, au milieu de tout cela.

Georges se disait en voyant Mitsa respirer largement cet air chaud, qui l'accablait autrefois et qu'elle trouvait bon maintenant qu'elle en avait été privée :

— Respire, respire. Ce soleil reversera dans tes veines l'ardeur perdue. Respire, cet air te chauffera le sang. Respire, bientôt tu seras à moi, et le grand coupable ce ne sera ni toi, ni moi, mais bien cette boule de feu qui roule dans l'espace en embrasant tout.

Mitsa reprit la conversation :

— Ah ! Georges que je voudrais sortir !

— Nous pouvons essayer, si vous vous croyez assez forte. Appuyez-vous sur mon bras ; nous ferons un tour de jardin.

Elle se leva, accepta le bras du jeune homme et ils sortirent.

Lentement, ils suivaient les allées. Les pieds faisaient grincer le sable. Ils s'arrêtaient devant les fleurs, mais Mitsa ne voulait pas qu'il en cueillît :

— Non, non. Ce soir elles seraient fanées. Laissez-

leur la vie. J'aime mieux les voir sur la plante que dans un vase.

Ils marchaient ; lui voulait les coins d'ombre, mais elle préférait le soleil, s'enivrant de lumière et de chaleur. Et lorsque, lassée, elle consentit à s'asseoir sur un banc, elle murmurait en dilatant ses narines pour mieux aspirer :

— La vie est bonne pourtant. La ville est belle.

Et Georges pensait de même. En voyant le banc où ils étaient assis ; il se rappelait que l'an passé il s'était assis à cette même place, rongé de désirs furieux. Il se souvenait de cette nuit magnifique où, par la fenêtre entr'ouverte, il avait vu l'institutrice lisant, vêtue légèrement de son peignoir qui s'ouvrait sur la poitrine, qui moulait les jambes. Et il songeait que la fièvre sensuelle que cette vue allumait en lui, il l'avait laissée sur l'oreiller de Lina Vintilesco.

Et Lina Vintilesco ! Bien oubliée, celle-là.

Elle avait eu cependant une véritable toquade pour lui, mais cela n'avait pas duré. Et maintenant elle se consolait avec un autre, avec dix autres, faisant marchandise de sa beauté, et vendant son corps comme elle vendait son talent, avec cette seule différence que le premier lui rapportait plus que le second.

Mitsa ne pensait qu'au plaisir de vivre. Elle se disait que bientôt elle irait voir son fils là-bas, à Popesci. Et elle se promettait une grande joie de cette promenade au grand soleil, hors de ville, dans la bonne senteur de la campagne.

XX

Cependant Mitsa était tout à fait rétablie.

Georges Maruno, fidèle à sa promesse, était venu la chercher pour la conduire à Popesci.

A côté l'un de l'autre dans le coupé que Georges avait choisi pour éviter la poussière de la route, ils se laissaient emporter par le grand trot des chevaux.

Il faisait une chaleur suffocante : trente-cinq degrés à l'ombre. Le blondissement des rayons du soleil mettait des flammes d'or et d'argent sur les coupoles des églises et sur les toitures de fer blanc. Tout brûlait : l'asphalte des trottoirs se collait aux semelles ; les murs peints, surchauffés, faisaient l'effet des parois d'un four.

La voiture filait le long de la strada Rahovei, encombrée de chariots de paysans arrêtés devant

les cabarets roumains, tandis que les cabarets juifs, presque déserts, montraient partout leurs devantures sales, leurs vitres boueuses, placardées d'écriteaux bizarres aux caractères hébraïques, et leurs intérieures graisseux où buvaient des hommes à longues lévites luisantes d'usure, et des enfants déguenillés.

La rue était bruyante et grouillante.

Le coupé dut modérer son allure. Et Mitsa et Georges entendaient le cocher répondre aux jurons terribles des paysans qu'il forçait à se ranger pour pouvoir passer.

Dans la stada Unspre-dece Junie, la voiture put reprendre son train rapide.

Des hommes du peuple dormaient au coin de la place, en plein soleil, la tête garantie par le chapeau abaissé sur la figure, insouciantes et paresseux comme de bons Orientaux.

Partout les fenêtres et les persiennes de couleur étaient hermétiquement fermées.

A gauche, sur la colline brûlée de soleil, la cathédrale de la métropole élevait ses hautes murailles blanches et ses coupoles dorées surmontées de grandes croix byzantines.

Enfin le coupé laissa derrière lui les jardins de

l'horticulteur Louis Levraz et roula sur la route qui gravissait la montée de Filarète. Au bas de cette montée, des « cârciume » en plein vent, recouvertes de feuillages, montraient leurs tables et leurs bancs rustiques où des faubouriens en vestes bleues buvaient du raki en écoutant les chants des laoutari. Une âcre odeur de « cârnatsi » — petites saucisses — rôtis sur des réchauds, s'échappait de ces cârciume. Des vendeurs d'eau emplissaient leurs tonneaux aux fontaines. Au fond de la plaine, à gauche, l'usine à gaz alignait ses montagnes de charbon de terre. A droite, sur le coteau, s'apercevait la façade de la gare de Filarète. Partout sur les pentes des clairons apprenaient des sonneries de signaux et des marches.

Les chevaux donnèrent un énergique coup de collier ; la voiture arriva sur la hauteur et roula à plat à travers le faubourg de Filarète. Partout des cârciume, partout des laoutari chantant et jouant pour réjouir les « mahaladjoïice », ces faubouriennes belles et rieuses. Des rires et des jurons montaient de cette foule désœuvrée, tandis que les paysans conduisaient de lourds chariots traînés par des buffles ou par trois ou quatre chevaux, petits et maigres, attelés à la russe.

Mitsa et Georges passèrent devant la guérite de l'octroi, laissèrent derrière eux à gauche le vaste cimetière Bellio avec ses hauts monuments dont le couronnement dépassait les murailles d'enceinte, avec ses cyprès verts et tristes, et ils continuèrent à avancer sur la route blanche et poussiéreuse.

Maintenant la campagne commençait. De larges fossés séparaient la route des vignes et des champs. La plaine immense s'étendait à perte de vue. Ici et là quelques rares maisons, quelques puits, quelques arbres troublaient la monotonie d'une mer de blés d'or.

Ils passèrent devant la prison de Vacaresci, éclatante de blancheur, dominée par les coupoles et les tours de l'église, mettant une grande tache laiteuse sur le brun de la terre, le vert des champs de légumes et l'or des blés. Puis après plus rien, aucune maison, aucun arbre, rien que des blés et toujours des blés, immobiles dans la chaleur de ce jour d'été.

Et la voiture roulait en soulevant un nuage épais de poussière blanche qui s'infiltrait par les interstices des portières et suffoquait les deux promeneurs.

Enfin on aperçut Popesci. Les maisons basses des paysans apparaissaient au milieu de quelques arbres

au feuillage gris de la poussière que le vent y jetait.

On arriva. Devant une maison, un peu plus propre que les autres, la voiture s'arrêta. Mitsa et Georges descendirent. Une femme, la tête couverte d'un mouchoir rouge, accourut au-devant d'eux. Vite, deux enfants de douze à treize ans placèrent un banc sous la vérandah de la maison, pendant qu'une jeune fille de quinze ans apportait un gros bébé tout rose et tout frais.

Mitsa se précipita sur l'enfant et pendant une minute elle le mangea de baisers. Puis elle s'arrêta et le contempla, les yeux remplis d'amour en lui disant :

— Mon fils. Mon petit Georges.

Mais l'enfant effrayé de cet emportement de tendresse, se mit à crier et à pleurer.

La paysanne, une forte gaillarde à figure régulière et sérieuse, aux larges hanches, accourut. Elle prit l'enfant des bras de la mère, et découvrant une gorge superbe, elle tendit son sein, gonflé de lait, à la petite bouche hurlante.

L'enfant saisit gloutonnement le bout du sein entre ses lèvres rosées, et il téta avidement sans plus se soucier des assistants.

Mitsa souffrait de cette indifférence de son fils.

Elle ne voulait pas comprendre que, dans les premiers mois de la vie, l'enfant ne connaît que sa nourrice, et que la moindre goutte de lait lui fera tout oublier, si ce n'est la douleur.

Elle regardait la robuste paysanne allaitant le bébé en lui souriant doucement, en lui murmurant de ces noms charmants que l'on donne aux nourrissons, et une jalousie montait en elle.

Elle se tourna vers Georges qui regardait la scène en roulant une cigarette, et en s'appuyant à l'un des piliers soutenant la toiture de chaume.

— Georges, dit-elle les larmes aux yeux, je suis très malheureuse; mon enfant ne m'aime pas.

Georges sourit en continuant à rouler sa cigarette, il répondit:

— Mais ma chère amie, il ne vous connaît pas encore. Comment voulez-vous qu'un enfant de quelques semaines sache déjà ce que c'est qu'une mère. Nous avons tous été ainsi. Mais ne craignez rien, dès qu'il vous connaîtra et qu'il sera capable d'éprouver de l'affection pour quelqu'un, c'est la pauvre nourrice qui sera oubliée, et pourtant c'est elle qui lui continue la vie que vous lui avez donnée.

Mais Mitsa ne se consolait pas; maintenant elle pleurait.

La paysanne s'approcha et demanda :

— Qu'est-ce qu'elle a, madame?

Georges saisit cette intervention comme un moyen de calmer la jeune mère :

— Elle croit que le petit ne l'aime pas.

La nourrice sourit et, de ce ton traînard et chantant des paysans, elle dit :

— Eh! madame, laissez seulement grandir l'enfant, vous verrez comme il m'oubliera pour vous. J'ai gardé pendant deux ans chez moi le fils d'un boyard de Bucharest, eh bien! lorsqu'il me voit à présent qu'il a huit ans, il ne veut même plus m'embrasser. La maman regagne vite le terrain perdu dans le cœur de son enfant.

Mitsa s'essuya les yeux avec son mouchoir et sourit à son tour.

L'enfant s'était endormi dans les bras de la nourrice. On le posa délicatement dans un petit berceau d'osier, tout capitonné de soie rose, — un cadeau de Georges; — on étendit au-dessus de sa tête un voile de mousseline verte pour le préserver des taquineries des mouches, très nombreuses cette année-là, et tout le monde quitta la chambre afin de laisser l'enfant reposer à son aise.

Mitsa et Georges revinrent s'asseoir sous la véran-

dah. La fillette avait posé une petite table près du banc, et leur présentait des confitures et de l'eau. Puis lorsqu'ils eurent pris ces rafraîchissements qui leur parurent exquis après la poussière qu'ils avaient avalée en route, on leur apporta du café turc, dans ces petites tasses de porcelaine bleue et blanche que les paysans emploient.

Alors Georges appela son cocher et lui ordonna de déposer devant la porte tout ce qui se trouvait dans les caisses de la voiture.

Les enfants de la nourrice l'aidèrent, et en peu de temps un déjeuner froid très complet fut dressé sur la petite table. Mais comme la place manquait, on mit les bouteilles à terre, dans un seau d'eau pour les tenir au frais.

Le repas fut très gai. La nourrice apporta du fromage de brebis qu'on trouva excellent; puis elle refit du café turc, et ils restèrent à table jusqu'à quatre heures. Mitsa avait repris toute sa bonne humeur. De temps en temps elle se levait et allait voir son fils qui dormait toujours profondément. Dans une auge de bois, à côté, dormait aussi la sœur de lait du bébé, et Mitsa se plaisait à les regarder.

Dans un moment où elle contemplait les deux nourrissons endormis, la paysanne s'approcha d'elle et

lui demanda mystérieusement en désignant Georges qui fumait au dehors :

— C'est monsieur qui est votre mari?

Mitsa répondit, tout étonnée :

— Non, pourquoi, nourrice?

— C'est que c'est lui qui est venu me chercher, lui qui vient voir l'enfant deux fois par jour. C'est au moins son père?

Mitsa n'était pas vexée. En Roumanie, un enfant naturel n'est pas quelque chose d'extraordinaire, — et les Roumains ne sont pas des sots; — seulement elle était gênée. Heureusement Georges, en se retournant, avait entendu la fin de la demande. Il répondit donc en s'avancant :

— Non, nourrice, je ne suis pas le père de l'enfant. Je suis son oncle; madame est ma sœur. Son mari est mort il y a six mois, donc le bébé n'a plus de père.

La nourrice s'excusa; elle avait peur d'avoir attristé madame en lui rappelant un si triste souvenir. Et elle se retira toute confuse.

Alors Mitsa demanda en français :

— Georges, que veut dire ceci? Pourquoi avez-vous dit à cette femme que je suis votre sœur?

— Ma chère amie, il fallait bien répondre quelque

chose. Vous êtes ma sœur et vous êtes veuve, cela explique pourquoi vous avez un enfant, pourquoi cet enfant n'a pas de père, et pourquoi je m'intéresse à lui. J'aurais bien dit que j'étais le père de votre fils, mais j'ai eu peur de vous déplaire; d'ailleurs la paysanne sait que vous vous appelez Crédesco et moi Maruno. Vous voyez que l'histoire inventée par moi a du bon. Vous portez le nom de votre mari, pour cette femme. Et si jamais un indiscret voulait savoir à qui est l'enfant, la nourrice jurerait qu'il est à une veuve. De sorte que même si elle prononçait votre nom, on penserait à toute autre personne qu'à vous.

Mitsa lui tendit la main pour le remercier, et comme la nuit venait, ils se préparèrent à rentrer à Bucharest.

Les chevaux, qu'on avait dételés et qui mangeaient un boisseau d'avoine, à l'ombre, pendant que le cocher dormait étendu sur la paille à côté d'eux, furent rattelés.

A ce moment le mari de la nourrice revint des champs. Il baisa respectueusement la main que Mitsa lui tendait, salua Georges très bas et aida le cocher à sortir la voiture de la cour où on l'avait remise.

Les enfants attendaient le départ, curieux et

timides. Georges leur jeta une poignée de monnaie, donna les trois bouteilles de bordeaux, qui étaient restées encore intactes, à la nourrice, et celle-ci remerciait avec de grandes révérences, tandis que son mari murmurait en se léchant les lèvres :

— Du vin de France; diable! diable.

Et il pensait que cela devait être excellent comme tout ce qui pouvait venir de cette France qu'il savait très éloignée et dont, pendant qu'il était soldat, il avait entendu parler comme du pays le meilleur, le plus riche et le plus puissant du monde.

Enfin, les chevaux attelés, piaffant dans la rue, Mitsa et Georges embrassèrent le bébé qui tétait de nouveau, saluèrent tout le monde, montèrent en voiture et partirent suivis des souhaits de leurs hôtes qui criaient : « Bon chemin et revoyons-nous en santé! »

Le coupé traversa la foule de paysans et paysannes que son arrivée dans le village avait attirés devant la maison de la nourrice, et roula à fond de train sur la route poudreuse.

Mitsa était heureuse, bien heureuse. Elle se blottissait dans le fond de la voiture, fermant les yeux à demi pour mieux rêver, et son esprit s'absorbait dans un de ces songes dorés comme elle en faisait souvent

depuis quelque temps. Mais elle ne pensait pas qu'à son enfant, qu'à ce bébé rose et blanc qui était resté à Popesci. Elle pensait aussi, et plus qu'elle ne voulait l'avouer, à ce Georges Maruno qu'elle voyait si bon pour elle et pour son enfant. Insensiblement il lui était devenu indispensable, non seulement pour les petits services qu'il lui rendait, mais aussi parce qu'elle avait du plaisir à le voir, à le sentir près d'elle. S'il tardait à venir, si l'heure habituelle de son arrivée passait sans qu'il fût là, elle était agitée, une inquiétude lui venait et elle n'aurait su dire pourquoi. Peu à peu il était entré dans sa vie, il y avait pris une grande place, toute la place laissée libre par l'abandon d'Alexandre Nicou. Et parfois elle se demandait :

— N'ai-je que de l'amitié?

Elle se rassurait en comprenant qu'elle n'aimait pas Georges de la même manière qu'elle avait aimé Alexandre. Elle se disait : Oui, ce n'est que de l'amitié, une grande amitié. On ne peut aimer deux fois d'amour.

Et elle sentait cependant que si Georges venait à lui manquer, s'il repartait pour la France, elle s'ennuierait beaucoup et souffrirait de cette absence.

Pourtant elle ne songeait jamais sérieusement qu'elle pourrait devenir la maîtresse du jeune homme.

Georges se taisait aussi ; il pensait que Mitsa reprenait ses forces et ses couleurs, qu'elle serait bientôt la belle femme qu'elle était avant sa grossesse. Son sang à lui était bien violent, son amour touchait à son paroxysme de puissance. Il sentait que dans peu de temps il ne pourrait plus se vaincre, et que la présence de l'institutrice le troublait profondément. Il arriverait fatalement un moment où il ne se contraindrait plus, où il prendrait Mitsa dans ses bras, poussé par une force inconsciente, par la force du sang, et l'aurait bon gré malgré. Il pressentait nettement cela et se demandait s'il ne ferait pas mieux de « lâcher » la magistrature qui l'ennuyait, de retourner à Paris où il retrouverait peut-être Pauline Robert, et de vivre follement, au jour le jour, tuant ses sens dans des orgies. Mais tout ce qu'il avait d'élevé dans ses goûts protestait contre cette façon d'entendre la vie. Ses folies lui donneraient-elles le bonheur ? Non ; elles n'amèneraient qu'un profond dégoût. Il se rappelait qu'avant sa liaison avec Pauline Robert il était un homme de travail, un « piocheur. » Le travail qui l'avait guéri

de la trahison de l'une ne pourrait-il le guérir de la froideur de l'autre? La froideur de Mitsa? Mais Mitsa n'était pas froide; c'était bien une de ces Valaques au sang chaud. La preuve qu'elle pouvait aimer, c'est qu'elle avait déjà aimé. Voyons, pourquoi désespérer? N'avait-il pas su vaincre son indifférence! N'était-il pas son ami? Et l'amitié ne se transformerait-elle pas en amour? Fou, triple fou qu'il était. Ne sentait-il donc pas que, étant donnée la situation, il était impossible que Mitsa ne devînt pas sa maîtresse. Elle le deviendrait par raison sinon par inclination, par reconnaissance sinon par amour. Qui sait, peut-être qu'au moment où il voulait abandonner la partie, elle réfléchissait au moyen à employer pour céder sans avoir l'air d'être une fille! Peut-être qu'elle avait autant envie de lui, que lui la désirait, elle. Allons, un petit effort, que diable! Laisserait-il la partie intelligente de son être dominée par la partie matérielle! Ah! mais, les deux parties étaient prises par Mitsa: elle était aussi bien maîtresse absolue de son intelligence que de son corps. Tous deux étaient attirés vers la jeune femme avec une égale ardeur.

Ils rentraient dans les faubourgs de Filarète. Sept heures sonnaient comme ils passaient devant la gué-

rite de l'octroi. Pendant qu'ils descendaient dans le bas fond où se trouve Bucarest, ils regardaient tous deux.

La ville s'étendait immense devant eux. Le soleil couchant allumait des incendies éblouissants sur les coupoles des églises. Une buée grisâtre montait lentement au-dessus des toits s'accrochant aux angles des édifices plus élevés. Le ciel, à l'horizon, se teignait en rouge. Avant de disparaître le soleil secouait une dernière gerbe de rayons et versait une pluie d'étincelles sur les dômes de la cathédrale de la Métropole. Tout au loin, les quartiers de la ville, les faubourgs de Colintina et de la Chaussée s'effaçaient dans un ton gris rosé, très vague. A l'opposé, du côté du Cotroceni, les étoiles rares encore, pointaient une à une dans l'immensité bleue.

Là-bas, dans la ville, une clameur s'élevait, formée du bruit des voitures, de sonneries de clairons, de tintements des cloches des églises, enfin de toute l'agitation de deux cent soixante-dix mille habitants que la fraîcheur du soir attirait hors des maisons. La voiture entra dans la strada Unspredece Junie. Ils étaient réellement en ville. Les roues roulaient avec fracas sur les pavés inégaux, et chaque cahot rapprochait les jeunes gens l'un de l'autre, les faisant se heurter. Et Mitsa et Georges riaient, mais peu à

peu les rires devenaient nerveux, les yeux brillaient plus noirs sous les paupières rosées. Tous deux étaient oppressés comme devant un danger. Leurs oreilles bourdonnaient; ils sentaient qu'ils étaient perdus, qu'ils allaient succomber à l'ardeur de leurs sentiments et de leurs natures, lorsque la voiture s'arrêta brusquement pour ne pas en heurter une autre qui débouchait d'une rue latérale.

Cet arrêt les secoua fortement et leur rendit la raison.

Alors ils se blottirent chacun dans leur coin, se crispant sur les coussins pour ne pas retomber l'un contre l'autre, honteux tous les deux de leur entraînement passé, et n'osant s'avouer qu'un peu plus et ils perdaient tout à fait la tête.

Mitsa regardait la rue par une portière, et Georges l'imitait de son côté. Afin d'être moins sujets à retomber dans l'ivresse qui allumait leur sang, ils avaient baissé les glaces, malgré la poussière qui leur crevait les yeux et leur séchait les narines.

Les rues étaient très animées. Partout les fenêtres s'ouvraient, des têtes de femmes s'y montraient. Des bourgeois riches prenaient l'air sur leurs balcons. Et toutes ces femmes étaient en camisoles blanches aux larges manches ouvertes montrant des bras généralement beaux.

Des filles du peuple passaient dans les rues, riant haut, se poussant les unes sur les autres, répondant par des mots salés aux mots salés des hommes, et tenant de ces propos qui feraient rougir la moins bégueule des poissardes parisiennes. Et elles disaient tout cela sans gêne, sans honte, souvent sans comprendre le sens des mots qu'elles lâchaient ainsi au milieu des rires d'hommes. Leur pudeur ne s'effarouchait même pas des gestes très risqués des hommes. Elles étaient élevées dès leur enfance dans cette atmosphère de mœurs libres. Elles entendaient leurs parents dire et faire toutes ces choses devant elles, et elles grandissaient ainsi, mûres pour le vice dès l'âge de douze ans. Leur manière de vivre tuait en elles tout sens moral, et Georges se disait que lorsque ces pauvres filles tombent au ruisseau, ce ne sont pas elles qui sont coupables, mais bien les parents.

XXI

M^{me} Elianou se trouvait ce soir-là à une soirée donnée par le Ministre de l'instruction publique et des cultes.

Aux approches de minuit, comme déjà des invités commençaient à se retirer et que les grands salons se vidaient, elle saisit le moment où le Ministre passait près d'elle pour l'appeler d'un geste. Ils étaient très liés, se connaissant depuis l'enfance, aussi le Ministre vint-il s'asseoir sur le canapé, à côté d'elle.

Ils se trouvaient seuls dans cette partie du salon, et M^{me} Elianou, se mit à causer vivement avec l'Excellence :

— Écoutez, mon cher, on parle beaucoup dans la strada Carol d'une chose vraiment révoltante et qui

pourrait vous attirer des ennuis à la Chambre des députés.

— Quoi donc ?

— Une jeune institutrice, Marie Crédesco, cause un réel scandale par sa conduite dépravée. Dernièrement elle a eu un enfant, et cependant elle conserve sa place.

— Vous m'étonnez. Ces choses ne sont pas parvenues à ma connaissance.

— Je m'en doutais ; c'est pourquoi je vous en parle. Songez donc, si l'opposition apprenait cela, elle en profiterait pour crier que vous tolérez ces choses. Elle dirait que vous voulez démoraliser les enfants en les laissant entre les mains de personnes indignes. Et comme cette Marie Crédesco est assez jolie, on ferait comprendre que si vous la laissez à son poste c'est parce que vous.....

— Assez, ma chère amie, assez. J'aviserais dès demain. Vous dites Marie Crédesco, strada Carol ?

— Oui, c'est cela.

Le Ministre prit son portefeuille et y inscrivit la chose, puis il remercia M^{me} Elianou. Au fond peu lui importait que cette fille fût coupable ou non. Il songeait que par une destitution il faisait une place libre à la protégée d'un député ou d'un sénateur in-

fluent, ce qui lui attirait un appui de plus. Aussi la pauvre Mitsa fut sacrifiée d'avance.

M^{me} Elianou partit. Le coup était porté, elle n'avait plus rien à faire là. Elle avait appris l'accouchement de Mitsa par la garde-malade, un jour qu'elle allait prendre des nouvelles de l'institutrice dont elle avait entendu la maladie chez les Maruno. La garden'ayant pas encore reçu l'ordre d'être discrète avait reçu M^{me} Elianou et lui avait dit la chose sans y mettre de malice.

M^{me} Elianou s'était scandalisée, et elle était sincère. Ainsi que toutes les femmes qui ont été belles et ont eu une jeunesse très orageuse, elle avait versé dans le bigotisme avec l'âge. Sans penser aux fautes qu'elle-même avait commises, elle était devenue d'une sévérité inouïe sur les questions de moralité. Et dans sa sincérité perçait la jalousie qu'elle ressentait pour tout ce qui était jeune et beau.

Chez les Maruno, on lui avait bien dit que Mitsa était malade, mais on ne lui avait pas expliqué la maladie. Elle pensa que M^{me} Maruno ignorait la grossesse et l'accouchement de Mitsa, et vite elle revint raconter la chose. Mais M^{me} Maruno lui déclara un peu sèchement qu'elle pensait que l'institutrice était maîtresse de ses actions et que cela ne regar-

dait personne Ah : si M^{me} Elianou avait une enfant dans la classe de Mitsa, elle aurait plus ou moins le droit de dire quelque chose, mais il n'en était rien, et si Mitsa avait fait une faute, elle était plus à plaindre qu'à blâmer. Elle rachèterait cette faute en élevant bien son enfant et en en faisant un honnête homme. Pour cela il ne fallait pas lui enlever ses moyens d'existence en colportant un bruit qui lui ferait perdre sa place.

M^{me} Elianou ne voulait pas se brouiller avec les Maruno dont elle convoitait le fils pour sa fille aînée aussi fut-elle muette avec tout le monde excepté avec le Ministre. Un coup partant du Ministère, on pouvait croire que la chose lui était parvenue par les parents des élèves. La responsabilité était sauvegardée vis-à-vis des Maruno, et elle faisait ce qu'elle appelait son devoir de mère de famille et d'honnête femme.

Le lendemain de la conversation de M^{me} Eliano avec le Ministre, Mitsa avait reçu une lettre du Ministère de l'Instruction publique lui signifiant sa destitution pour inconduite.

La pauvre fille fut toute saisie et comme Georges entra elle lui avait montré la lettre.

Aussitôt Georges dit à Mitsa :

— Eh bien ! ma chère amie, vous avez de la chance que le Ministre soit un ami de ma famille et qui plus est un obligé de mon père. Je me charge de faire rapporter cet arrêt. Ensuite nous verrons ensemble d'où peut venir le coup.

Mitsa le remerciait les larmes aux yeux.

— Ce n'est rien, ma chère. Ce que je fais est tout simple. Tout le monde le ferait à ma place. Mais battons le fer pendant qu'il est chaud. Je vous quitte.

Il était parti en courant presque. Vite il monta chez sa mère et lui conta la chose, puis il ajouta :

— Maman il faut sauver cette pauvre fille. Un mot de toi fera plus d'effet que tous mes discours. Il s'agit de mentir. Je sais bien que le mensonge te répugne, mais il te sera tenu compte de la bonne intention. Tu sais bien toi-même que si Mitsa a failli, elle n'en est pas moins une brave fille. Après comme avant sa faute elle s'est montrée exemplaire. Voyons, voici du papier et une plume. Ecris vite, et dis bien que ce ne sont que des calomnies. Le Ministre a trop d'affaires en tête pour ordonner une enquête.

Il poussait sa mère, lui dictait la lettre, l'écrivait presque. Une agitation très grande le secouait. Lors-

que la lettre fut écrite. il embrassa sa mère, descendit, et comme le Ministère était à deux pas, il y alla à pied plus vite que s'il avait pris un fiacre.

Arrivé dans l'antichambre particulière du Ministre il fit passer sa carte. Aussitôt il fut introduit. Le Ministre venait de congédier un solliciteur ennuyeux et se trouvait seul avec son secrétaire. Il s'avança au-devant du jeune homme et lui tendit la main :

— Quel bon vent vous amène, Monsieur Maruno.

Georges augura bien de cette réception ; il serra la main qu'on lui tendait et dit :

— C'est un acte de justice, Monsieur le Ministre.

— Un acte de justice ?

Et le Ministre le regardait étonné.

— Oui un acte de justice. Veuillez avoir la bonté de lire cette lettre de ma mère et vous serez instruit de tout.

Le Ministre prit la lettre et la lut rapidement, en homme habitué à lire à la vapeur ! Quand il eut achevé il releva la tête et s'adressant à Georges :

— Madame votre mère est-elle bien certaine de ce qu'elle m'écrit ?

— Parfaitement, M. le Ministre.

M^{lle} Crédesco donne des leçons chez nous depuis longtemps. C'est une personne très honnête sous

tous les rapports. Ma mère l'a visitée pendant sa maladie, et je vous prie de croire que si M^{lle} Crédesco avait été une nouvelle accouchée, nous l'aurions su. Du reste je puis vous amener le médecin qui l'a soignée; vous entendrez ce qu'il vous dira.

Le Ministre ne voulut pas avoir l'air de faire de l'arbitraire, ni d'agir à la légère :

— Cependant, cher M. Maruno, les rapports que j'ai reçus sont explicites. Comprenez bien que je ne demande pas mieux que de faire plaisir à Madame votre mère. Mais si cette institutrice est fautive, la morale m'oblige à sévir, quoiqu'il m'en coûterait beaucoup de désobliger M^{me} Maruno.

Georges comprit la tactique du Ministre. Il vit que celui-ci, au fond était un excellent homme qui ne demandait pas mieux que de se rendre, mais en sauvant sa dignité :

— Je comprends parfaitement, M. le Ministre que votre haute situation vous impose des devoirs souvent pénibles. Vous devez être impartial et parfois vous devez imposer silence à la voix de votre humanité qui vous fait prendre en pitié ceux ou celles que la justice vous ordonne de frapper. Mais je ne vous demande rien d'injuste. Faites établir une enquête. La rumeur publique jette parfois sur le dos des gens

des accusations terribles qu'une enquête réduit à néant. En attendant, rassurez cette pauvre fille dont le désespoir fait vraiment mal à voir. Vous êtes trop juste pour ne pas tranquilliser M^{lle} Crédesco au moins jusqu'à ce que l'enquête ait fait connaître la fausseté ou la vérité des faits reprochés.

Et comme il pensait que le Ministre pourrait s'étonner de l'intérêt tout particulier qu'il portait à Mitsa, il ajoute :

— Ma mère m'a chargé de défendre cette cause. Je la plaide de mon mieux, d'autant mieux même que je certain de l'innocence de l'accusée.

Le Ministre sourit :

— Et vous avez gagné votre procès. Je vais immédiatement, vous m'entendez immédiatement, annuler la destitution. Quant à l'enquête vous paraissez trop certain de l'honorabilité de cette demoiselle Crédesco pour que je juge nécessaire d'en établir une. J'ai été trompé, cela arrive à chacun. Vous pouvez annoncer à M^{me} Maruno que sa protégée peut se rassurer.

La lettre qu'elle a reçue doit être dès maintenant considérée comme nulle.

Georges remercia, salua et sortit pendant que le Ministre ordonnait à son secrétaire de prendre note

de sa décision et de tout mettre en règle à ce sujet.

Mitsa était restée dans une indécision terrible après le départ de Georges. Devait-elle se rassurer comme il le lui avait dit ? Réussirait-il à la tirer d'embarras ? Devait-elle, au contraire, craindre que ces démarches ne fussent vaines ?

Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Si elle perdait sa place, cela ferait du bruit dans le quartier ! On inventerait toutes sortes d'infamies pour expliquer cette destitution. Sa réputation serait salie à jamais, et elle ne pourrait pas même laisser un nom sans tache à son fils. Ce fils que deviendrait-il ? Quoiqu'elle plaçât pour lui à la banque tout ce qu'elle ne dépensait pas de la pension que son père lui faisait, cela ne lui donnerait pas de quoi vivre sans travailler, plus tard. Et si le nom de sa mère lui brisait toutes les carrières, que ferait-il ?

Elle s'exagérait les résultats de sa position si Georges ne réussissait pas. Et lorsque le jeune homme revint, il la trouva tout en larmes, se désolant pour des craintes chimériques.

Dès qu'il lui eut appris l'heureuse issue de sa visite au ministre, elle le regarda longuement pour voir s'il ne la trompait pas, puis lorsqu'elle fut bien sûre

de la vérité de ce qu'il lui disait, elle recommença à pleurer, mais tout doucement, et elle lui dit :

— Merci Georges, vous êtes bon, bien bon. Comment pourrai-je m'acquitter envers vous de tout ce que vous avez déjà fait pour moi ?

Et Georges se taisait. Il avait envie de lui crier :

— Sois à moi. Aime-moi et je me considérerai comme plus que payé de ce que j'ai pu faire. Mais une pudeur le retint. Il ne voulait pas qu'elle supposât qu'il spéculait sur sa reconnaissance pour en faire sa maîtresse.

Il se tut donc, ne sachant que répondre, et se contenta de hausser légèrement les épaules comme pour dire :

— Mais je n'ai rien fait d'extraordinaire. Ne parlons plus de ça. Vous attachez trop d'importance à des niaiseries.

Mais Mitsa sentait en elle que Georges lui devenait de plus en plus cher. Si la beauté d'Alexandre l'avait séduite une première fois, la bonté de Georges la prenait une seconde fois. Et devant la douceur du sentiment qu'il lui inspirait, elle comprenait que ce n'était pas seulement d'amitié qu'elle l'aimait, mais de quelque chose de plus fort sinon de plus durable. Oui ce devait être de l'amour ce qu'elle éprouvait.

Et vraiment elle aurait dû se douter qu'elle en arriverait là, en vivant pour ainsi dire continuellement à côté de ce garçon, beau lui aussi, mais d'un autre genre qu'Alexandre. La beauté d'Alexandre était provocante ; elle devait plaire à une jeune fille, ignorante encore de la vie. Celle de Georges avait quelque chose de mélancolique qui devait frapper une femme déçue d'un premier amour.

Mais lui, l'aimait-il encore d'amour, ou l'amitié avait-elle succédé à l'autre sentiment ? L'avait-il même aimée d'amour ? Ne s'était-il pas trompé lui-même, et le souvenir de Pauline Robert n'était-il pas encore bien puissant dans le cœur de Georges ?

Sans doute l'amitié était une belle chose, mais l'amour était plus beau encore et meilleur.

Et maintenant c'était Mitsa qui trouvait Georges lent à se décider ; c'était elle qui lui reprochait de la froideur alors qu'il avait su réveiller ses ardeurs engourdies par la douleur d'une première trahison.

Et tous deux se regardaient, et ils n'osaient pas se comprendre, ou plutôt Georges ne voulait pas comprendre. Cette pudeur qui l'avait retenu déjà, le retenait encore et, en lui-même, il disait :

— Non, ce serait infâme d'abuser de la surexcitation où elle se trouve maintenant. Non, je serais

un misérable. Je l'aime follement, je l'aime plus que tout au monde, mais je ne tenterai pas de la prendre aujourd'hui.

Et maintenant qu'elle se livrait, c'était lui qui reculait.

Et ni l'un ni l'autre n'osaient dire : Je t'aime ! Ces mots si simples qui, malgré ses hésitations, l'auraient jeté entre les bras de Mitsa, il ne pouvait les dire. Un crochet invisible les retenait au fond de sa gorge, et ses yeux se fermèrent pour cacher leur flamme avouante.

Georges la laissa. Il avait peur de lui-même et pendant qu'il longea les trottoirs, il faisait l'examen de sa conduite.

Voyons, n'était-il pas fou ! Décidément il avait un caractère bien bizarre. N'avait-il pas tout fait pour prendre Mitsa par la reconnaissance ! N'était-ce pas dans ses plans ? Et maintenant qu'il n'avait qu'à tendre la main, maintenant que l'occasion si ardemment attendue se présentait, il n'osait en profiter. Il avait pourtant vu que Mitsa ne lui aurait pas résisté. Il avait senti qu'elle aurait été heureuse de céder. Et voilà qu'une bête de considération le retenait. Où avait-il été pêcher cette idée de générosité ! C'était parfaitement stupide ; c'était inoui de sottise.

Ah ! le bel amoureux qu'il faisait ! Ah ! comme tout le monde se moquerait de lui, si l'on connaissait son aventure. Ne savait-il pas que l'occasion perdue ne se retrouve plus. Il devrait retourner chez Mitsa à l'instant même. Mais non, maintenant c'était trop tard. Il ne la reverrait plus émue comme au premier moment. Puis elle le trouvait par trop crétin de ne pas avoir su profiter de la minute où la victoire aurait été facile.

Mitsa, de son côté, jugeait mieux les choses.

A présent, elle comprenait la réserve du jeune homme. Elle sentait qu'il était parti parce qu'il craignait un entraînement des sens, et qu'il ne voulait pas avoir l'air de lui faire payer le nouveau service qu'il lui avait rendu. Et cette retenue de Georges lui paraissait une plus grande preuve d'amour que tout ce qu'il aurait pu faire. Il devait donc avoir encore du respect pour elle, car elle ne pouvait douter de son amour. Mille riens, mille petits détails lui revenaient à la mémoire, qui lui prouvaient l'attachement profond que Georges avait pour elle. Elle comprenait tous les efforts qu'il avait dû faire pour se vaincre, et elle lui savait gré de cette retenue. Oh ! Georges avait un noble cœur. Un autre n'aurait pas eu tant de tact, tant de délicatesse. Il méritait d'être aimé.

Puis elle se reprochait parfois le sentiment qui l'entraînait vers le jeune homme.

Avait-elle le droit d'aimer encore ! Son enfant ne devait-il pas avoir toute sa tendresse ! Ne devait-elle pas se consacrer entièrement à lui ! N'était-ce pas, d'ailleurs, le seul moyen de réhabilitation de sa faute. Un premier amour était pardonnable, mais un second, à si courte distance du premier, ce serait une véritable faute. Son devoir lui prescrivait de n'avoir que de l'amitié pour Georges. Autrement le monde aurait raison de la blâmer, de la traiter de « fille ». Voyons, voyons, elle devait s'observer. S'il le fallait, elle ne devrait plus le recevoir seul à seule. Ce serait trop dangereux.

Le lendemain Georges ne vint pas.

Un procès très long et très important le cloua au tribunal du matin au soir, très tard. Ce procès dura deux jours, et pendant ces deux jours Mitsa ne savait que penser de l'absence du jeune homme.

Elle avait décidé de ne plus le recevoir seul à seule, s'il le fallait de ne plus le revoir, et maintenant qu'il tardait à venir, elle sentait ses résolutions s'envoler.

Pourquoi ne venait-il plus ?

Elle se tourmentait pour en trouver le motif, et n'y parvenait pas.

Elle était en vacance, et la distraction de son école lui manquant, elle errait désœuvrée dans toute la maison. Elle ne pouvait rester en place, était anxieuse, craignant un accident pour Georges. Elle avait un moyen bien simple de tout savoir, c'était d'aller chez M^{me} Maruno. Mais, malgré la bonté de M^{me} Maruno, Mitsa était gênée, maintenant, en sa présence ; elle sentait qu'on ne devait plus avoir pour elle cette confiance solide qu'on avait avant sa faute.

Le matin du troisième jour, elle n'y tint plus. Toute la nuit elle avait fait des rêves impossibles. Des cauchemars sinistres lui avaient montré Georges tué, Georges malade et se tordant dans des convulsions épouvantables. Très superstitieuse, elle crut que ces songes étaient une indication de la Providence, et résolut d'aller s'informer de ce qui se passait.

Lorsqu'elle vit de loin la maison dans son état habituel, elle se rassura, car elle tremblait d'apercevoir les tentures noires annonçant un décès.

Elle entra. M^{me} Maruno ni mademoiselle n'étaient chez elles. Elles étaient parties pour une de leurs terres. M. Georges était sorti avec la voiture mais il n'allait pas tarder à rentrer et si elle voulait

prendre la peine d'entrer au salon, et attendre un instant, monsieur l'y rejoindrait dans quelques minutes.

Mitsa préféra se rendre dans le cabinet de travail de Georges, où elle pourrait lire pour tuer le temps.

XXII

Georges Maruno passait en voiture devant la préfecture de police. Il rentrait à la maison changer de vêtements, car ceux qu'il portait étaient pleins de poussière. Il revenait de Popesci et se hâtait pour pouvoir aussitôt courir chez Mitsa. Mais devant la préfecture de police on l'appela. Il se retourna et vit Alexandre Nicou lui faire signe de l'attendre.

Georges fit arrêter sa voiture. Il n'avait plus ni haine, ni jalousie pour l'officier. Il considérait le passé comme non avenu et était persuadé que le présent et l'avenir lui appartenaient.

Alexandre le rejoignit et prit place à côté de lui. Georges lui dit aussitôt :

— Vous êtes donc de retour à Bucharest ?

— Oui, mon cher, momentanément. Je m'embête

à mourir dans ce trou de Constanza, et je suis venu voir s'il n'y avait pas moyen de rentrer ici.

— Ce n'est donc pas gai, Constanza ?

— Peuh ! L'été passe encore. On y voit quelques femmes « chic. » Il est vrai que ma femme est tout le temps sur mon dos et que je ne puis guère profiter des connaissances que je fais ou que je retrouve là-bas, à la maison des bains.

— Elle est pourtant charmante, votre femme. Vous ne devriez pas vous plaindre.

— Charmante soit, pour vous qui ne vivez pas avec elle. Mais pour moi, non. Elle est d'une jalousie stupide.

— Dam ! entre nous, elle a peut-être quelque raison d'être jalouse.

— Plus ou moins. Mais même si elle avait des raisons de me surveiller, elle devrait avoir le bon esprit de me le cacher. Elle est devenue d'un « crampon... » Et je ne trouve rien de plus ennuyeux qu'une femme « crampon. »

— Vous ne l'aimez donc plus ; et il n'y a pas un an que vous l'avez épousée ?

Alexandre se tut. Son front se plissa, puis au bout d'un moment, comme s'il prenait une détermination qui lui coûtait beaucoup, il reprit :

— Je ne l'ai jamais bien aimée.

Il regarda Georges fixement, puis il ajouta :

— Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne répéterez pas ce que je vais vous dire.

Georges la lui donna.

— Eh bien ! je puis vous le dire à vous, mais à vous seul, parce que vous connaissez mon ancienne liaison avec l'institutrice. La seule femme que j'aie aimée, c'est Mitsa. Oui, c'est Mitsa. J'ai épousé Marie Olesco parce qu'il fallait faire une fin, et... ma foi tant pis, je compte sur votre loyauté..., et parce qu'elle était très riche. Mais je n'ai aimé que Mitsa. Elle n'est pas votre maîtresse, au moins ?

Georges vit une souffrance réelle sous cette demande. Il se rappela sa propre jalousie, à lui, lorsque la jeune femme était avec Alexandre ; il eut pitié de l'officier quoique, en lui-même, une grande satisfaction montait, et il répondit :

— Non, elle n'est pas ma maîtresse.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur !

— Et que fait-elle, dites-moi ? Vous devez le savoir, vous qui pouvez la voir.

— Mais elle va bien, son enfant aussi. Elle n'aime que son bébé, et son seul plaisir est de s'occuper de lui.

— Et de moi ? Que dit-elle ?

— Elle ne dit rien. Jamais elle ne parle de vous.

— Elle me hait, sans doute ?

— Non, je crois qu'elle ne veut plus penser à vous. Elle ne peut pas vous haïr puisque vous vous intéressez à son enfant, mais le mieux serait qu'elle puisse vous oublier.

— Le mieux ? Pourquoi ?

— Parce qu'elle retrouverait sa tranquillité passée.

— Mais moi, retrouverai-je la mienne ? Tenez, je l'aime encore. Je l'aime plus que jamais.

— Vous avez tort.

— Pourquoi ?

— Parce que vous vous rendez malheureux. Vous devez comprendre que Mitsa ne renouera jamais une liaison rompue, surtout rompue dans des conditions pareilles. Pensez qu'elle était à l'église de Domna Balasa, qu'elle a tout vu. Jugez ce qu'elle adû souffrir.

— Oui, c'est vrai. Tout est bien fini. Le mieux pour moi, comme pour elle est d'oublier le passé. Mais il y a longtemps que je me dis cela, et je ne peux pas y arriver. Je ne peux pas.

— Ah bah ! un homme peut toujours oublier. Il a tant de distractions. Surtout quand il est bâti comme vous.

— Ah ! mon cher Maruno ! vous n'y connaissez rien. Cependant un moment, j'ai été jaloux de vous, je vous l'avoue. J'ai cru que vous étiez amoureux de Mitsa.

— Moi ? Oui j'ai eu, en effet, un caprice pour elle. Mais cela a vite passé devant l'accueil qu'elle m'a fait. Aussi je ne m'y frotte plus.

— Je voudrais tant la revoir. Comment faire ?

— Je vous conseille de ne pas essayer. En admettant que vous puissiez la rencontrer, l'entrevue serait aussi pénible pour l'un que pour l'autre.

— Mais mon enfant, à qui ressemble-t-il ?

— A tous les enfants de son âge ; c'est-à-dire à personne.

— Pourrais-je le voir ?

— Je ne sais pas.

— Vous savez où il est ?

— J'ai donné ma parole que je ne le dirais à personne.

— Mais à moi, son père ?

— A personne. J'en suis vraiment peiné, mais je ne manque pas à ma parole, même pour vous.

— Mitsa ne le saurait pas.

— Je ne puis pas.

La voiture s'arrêtait devant la maison Maruno. Georges demanda à Alexandre :

— Me voici arrivé. Voulez-vous que je vous fasse déposer quelque part ?

— Non. Je m'en irai à pied. Ah ! pourrai-je vous voir de temps en temps ?

— Je suis très occupé ces temps, mais si vous venez le matin de neuf à dix heures vous me trouverez chez moi. C'est le seul moment que j'aie vraiment d'inoccupé.

— C'est bien. J'irai vous voir. Au revoir, à bientôt.

— Au revoir.

Les deux hommes se donnèrent une poignée de main et se séparèrent.

Georges remonta chez lui. Il était presque content de la souffrance de l'officier. Cela le vengeait de ce que lui-même avait souffert.

Dans son cabinet de travail, il trouva Mitsa lisant *la Vie moderne*.

— Vous ici, Mitsa ?

— Oui, moi. Cela vous étonne.

— Jamais vous ne m'aviez donné le plaisir de vous recevoir dans mon appartement.

— C'est que jamais vous n'êtes resté si longtemps sans venir me voir. J'ai craint qu'un accident ne vous fût arrivé, et vous voyez, je suis venue m'informer et vous ai attendu.

Georges fut touché.

— Vous vous intéressez donc un peu à moi.

— Mais beaucoup. N'est-ce pas juste ! Tenez vous êtes couvert de poussière ; je suis sûre que vous revenez de Popesci.

— En effet. Et le bébé continue à se bien porter.

— Vous voyez, combien je vous cause de dérangement et vous vous étonnez que je m'intéresse à ce qui peut vous arriver.

— Ma chère amie, j'ai été retenu deux jours par un procès très important.

Ils causèrent encore un instant, puis Georges lui demanda la permission de s'aller débarbouiller et nettoyer. Il sortit.

Lorsque Mitsa fut seule, elle se remit à parcourir les journaux. Mais elle était distraite. Elle sentait son affection grandir pour cet homme qui bravait la chaleur et la poussière, qui se levait très tôt tous les matins, afin de pouvoir lui apporter des nouvelles journalières de son fils. Oh ! il était bon. C'était le consolateur, l'ami qu'il lui fallait.

Elle en venait à croire que c'était Dieu qui lui avait envoyé Georges, et sa superstition lui faisait prendre son amour naissant pour une chose sainte. Elle se disait que si elle n'avait pas été destinée à

aimer Georges, elle ne l'aurait pas aimé. Elle voyait là, non une chose naturelle, naissant d'un concours de circonstances qui l'avait rapprochée fatalement du jeune homme, mais le résultat d'un décret divin. Et elle ne raisonnait plus; elle se laissait emporter par le courant qui l'entraînait, par son besoin d'affection, par la nécessité de s'attacher à quelqu'un, par lassitude de lutter contre elle-même. Elle prévoyait très bien ce qui allait arriver. Elle sentait qu'elle serait tôt ou tard la maîtresse de Georges. Elle ne pouvait songer à devenir sa femme, trop d'inégalités sociales les séparaient, mais elle deviendrait sa « chose. » Elle serait heureuse s'il l'aimait comme il avait aimé Pauline Robert.

Georges, en s'habillant, pensait à la rencontre qu'il avait faite. Alexandre aimait encore Mitsa, mais elle, son cœur était-il si bien guéri qu'elle voulait le laisser croire?

Maintenant la certitude qu'il avait eu de l'amour de Mitsa diminuait. Et la jalousie le reprenait comme aux premiers temps de son amour pour l'institutrice. Il se trouvait encore plus ridicule que trois jours auparavant de n'avoir pas profité du moment où il avait vu Mitsa prête à succomber s'il avait osé l'attaquer. Puis, malgré tout, il voulait voir si elle

pensait encore à son ancien amant. Il convenait que l'épreuve qu'il allait tenter était bien imprudente. Il se disait qu'il vaut mieux ne pas réveiller les souvenirs éteints, et que les morts doivent être laissés dans leurs tombeaux. Pourtant il voulait voir. Il voulait acquérir la certitude que Mitsa ne tenait plus qu'à lui, Georges. Il jouait gros jeu. Il courait le risque de perdre en un moment tout le terrain gagné par des mois d'assiduité, de prévenances continuelles. Mais il ne voulait rien savoir de tout cela. S'il jouait un jeu dangereux, il était en tous cas beau joueur, car il hasardait le tout pour le tout.

Le difficile, c'était d'amener la conversation sur le terrain qu'il voulait.

Bah ! il n'aurait qu'à raconter sa rencontre avec Alexandre. Il observerait Mitsa et saurait bien reconnaître si elle était vraiment indifférente à l'amour persistant du capitaine.

Il se hâta d'achever sa toilette afin de rejoindre la jeune femme au plus vite et d'essayer aussitôt si son stratagème réussirait. Et à mesure que le moment approchait, il ressentait une angoisse croissante comme si tous ses rêves d'avenir heureux allaient s'envoler à jamais. Il sentait qu'il aimait Mitsa éperdûment. Et rien cependant ne parvenait

à vaincre son obstination douloureuse d'éprouver l'attachement de l'institutrice.

Malgré les battements précipités de son cœur il rejoignit la jeune femme en prenant son air le plus naturel :

— Je n'ai pas été trop long, n'est-ce pas, ma chère Mitsa ?

— Non.

— A propos ! Je ne vous ai pas dit qui j'ai rencontré en revenant ce matin.

— Qui donc ? le ministre ?

— Non. Alexandre Nicou.

— Ah ! Il est de retour.

Georges regardait Mitsa. Elle n'avait pas eu le moindre tressaillement. Sa voix n'était ni tremblante, ni faussement impassible. Elle parlait de son ancien amant comme s'il s'agissait d'un étranger.

Georges aurait pu s'en tenir là. Il voulut aller jusqu'au bout :

— Il m'a parlé. Il m'a demandé de vos nouvelles.

— Il me semble que cela ne le regarde pas.

— Il prétend vous aimer plus que jamais.

— Il perd son temps.

Elle parlait d'un ton de voix très naturel.

— Il m'a demandé où était votre enfant.

Là elle répondit un peu vivement, presque inquiète :

— J'espère que vous ne le lui avez pas dit ?

— Naturellement, non.

Et Georges se disait. Son émotion est compréhensible : elle a peur qu'il ne voie son fils.

Il continua :

— Il veut aller vous voir, vous supplier de lui pardonner.

— C'est inutile, je ne le recevrai pas. Si vous le revoyez dites-le lui bien de ma part. Je ne veux pas m'exposer à entendre des jérémiades aussi stupides que vaines.

Georges respira. Elle paraissait n'avoir plus qu'une indifférence profonde pour Alexandre Nicou. Son espoir revenait à mesure que son inquiétude s'en allait. Mitsa le regardait à son tour, étonnée de l'insistance avec laquelle il lui parlait de l'officier. Qu'avait-il donc, le voici qui se troublait ? Était-il malade ?

Elle lui demanda, craintive :

— Georges, mais qu'avez-vous donc ; voulez-vous que j'appelle ?

— Non, je n'ai rien. Écoutez, Mitsa, un dernier mot : Vous n'aimez donc plus Alexandre ?

— Plus du tout !

— Bien vrai ?

— Je le jure.

— Vous n'aimez donc personne ?

Elle se troubla, elle aussi ; elle baissa la tête et une rougeur colora son visage.

— Oui, j'aime quelqu'un.

Georges était plus ému encore. Un tremblement le secouait ; il dit encore, d'une voix très basse et très douce :

— Mitsa, vous me dites que vous aimez quelqu'un. Moi, je vous aime, je vous aime autant qu'un homme peut aimer, depuis longtemps. Je ne voulais pas vous le dire, mais je ne puis plus. Il faut que vous sachiez tout... Si c'est moi que vous aimez, dites-le moi et vous me rendrez bien, bien heureux. Si ce n'est pas moi, eh bien ! ne me dites rien. Je comprendrai qu'il faut que je parte bien loin de Bucharest.

Alors Mitsa releva la tête, elle lui jeta un de ces longs regards qu'ont seules les femmes vraiment amoureuses, et elle lui dit :

— Ne partez pas, Georges. Je vous aime autant que vous m'aimez. Oui, je vous aime.

Et entraînés par un mouvement irrésistible ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et

se donnèrent un long, long baiser, le premier.

Là-haut dans le ciel, le soleil, ce grand traître, cet éternel complice des passions fortes, montrait sa face épanouie et criblait Bucharest de ses longues flèches d'or.



BIBLIOTHÈQUE
FRINZINE. KLE

1, RUE BON

BIBLIOTEKA KORNICKA

135399

COLLECTION A 3 FR. 50 LE VOLUME

- Les Fantaisies réelles. — Le 108^e Uhlans*, par ALPHONSE LABITTE 1 vol.
Un Martyre, par HENRI DEMESSE 1 vol.
Les Dîners Artistiques et Littéraires de Paris, par AUGUSTE LEPAGE. 1 vol.
Sur le Boulevard, types et portraits modernes, par MARC DE VALLEYRES 1 vol.
*L'Autopsie du Docteur Z****, par EDOUARD ROD 1 vol.
Après la Défaite, souvenirs et impressions d'un prisonnier de guerre en Allemagne, par VICTOR THIÉRY. . 1 vol.
Un Cas de Divorce, par MATH. DE SAINT-VIDAL. 1 vol.
Bébé et C^{ie}, par ÉMILE BERGERAT 1 vol.

COLLECTION A 3 FRANCS

LES AMOURS DU CRIME

LA BELLE MIETTE

PAR THÉODORE HENRY

DU MÊME AUTEUR ET POUR FAIRE SUITE :

- L'Affaire Barbe*. 1 vol.
Le Bagne des Femmes 1 vol.
Les Mariages de Cayenne 1 vol.